N° 107

Fiction

Octobre 1962

SCIENCE-FICTION

FANTASTIQUE

HORS-SERIE

LE RAYON DES CLASSIQUES

BANC D'ESSAI

CHRONIQUE

RUBRIQUES

Couverture de Monasterio.

Pourquoi une nouvelle formule ?

Depuis des années, deux remarques revenaient constamment dans le courrier de nos lecteurs :

« Donnez-nous plus à lire. »

« Votre contenant n'est pas digne de votre contenu. »

Après réflexion, le succès de la revue nous incite aujourd'hui à prendre cette décision :

A partir du mois prochain, « FICTION » passe à 176 pages (au lieu de 144) et paraît sur papier plus luxueux.

Notre nouveau prix de vente sera de 2,50 NF. Compte tenu de la présentation améliorée et d'un accroissement de lecture de l'ordre de 25%, ce prix reste modique. Faut-il souligner qu'il y a autant *à lire dans un numéro actuel de « FICTION » que dans n'importe quel roman de science-fiction, vendu de 4 à 6 NF en librairie ?*

Amis lecteurs, vous nous avez toujours fait confiance. Nous comptons sur votre fidélité pour aider à la réussite de cette tentative.

Nous vous faisons d'ailleurs une offre : si vous le désirez, vous pouvez continuer à lire « FICTION » pendant un an à son ancien prix. *En effet, tout abonnement souscrit par vous avant le* 1er novembre *bénéficiera des tarifs actuels, ce qui sur douze mois vous fera économiser 13 NF ! (De même, tous les abonnements en cours seront servis jusqu'à leur terme, malgré l'augmentation de prix.)*

A l'occasion de ce changement de formule, notre prochain numéro aura un sommaire hors série. Vous y trouverez : Poul Anderson, Jorge Luis Borges, Arthur Clarke, Robert Heinlein, Nathalie Charles-Henneberg, Fereydoun Hoveyda, Gérard Klein, Fritz Leiber, Richard Matheson, Jean Ray, Idris Seabright *et, dans le Rayon des Classiques,* Montague James.

Et dans le futur, bien entendu, vous lirez comme toujours dans « FICTION » les meilleurs récits des meilleurs auteurs ! *(Voir page suivante.)*

Vous lirez bientôt :

Poul Anderson	Le jeu de la gloire.
René Barjavel	La fée et le soldat.
Charles Beaumont	L'œil du père.
Jorge Luis Borges	La bibliothèque de Babel.
Algis Budrys	La liberté tombe du ciel.
Jean Cassou	Le monstre.
John Collier	Un match difficile.
Henri Damonti	L'affaire Cronatus.
Michel Demuth	L'homme de l'été.
Gordon R. Dickson	Le village hanté.
Daniel Drode	Dedans.
Michel Ehrwein	Les histoires.
Philip José Farmer	Totem et tabou.
Albert Ferlin	La prison.
Fernand François	La Vénusienne.
Matthew Grass	Le serpent dans le placard.
N. Ch.-Henneberg	Trois devant la porte d'ivoire.
Gérard Klein	Un chant de pierre.
Fritz Leiber	Chants secrets.
Bernard Manier	L'intrus.
Jacqueline Osterrath	Le rendez-vous de Samarkande.
Thomas Owen	Tu es poussière.
Jean-Charles Pichon	La machine.
Jean Ray	Le singe.
Kit Reed	Le nid vide.
Jérôme Sériel	Les planètes d'Aval.
Robert Silverberg	Les vents de Siros.
Clifford D. Simak	L'arbre à dollars.
Evelyn E. Smith	La jeune fille et le vampire.
Theodore Sturgeon	Une fille qui en a.
Roland Topor	Un grand homme.
Claude Veillot	Encore un peu de caviar.
Pierre Versins	Les habitants des autres planètes.
Robert F. Young	Le léviathan de l'espace.

Nouvelles des auteurs de ce numéro

FRANCIS G. RAYER

Un vaisseau d'un autre monde

Deux espèces intelligentes issues de mondes différents peuvent-elles se comprendre, et correspondre par d'autres voies que celles du langage ? L'emploi de symboles universels, tels que ceux des mathématiques, est en science-fiction un recours classique dans ce genre de situation. L'auteur anglais Francis Rayer, quant à lui, semble penser qu'il y a là une facilité littéraire. Sa nouvelle, au contraire, décrit l'impossibilité de toute communication entre les Terriens et des visiteurs extra-terrestres, situés sur un autre plan de vie. Cela jusqu'à une chute digne de l'humour britannique...



Le navire sortit des nuages comme une ombre et ralentit sa descente. Il était entouré d'un léger halo bleu qui devenait de plus en plus faible et disparut complètement lorsqu'il atterrit sur le gazon desséché. Un orage d'été menaçait et une bouffée de vent frais arriva de la direction d'un bois voisin ; elle balaya le champ en y disséminant les premières gouttes des nuages noirs.

Le navire était arrivé sans un bruit et il ne bougeait plus, ne révélant rien de ce qu'il transportait. Un quart d'heure après, un jeune garçon passa à bicyclette sur le chemin en bordure du champ, pédalant vite pour être rentré avant la pluie. Il aperçut le navire par une brèche de la haie, zigzagua et s'arrêta presque dans le fossé. Très étonné, il laissa choir son vélo, escalada le talus du fossé et s'accrocha à des pieus pour se hisser au bord de la haie et regarder le champ. Puis il se laissa glisser en arrière, enfourcha son vélo et poursuivit son chemin à toute vitesse.



Barry Miller descendit de sa voiture sans éteindre ses feux de position car il allait bientôt faire nuit. Il se demanda pourquoi la nouvelle de l'arrivée du navire avait mis si longtemps à lui parvenir. Les parents du jeune garçon s'étaient montrés franchement incrédules et il lui avait

fallu une heure pour convaincre son père d'aller jeter un coup d'œil. Il ne pleuvait plus, le navire était toujours là, mais les policiers locaux semblaient avoir pris le message qu'ils avaient reçu pour une blague. Ce ne fut qu'après la visite personnelle du père et de son fils qu'ils envoyèrent un agent sur place. Le rapport de l'agent avait alerté l'inspecteur, qui ne voulut pas prendre la responsabilité d'en référer à ses supérieurs avant d'avoir vu par lui-même. Même alors, il fallut longtemps avant qu'une voiture de police vînt de la ville voisine, et déjà une petite foule de curieux s'étirait sur le chemin.

Barry examina le navire posé en pleine prairie à deux cents mètres paraissait long d'une vingtaine de mètres et haut de sept, il avait la paraissait long d'une vingtaine de mètres et haut de sept. il avait la même forme aux deux bouts et ne montrait aucun signe de vie, pas même une lumière.

— « Qu'est-ce qu'on fait, chef ? »

Barry découvrit l'inspecteur derrière lui. Il rengaina ses jumelles dans leur étui pendu à des brides et les balança par-dessus son épaule.

— « Mettez un cordon d'agents par sécurité et attendez jusqu'au matin, » dit-il. « Nous aurons une équipe pour la prise de contact, ensuite. Pour l'instant, le principal est d'écarter les mouches du coche du coin. »

— « On y veillera, chef. »



Jusqu'à l'aube on s'employa à détourner la circulation, à écarter les badauds et à poser les premiers jalons en vue d'établir le contact avec les nouveaux arrivants. Dans un coin du champ, des camions bâchés servaient de quartier général provisoire, en attendant la construction de baraques en bois. Aussitôt qu'il fit jour, Barry quitta les jeunes agents de renseignements assemblés là, et alla étudier le navire. Il avait à peine émergé de la rangée de camions qu'il s'entendit appeler.

— « Je vous cherchais, chef. »

Barry s'arrêta. Charlie Rand, son lieutenant, accourait. Il paraissait triste, mais avec lui ce n'était pas rare. Barry s'en souvint. Charlie était un garçon frêle, de quelques années son cadet, et de nature pessimiste.

Le jeune homme s'arrêta. « Je crois qu'on nous a tout de même mystifiés, chef ! »

Barry jeta un coup d'œil instinctif au navire. La lumière était encore trop faible pour que l'on pût distinguer les détails, mais le navire paraissait bien réel.

— « Que voulez-vous dire ? »

— « C'est plus facile de vous le montrer que de vous l'expliquer. » Charlie Rand fit un geste : « Je viens d'en faire le tour... »

Il n'en dit pas plus mais revint sur ses pas en longeant la haie qui

partait du chemin à angle droit. Une fois éloigné des camions d'une cinquantaine de mètres, il s'arrêta.

Barry contempla le navire. Il faisait de plus en plus jour. Vu de là, le navire gardait la même masse, le même mystère. Il n'était peut-être pas tout à fait aussi long que Barry l'avait supposé, mais il avait bien dix-sept mètres.

Charlie Rand montra du doigt les camions. « Le chemin ne suit que ce côté-ci du champ, Barry. » Il indiqua la haie. « Elle est assez haute. Le sol monte derrière, et il y a des fourrés et le bois. » Il fit un demi-tour. « De l'autre côté du champ, le sol descend en pente vers la rivière qui rejoint presque le bois huit cents mètres plus loin. »

Barry acquiesça de la tête, jaugeant le terrain d'un regard. Le champ était grossièrement triangulaire, le chemin bordait son plus petit côté. Il comprenait où Charlie voulait en venir.

— « Vous voulez dire que jusqu'à présent nous ne l'avons vu que de ce côté-ci. »

— « Exactement ! Les arbres et les fourrés bouchent en partie la vue de ce côté-là. Par là-bas, il est caché par la pente du sol vers la rivière. Du chemin, on le voit assez bien, mais c'est tout. »

Barry fronça le sourcil, se demandant ce que tout cela voulait dire. Charlie n'était pas homme à se ridiculiser ni à se moquer des autres. S'il l'avait été, on n'aurait pas fait de lui un agent de renseignements auquel on confiait une affaire comme celle-ci.

— « Et que signifie la position du navire ? » demanda Barry.

— « Qu'un farceur pourrait l'avoir installé comme une toile de fond sur une scène ! »

⁂

Charlie hâta le pas et Barry, qui le suivait, comprit ce qu'il voulait dire. Plus ils avançaient, plus le navire se raccourcissait. Cela n'avait rien à voir avec le rétrécissement normal dû à l'effet de perspective en se plaçant à la poupe ou à la proue, c'était quelque chose de baucoup plus brutal et définitif. A mesure qu'il rétrécissait, Barry ralentissait le pas automatiquement. Le navire paraissait long de treize mètres, de dix mètres, de sept mètres... Puis beaucoup plus étroit que haut et allant toujours se rétrécissant. Quelques décimètres, puis quelques centimètres, puis plus rien. Barry s'arrêta exactement derrière Charlie Rand et regarda par-dessus son épaule.

— « Vous voyez ce que je veux dire ? » dit Charlie. « C'est du carton ou du papier monté sur fil de fer ! Aucune épaisseur. »

Barry mordilla sa lèvre inférieure, ses sourcils noirs se froncèrent. Il frotta son menton allongé.

— « C'est impossible ! »

— « Vous le voyez pourtant, » dit Rand d'un ton positif.

En reculant, Barry vit réapparaître le navire. Comme disait Charlie, c'était exactement comme s'ils avaient une vision de profil d'une simple

silhouette plate en carton ou en papier, destinée à n'être vue que du chemin.

— « Mais quelle taille ! » dit-il. « Et qui perdrait son temps à une blague comme celle-là ? »

Il n'était pas convaincu. En continuant d'avancer, il constata que le navire réapparaissait progressivement. Il retourna au point zéro et se mit à marcher en s'éloignant. Chaque fois qu'il déviait de la ligne droite, le navire devenait visible comme le ferait le profil d'une carte. Il était pourtant sûr qu'il ne s'agissait pas d'une mystification. On ne voyait pas davantage le bord du bâtiment ni la moindre charpente de soutènement.

Il ralentit le pas en se rapprochant, s'arrêtant souvent. Près des camions, des gens l'observaient. Suivant un tracé courbe afin qu'une petite partie du navire reste visible, il s'approcha précautionneusement de son extrémité. Il remarqua qu'il y avait de la rosée sur l'herbe, une brume lointaine sous le ciel d'aurore et il sentit sa tension intérieure monter lentement. Il arriva à l'extrémité du navire. Quand il se tenait exactement dans son alignement, il demeurait invisible. S'il bougeait d'un rien vers la gauche ou la droite, il commençait à apparaître. Il possédait apparemment toutes les propriétés d'une toile de fond de théâtre, mais pas d'épaisseur. En étendant la main, il rencontra une surface fraîche et lisse. Il pouvait poser une main sur chaque flanc du navire et juxtaposer ses doigts les uns sur les autres. Quand il appuyait, les bouts de ses doigts s'aplatissaient, mais le toucher l'avertissait que ce n'était pas les uns contre les autres, mais sur une surface luisante et métallique. En approchant sa tête, il obtint un curieux effet stéréoscopique en voyant simultanément les deux côtés du navire, le côté du chemin avec son œil droit, le côté du sommet du champ avec le gauche. Il n'y avait pas de séparation visible entre les bouts de ses doigts.

Il se recula d'un pas, jeta un coup d'œil aux camions et grogna. Les hommes et les véhicules étaient bizarrement déformés, dessinés de travers comme sur un motif de tapisserie tordu.

Il revint sur ses pas. La figure ronde et calme de Charlie Rand exprimait la curiosité.

— « Ce n'est pas une mystification. » dit Barry pesamment. « C'est bien réel — mais d'une épaisseur infinitésimale. »

Il ne tenta pas d'explication mais reprit la direction des camions. Deux voitures de police venaient d'arriver. dont étaient descendus trois hommes, ainsi qu'une femme qui se tenait immobile, le regard rivé au navire. Un chien bâtard reniflait le sol à ses pieds.



Barry se tenait derrière la chaise, une main posée sur son dossier. Son complet gris était aussi ajusté que l'uniforme qu'il venait de quitter. La réflexion creusait ses joues, accentuant la longueur de son visage aux pommettes hautes.

— « A mon avis, notre première tâche est d'établir une communication avec les habitants du navire quels qu'ils soient — si tant est qu'il y ait quelque chose dans le navire, » dit-il.

Un officier de haut grade qui se trouvait à sa droite cessa de griffonner sur son bloc. « Vous n'êtes pas sûr qu'il y ait... quelque chose sur le navire ? »

— « Pas encore. » Barry jeta un regard circulaire sur les policiers rassemblés dans la baraque récemment construite pour servir de Q.G. « Le navire est apparemment dénué d'épaisseur, mais nous devons agir selon l'hypothèse que cette bizarrerie n'affecte que ses rapports avec notre planète, à moins que nous admettions qu'il existe des objets à deux dimensions. »

— « Il n'a donné aucun signe de vie depuis trois jours qu'il est arrivé, » dit une femme au bout de la table.

Barry opina du bonnet. Il avait appris à estimer l'opinion de Diane Everford. « Non, » dit-il. « Mais une petite période d'attente ne signifie pas que le navire ne contient rien de vivant. »

— « Vous avez des projets ? » demanda l'officier.

— « Des idées. » Barry se pinça le menton. « Nous avons déjà un excellent technicien de radio en la personne de Rand, mon lieutenant. Il essaiera d'établir une communication radio avec le navire et de capter des signaux éventuels venant de lui. Miss Everford a été envoyée ici pour son habileté à déchiffrer les langues. Nous avons d'autres spécialistes à notre disposition. D'une manière ou d'une autre, nous devons pouvoir entrer en communication. »



La réunion s'en tint là. Au dehors, Barry, tête nue au soleil, étudiait le navire. Il demeurait exactement dans sa position d'atterrissage, à l'exception d'un anneau vert brumeux d'environ quinze centimètres de diamètre qui pendait d'une des extrémités, presque au niveau du sol. Il ne possédait aucun support ni aucun but visibles et était apparu lorsque Barry ne regardait pas.

— « Vous vous demandez ce que c'est, » dit la douce voix de Diane Everford à son côté. Elle siffla, et le bâtard frisé qui était arrivé avec elle dans la voiture de police sortit de dessous un camion.

Barry la regarda caresser ses oreilles tachetées. « Pour le présent, je n'en sais pas plus que Trotter, votre chien, Miss Everford, » dit-il sombrement. Il étudia l'anneau pour la vingtième fois de la journée. Il était brumeux, un peu comme une faible décharge électrique. « C'est peut-être quelque effet du moteur. S'il en est ainsi, j'espère que cela ne signifie pas qu'ils s'en vont. »

Les yeux gris perçants de Miss Everford cherchèrent rapidement ceux de Barry. « Vous êtes impatient d'entrer en communication, n'est-ce pas ? »

Il ne put le nier. « Cette affaire est un banc d'essai de mes capacités. J'ai travaillé plus de cinq ans à conserver ma place dans le premier navire qui quittera la Terre avec des hommes à son bord. Si je ne réussis pas à entrer en contact avec les êtres qui sont là-dedans, » dit-il en pointant l'index vers le navire, « quelle chance aurai-je d'être sélectionné pour Mars ou Vénus ? De plus, j'ai toujours pensé qu'il serait possible d'établir un contact intelligent avec *n'importe quelle* forme de vie étrangère, sans échelons préparatoires, ni intermédiaires, ni traducteurs. »

Elle fit oui de la tête. « Par où commencez-vous ? »

— « Par installer le matériel radio de Charlie. Nous observerons et nous écouterons s'ils envoient des signaux, et tâcherons d'y répondre. »

— « C'est ça que vous étiez en train de faire ce matin avant l'aube ? »

Il prit un air un peu penaud : « Quand j'envoyais des signaux avec ma torche électrique ? Oui. Je reconnais que c'était un peu élémentaire, mais ça valait la peine d'essayer. Un coup de lumière, une pause, deux coups de lumière, une autre pause, trois coups de lumière. C'est une manière de leur montrer que nous savons compter. Quand ils s'en aperçoivent, ils répondent quatre, cinq, et ainsi de suite... »

Elle l'interrompit. « Un premier pas, je sais. Une grande partie de mon travail commence par des choses tout aussi simples. »

Elle le quitta et se dirigea vers le camion bâché qui était devenu son bureau provisoire. Barry resta à contempler le navire et à se demander ce qu'il contenait, si toutefois il contenait quelque chose. Il avait une longueur et une hauteur, mais aucune épaisseur apparente. Théoriquement, il ne pouvait pas exister. Un simple plan, ne possédant qu'une longueur et une largeur, est une abstraction que l'on ne trouve pas sur Terre.

⁂

Le commandant du navire Flatlander s'écarta, découragé, de ses instruments de bord, et s'enferma dans le continuum temporel de son adjoint. Ses cils vibraient.

— « A-t-on pu interpréter ces aurores observées dans l'aristomètre ? »

— « Non, commandant. Elles étaient à peu près régulièrement espacées mais sans extension temporelle. Au début, elles étaient chacune de 9.000 unités pagliton, mais elles ont décru bien vite à 7.000. Cela, joint au manque d'uniformité dans l'espacement, laisse à penser qu'il s'agit de quelque phénomène naturel. »

— « D'après l'aristomètre, la source se déplaçait légèrement. »

— « Oui, commandant, mais le mouvement n'est pas un signe infaillible de vie. »

C'était aussi l'avis du commandant. Jusque-là, ils n'avaient recueilli que des renseignements chaotiques du dehors. Il n'y avait, dans le flux temporel, aucune pause ou interruption sur lesquelles pussent être braqués leurs instruments ; il n'y avait qu'une avalanche ininterrompue d'impressions trop courtes pour pouvoir être enregistrées ou observées.

— « Il est possible qu'il n'y ait pas de vie intelligente sur cette planète, » suggéra l'adjoint.

— « C'est possible. » Le commandant passa en revue son maigre stock de renseignements. « Il y a un corps en mouvement continuel à peu de distance de nous ? »

— « Oui, commandant. Sa longueur est si grande qu'on ne peut pas la relever. Sa largeur et sa profondeur sont très variables. Jusqu'à présent, il ne s'est déplacé que dans une seule direction. »

— « Est-ce que ça pourrait être une sorte de... serpent ? »

Les cils de l'adjoint restèrent baissés un long moment. « Je ne sais pas, commandant. »

— « On a cru pouvoir attribuer aux nombreux milliers d'objets minuscules qui, d'après nos appareils enregistreurs, ont frappé notre coque à l'atterrissage, une constitution à peu près semblable à celle de l'objet ophidien en mouvement continuel, n'est-ce pas ? »

— « C'est ce que notre computeur a indiqué, commandant. »

— « Est-ce que ces milliers de minuscules objets auraient pu être les petits du serpent, en train de nous attaquer ? »

— « Je ne sais pas, commandant. »

Le commandant déclara qu'il leur fallait, de toute évidence, accumuler plus de renseignements. Il revient à l'aristomètre, mais l'écran était vide. Les écrans d'observation temporelle, dont les commandes de blocage du temps ne fonctionnaient pas, étaient pires, et l'agitation confuse qu'ils présentaient l'écœura. Lorsque les commandes fonctionnaient, les écrans temporels restaient vides eux aussi.

Il quitta les lieux et passa en planant par une fente dans le plan du commandant en second.

— « A-t-on détecté des vibrations électro-magnétiques significatives ? »

Le second était morose. « Non, commandant. Le niveau de l'ambiance est élevé, mais on n'a rien trouvé d'intelligent. Nous essayons de voir ce que donnera l'envoi de signaux à signification élémentaire, commençant par des chiffres. »

— « Bien. » Le commandant poursuivit son vol plané mais s'arrêta dans la fente. « Vous utilisez les symboles universels de mesure du temps ? »

— « Oui, commandant. L'infini moins un, l'infini moins 2, et l'infini moins 3. Si nous atteignons une créature intelligente quelconque qui ait le moyen de répondre, nous recevrons le chiffre : l'infini moins 4... »

— « Bien. » Le commandant, voyant que l'on exécutait tout ce qu'il était en son pouvoir d'ordonner, se dirigea vers la chambre d'émissions d'où l'on transmettrait un rapport à la base, distante de plusieurs mondes.



— « Rien qu'un tas de perturbations et de parasites, » dit Charlie Rand. Il s'essuya le front et s'adossa à sa chaise, regardant son maté-

riel d'un œil triste. « Malheureusement le radiogoniomètre n'indique pas les cotes. »

— « Alors nous supposerons que ça vient du navire, » dit Barry. « Si vous obtenez quelque chose de précis ou n'importe quoi ressemblant à un signal, prévenez-moi. »

Rand fit la grimace. « Si j'apercevais une aiguille dans une meule de foin, je vous empêcherais de vous asseoir dessus — mais je ne vous promettrais pas de la retrouver. »

Il retourna à son matériel, régla lentement des cadrans tout en auscultant les bandes de fréquence.

Barry promenait ses regards sur le matériel. La lampe brillante au-dessus du tableau lui donna une idée.

— « Je voudrais faire passer un fil au dehors et envoyer des signaux avec une lumière puissante. Ma torche était insuffisante. »

Charlie Rand ne se retourna pas. « A votre aise. Pas d'autre idée ? »

— « La racine carrée du produit des carrés est un phénomène assez généralement accepté. Je voudrais la traduire en signaux lumineux. N'établirions-nous qu'un seul point de contact par les mathématiques que ce serait déjà quelque chose. »

— « Possible, » acquiesça Rand.

Barry sortit et envoya un homme installer le branchement. Diane Everford approchait, son chien Trotter sur les talons.

— « Rien de neuf, Mr. Miller ? »

— « Rien sur quoi on puisse travailler. »

Elle parut déçue. « Je croyais que vous alliez... »

— « La même chose avec une lumière plus forte. Pendant ce temps, je fais également installer un tableau illustrant le vieux théorème du carré de l'hypoténuse. Quatre lumières pour l'horizontale, trois pour la verticale, et cinq pour l'hypoténuse. Le carré de quatre plus le carré de trois égale le carré de cinq. Vérité universelle qui prouve au moins que l'on fait quelque cas de la science. »

Elle rappela son chien d'un claquement de doigts. « J'ai lu des histoires où ça marchait. »

Barry eut un profond soupir. Il avait remarqué que les gens s'attendaient de sa part à une réussite automatique et immédiate. Cependant, tout ce qu'il pouvait faire était de tout essayer afin d'obtenir un point de contact à partir duquel on pourrait progresser.

Il veilla à l'installation des fils et des branchements sur le tableau et le fit poser verticalement à une cinquantaine de mètres du navire. Puis il emporta le câble de distribution avec sa lampe et son commutateur et retourna à sa place primitive, là où la lampe de poche avait échoué à susciter une réponse quelconque.

⁂

Le commandant du Flatlander se leva en sursaut lorsque le bras de son adjoint vint le secouer par la fente.

— « L'aristomètre répond, commandant ! »

Le commandant fut tout à fait réveillé du coup. Il se glissa par la fente et se rendit à la chambre aux instruments. Une ligne ondulait sur l'écran de l'aristomètre, et traversait un cercle qui se déplaçait de droite à gauche.

— « L'aurore est bien plus forte cette fois-ci, commandant, » fit remarquer l'adjoint, « et elle est modulée. »

— « Lisez-moi le graphique. »

— « Elle est presque uniforme à son sommet, à 180.000 unités pagliton, et elle module juste au-dessus de quatre-vingt-dix-huit unités standard par intervalle. » Des lignes dansaient et s'entrecroisaient sur l'écran. « Il y a un fond d'aurores secondaires, mais l'aristomètre ne peut pas rendre tous les faits qui se présentent simultanément. »

Ils observèrent l'écran un long moment. Finalement les lignes dansantes donnant les caractéristiques de l'aurore la plus puissante disparurent. Le commandant se rappela les décharges lumineuses extrêmement puissantes qui avaient accompagné leur atterrissage.

— « Vous pensez que ces manifestations viennent de créatures intelligentes ? » demanda-t-il enfin.

La réponse fut longue à venir. « Non, commandant. D'abord nous n'avons découvert aucune sorte d'être vivant sur la planète. En second lieu, les aurores ne paraissent porteuses d'aucun renseignement. J'ai opéré un blocage temporel sur chacune séparément, sans succès. Je crois qu'il s'agit de phénomènes naturels. »

— « Vous avez probablement raison. »

Troublé, le commandant retourna devant ses propres écrans d'observation. Comme le traduisaient ses instruments, la surface de la planète était dans un état de fluctuations continuelles. D'importants volumes de matière se déplaçaient sans arrêt. Certains, à peine visibles sur les écrans monor-écho, paraissaient s'étendre à des kilomètres en altitude et dans toutes les directions. Plus près, des objets plus lourds se déplaçaient, selon des trajectoires errantes. En d'autres points, des objets plus ou moins solides paraissaient bouger au hasard. Et tout cela sur un fond d'écoulement ininterrompu de temps. Nulle part les instruments ne pouvaient déceler de blocage du temps, ni capter la quiétude de la stabilité temporelle. La cataracte de temps indéfinie sévissant à l'extérieur du navire écœurait le commandant qui se demandait s'il était en fait possible qu'aucun être pût exister sur ce monde.

Finalement il revint à sa fente de communication et envoya sur les ondes un message provisoire. Selon lui, la planète était inhabitée. Elle ne possédait aucune stabilité temporelle permettant la vie telle qu'il la connaissait. Mais si la planète était irradiée en vue d'une occupation éventuelle, on saurait surmonter cet inconvénient. Les colons auraient

besoin d'un équipement personnel de blocage temporel jusqu'à ce qu'on eût modifié les conditions générales, mais la chose serait possible.

La réponse ne se fit pas attendre. On demandait que les renseignements fussent fournis au fur et à mesure de leur obtention. Le commandant signa la fin de l'émission, le poids de sa responsabilité sur les épaules. Les navigateurs du Flatlander ne pouvaient pas se payer le luxe de laisser passer une bonne planète, et celle-ci pouvait en devenir une. D'autre part ils ne se risqueraient jamais à éliminer complètement la vie qu'elle pouvait contenir.

Il descendit au pont inférieur et trouva l'officier de pont.

— « Vous n'avez rien eu en extension spatiale ? »

— « Non, commandant. » L'officier faisait allusion à des instruments reliés à un pâle anneau vert à l'extérieur du navire. Il ne pouvait pas observer directement l'anneau parce qu'il était engagé dans la progression temporelle chaotique de la planète, mais son instrumentation indiquait que l'anneau n'avait pas bougé.

— « Prévenez-moi aussitôt qu'il arrivera quelque chose, » ordonna le commandant. « Cette planète se trouve dans une conjonction de champs gravitionnels qui limite notre séjour. »

Il fit une rapide inspection du navire. Tous ses officiers étaient à leurs postes et n'avaient aucunement relâché leur attention. Des décharges électrostatiques continuaient à s'espacer régulièrement sur 300, 400 et 500 éneries, et les commandes de blocage temporel ne cessaient de fonctionner dans le vague espoir de tomber sur quelque manifestation qui prouverait l'existence de la vie sur la planète. Mais tous les écrans bloqués étaient vides, et les écrans courants présentaient une masse de données si confuses qu'elles étaient impossibles à trier et à étudier intelligemment. Le commandant se demandait si vraiment une créature vivante pouvait supporter cette cataracte de temps aussi incessante qu'intolérable.

⁂

— « Il y a un léger sifflement juste au-dessous de 30 mégacycles, » dit Charlie Rand. « Mais je doute que ça veuille dire quelque chose. C'est peut-être un phare d'orientation pour permettre à d'autres navires d'atterrir. »

Il augmenta le volume d'un ampli. Une série de points martela indéfiniment le tympan de Barry. Ils n'apportaient rien de plus que le bourdonnement de 50 cycles de l'autre installation de Rand.

— « Personnellement, je doute qu'il y ait un être vivant sur le navire, » dit Rand en diminuant le volume. « Il est mince comme une ombre. Comment pourrait-il y avoir quelque chose dedans ? »

Barry était assis sur le bord du banc et balançait sa longue jambe. « Sur ce point vous avez raison, Charlie. Mais ils ont peut-être d'autres dimensions pour compenser cela, ou bien ils sont capables de s'en passer. »

— « Alors pourquoi n'envoient-ils pas de messages radio, de signaux lumineux ou quelque chose comme ça ? »

Barry soupira. « Si je connaissais la réponse à ça, j'aurais peut-être la réponse à mon propre problème : comment entrer en communication. » Il voyait en pensée le décollage du premier navire terrestre emportant des hommes à son bord : sans Barry Miller. Et s'ajoutant à ce défi personnel, il y avait un défi à l'humanité. L'humanité avait sans doute des représentants d'une espèce étrangère dans sa cour de derrière et ne pouvait pas communiquer avec eux.

Un jeune officier frappa à la porte entrebâillée, jeta un coup d'œil à l'intérieur, aperçut Barry et salua.

— « C'est pour vous, chef. »

Barry prit le pli, remercia et déchira l'enveloppe. L'en-tête était celui de son supérieur hiérarchique immédiat. Sa figure ne trahit aucune émotion à la lecture. Il replia la lettre, la remit dans l'enveloppe et glissa le tout dans une poche du haut.

— « Bonnes nouvelles ? » demanda tristement Charlie Rand.

— « Pour ceux qui convoitent ma place. Si je n'ai pas de résultats d'ici une semaine, je serai déplacé. »

C'était à prévoir, se dit-il. Quelqu'un avait dû chambrer son supérieur. C'était fatal. Il se demanda si le navire, mince comme une ombre selon l'expression très juste de Charlie, renfermait en fait des êtres intelligents avec lesquels même un seul point de contact mutuel pouvait être établi.

Dans le courant de la journée, Charlie annonça deux autres signaux, sur des fréquences différentes, mais ils ne semblaient pas être des essais de prise de contact. Ils ressemblaient aux séries interminables de points déjà entendues, bien que les périodes fussent peut-être imperceptiblement plus longues. Rand les attribua à quelque sorte de radiophare. Leur puissance et leur vitesse étaient constantes et aucun spécialiste du camp ne put leur découvrir la moindre signification.

Barry fit plusieurs fois le tour du navire à pas lents. Vu du chemin ou du côté opposé du champ, il avait l'air réel. Mais en se plaçant à ses extrémités, on ne voyait plus de lui qu'une ligne, puis rien du tout. Son épaisseur était égale à zéro. Une dimension tout à fait essentielle des corps solides lui faisait défaut.

Il s'accroupit pour examiner l'anneau vert nébuleux. Fait assez curieux, c'était la seule chose qui ne disparaissait pas quand il se tenait dans l'alignement du navire. Il décida de faire apporter le matériel d'essais afin de tenter d'analyser la fonction et la nature de l'anneau.

Il marchait le long de la rivière après avoir contourné le navire, lorsque Trotter déboucha du bois en courant, suivi par Diane Everford.

Ils firent quelques pas côte à côte en silence, puis elle s'arrêta. « Combien de dimensions avons-nous ? » dit-elle.

Il la regarda. « Trois. Hauteur, longueur, largeur. Ainsi de tous les corps solides. » Il caressa son menton allongé. « Il y a des gens qui

appellent le temps la quatrième dimension, mais dans un sens différent. »

Elle hocha la tête et regarda le navire, encore visible sur la hauteur. « Ce navire possède hauteur et longueur, mais pas de largeur. Serait-ce le temps sa troisième dimension ? »

— « J'en doute. »

— « Alors comment expliquez-vous ce manque apparent d'épaisseur ? »

— « Je ne l'explique pas, » fit Barry mélancoliquement.

Il regardait Trotter qui courait en avant. Le chien flaira un terrier de lapin abandonné. Il y frotta le nez frénétiquement et l'en retira tout plein de feuilles pourries.

— « Mes recherches ont été à peu près aussi utiles que ça, » dit Barry.

Il la quitta et retourna au campement. Il commençait à se demander si Charlie avait vu juste : le navire serait vide ; il s'agirait d'une maquette ou d'un appareil télécommandé envoyé là pour des raisons inconnues.



Le commandant du Flatlander hésita longtemps avant d'amorcer son émetteur. L'aristomètre, le monor-écho et tous les autres instruments avaient donné des résultats négatifs. Des émissions renouvelées de 10x-1 et de symboles connexes n'avaient amené aucune réponse. Personnellement, il estimait qu'il n'y avait aucune vie sur la planète. Il pensait que, faute de posséder le moindre contrôle sur cette dimension capitale qu'est le temps, aucune vie intelligente ne pouvait exister. Et l'on n'avait découvert aucun arrêt de la progression temporelle dans le champ des appareils bloqueurs de temps. Faute d'une dimension essentielle, la planète devait être vide.

Il entra en communication et fit son rapport : la conjonction de champs de gravitation étant imminente, ils allaient devoir partir ; aucun signal intelligent n'avait été repéré sur les bandes électrostatiques ou autres, et on n'avait trouvé aucun blocage du temps. Le Q.G. de sa base se montra prudent.

— « Vous n'avez vraiment rien vu qui puisse suggérer l'existence d'une quelconque forme de vie ? »

— « Rien. Il y a de nombreux phénomènes naturels d'origine inconnue, comme on pouvait s'y attendre. On a sorti l'anneau interspatial sans résultat. Personnellement, je ne conçois pas qu'un être rationnel quel qu'il soit, ou une forme de vie telle que nous la connaissons, puisse exister sur cette planète. Nous n'avons trouvé aucun signe d'un contrôle quelconque de la progression temporelle. Dans ces conditions, il ne peut y avoir de stabilité. En fait, les conditions extérieures sont intolérables dans leur état présent. Nous allons opérer quelques ultimes vérifications, mais je ne vois pas pourquoi cette planète ne serait pas inscrite pour l'irradiation. Les colons devront se munir de dispositifs individuels de

blocage de temps, jusqu'à ce qu'on ait pu améliorer les conditions générales. »

— « Très bien. Nous inscrivons donc cette planète pour l'irradiation et la colonisation. »

Le commandant donna la signature de fin et alla vérifier une dernière fois les écrans. La ronde folle du temps à l'extérieur, ôtant toute raison et toute quiétude à qui y était soumis, le rendait malade, aussi se hâta-t-il de couper le circuit. Il était inconcevable qu'un être vivant pût survivre à de pareils courants temporels, pensa-t-il.

Les techniciens du monor-écho et de l'aristomètre se reposaient, sachant qu'aucune autre découverte n'était possible. Les instruments avaient transmis tous les renseignements du monde extérieur qu'il était en leur pouvoir de donner. Pendant quelque temps, le commandant avait supposé que les aurores groupées, repérées par l'aristomètre, étaient peut-être des essais de signaux, mais comme l'intensité de chaque source lumineuse différait légèrement, on avait été obligé de les attribuer à des phénomènes naturels.

Le commandant ordonna que les moteurs de vol soient prêts à démarrer. Il n'y avait évidemment pas de vie sur la planète. Personnellement, il avait hâte de voir le navire partir. Rester là équivalait à être ancré au bord d'une cataracte.

⁂

Devant l'édifice du quartier général, Barry se mâchonnait les lèvres, cherchant une solution là où il savait qu'il n'en existait pas. La fin de son temps de commandement se comptait maintenant en quelques brèves heures et il n'avait obtenu aucun résultat.

Un camion arrivait, rapportant le matériel qui avait été utilisé à l'analyse de l'anneau vert. Comme il ralentissait, Charlie Rand sauta par terre et Barry alla à sa rencontre.

— « Vous n'avez rien trouvé ? »

C'était lisible sur le visage de Rand. « Rien d'utile. L'anneau a un champ d'oscillation très localisé, de fréquence et de puissance uniformes. Les renseignements exacts sont dans le camion. Il se peut que l'anneau ait quelque chose à voir avec leur méthode de propulsion, à moins que ça ne soit avec les radiophares. »

Barry ressentit une vive déception. « Vous n'avez toujours rien compris aux signaux radio ? »

— « Non. Je suis convaincu que ce sont des phares de repérage ou d'identification. »

— « Ils n'essaient pas de nous faire passer des renseignements ? »

— « Non, pour autant qu'aucun de nous puisse en juger. Le signal autour de trente mégacycles est une série de points. Vous l'avez entendu en premier. Les émissions sur quarante et cinquante mégacycles sont presque identiques. Aucun des signaux n'a varié d'un cheveu. »

Barry reconnut qu'il ne comprenait rien aux signaux, lui non plus. Ils avaient la régularité de radiophares fixes. Il s'étonna de leur incapacité à obtenir une réponse radio du navire.

— « Aucune de vos émissions ne les a réveillés, Charlie ? »

— « Pas une seule. Je viens d'en expliquer une des causes possibles à Miss Everford qui a hâte d'avoir du matériel de travail. Leurs radiations ont des caractéristiques que n'ont pas les nôtres. Aussi pouvons-nous les entendre, mais ils ne peuvent pas nous entendre. Je vais vous donner un exemple simple. Si vous émettez du morse sous la forme de modulation de fréquence, je peux vous entendre sur n'importe quel poste. Mais si moi, j'émets du morse sous la forme d'une fréquence-radio interrompue, vous ne pouvez pas m'entendre, à moins d'avoir un détecteur oscillant ou un oscillateur à battements qui rende mes signaux audibles. » Il soupira. « Je n'ai pu leur faire percevoir aucun de mes signaux parce que, si vous voulez mon avis, il manque à nos émetteurs quelque chose dont leurs récepteurs ont besoin. »

Charlie Rand entra dans la cabine de radio et Barry décrocha ses jumelles pour examiner le navire, peut-être pour la dernière fois. Il se demanda quelle bizarre interférence de dimensions le faisait paraître sans épaisseur.

Un halo bleu d'une finesse extrême entourait le navire, tout juste visible grâce à la puissance des grandes lentilles. Diane Everford sortit d'entre les camions. Il lui tendit les jumelles sans mot dire. Elle s'en servit pour regarder le navire et fronça les sourcils.

— « Vous croyez qu'il va partir ? » dit-elle d'un trait.

— « Possible ! Si c'est ça, sans aucun contact établi, le reste de ma carrière ne vaudra même pas un des vieux os de Trotter. » Il caressa la tête tachetée du chien qui était en train de donner des coups de patte à sa jambe de pantalon. « Cela dit, c'est vraiment enrageant de penser que nous avons été trop bêtes pour entrer en contact d'une manière ou d'une autre. »

Il partit lourdement à travers le champ. Si le navire était prêt à décoller, autant y assister de tout près. Il ne paraissait pas y avoir grand danger à le faire.

En se rapprochant, il perçut un léger bourdonnement, comme de machines prêtes à fonctionner. Il fit le tour du navire ; le bourdonnement montait régulièrement. L'anneau vert était toujours suspendu au ras du sol, mais Barry n'aurait pas été surpris s'il avait disparu d'un instant à l'autre.

Il entendit des petites pattes galoper sur le gazon et s'arrêta pour caresser le poil rude de l'échine du chien.

— « Tu me vaux bien à ce jeu, Trotter ! Cherche ! » Barry savait qu'il se dorait la pilule pour retarder le choc des admonestations de son chef.

Trotter partit comme une flèche, fit le tour du navire, disparut, puis

reparut à l'autre bout. Il s'arrêta face à l'anneau vert, en tortillant du museau.

Barry sentit son intérêt s'éveiller. « Des lapins ! Cherche ! »

Trotter fonça sur l'anneau. Son museau et la moitié de sa tête y pénétrèrent, mais les oreilles parurent bloquées. Ses pattes de derrière s'enfoncèrent dans le gazon comme s'il était en train d'arracher un lapin de son trou. Puis il partit en arrière d'un coup, tenant entre les dents un objet très brillant.

Barry accourut et s'accroupit pour le ramasser. La feuille de métal était si mince qu'elle semblait sans épaisseur, mais des idéogrammes étaient gravés dessus. On voyait le navire parmi des ondes doubles, puis s'élevant. Un grand intervalle au cours duquel les ondes disparaissaient, puis le retour du navire.

— « Là, tu tiens quelque chose, Trotter ! » dit Barry.

D'un seul coup l'anneau vert disparut. Le halo bleu entourant le navire s'épaissit et le navire commença à s'élever. Il parut s'estomper plutôt que se déplacer, et passa comme une ombre dans le ciel bleu.

Barry s'éloigna en formulant son rapport mentalement, les idéogrammes à la main. Le navire partait... mais il reviendrait... et on établirait la communication...



Le commandant du Flatlander perçut la fébrilité de son adjoint quand celui-ci, venant du pont inférieur, entra par la fente.

— « Nous sommes bien au large ? » demanda le commandant.

— « Oui, commandant. » Les cils de l'aide frétillaient d'excitation. « Juste avant le décollage, au moment précis où nous allions retirer l'anneau inter-spatial, une partie d'un organisme vivant est entré dedans et a emporté l'idéogramme disposé à cet effet. »

Le commandant fut étonné. « Vous en êtes sûr ? »

— « Je l'ai vu de mes yeux, commandant ! Au dernier moment. On ne peut pas encore classer cet organisme, mais il a montré de l'intelligence et une volonté... »

— « Parfait. » Le commandant se dirigea vers le matériel de transmission. « Je vais faire annuler l'ordre d'irradiation. Dès que l'interférence des champs gravitationnels locaux aura cessé, nous devrons y retourner. »

Il fit halte devant l'écran de l'aristomètre. Sur temps bloqué, il était vide. Branché sur le temps extérieur, l'aspect qu'il offrait de la surface planétaire éloignée demeurait chaotique. Le commandant se demanda quelle sorte d'êtres pouvaient bien vivre là, dans cette cataracte de temps en mouvement, apparemment dénués de tous moyens de s'en isoler. Il frissonna involontairement, personnellement satisfait du fait que la position du satellite de la planète ne permît pas au navire de revenir avant un certain temps.

JÉROME SÉRIEL

L'œil du Sgal

Depuis son prix Jules Verne (« Le sub-espace », 1961), *Jérôme Sériel n'a plus fait parler de lui. Nous espérons de sa part d'autres romans, car il a le sens du lyrisme et de l'imagination visuelle. Il y a dans ses nouvelles, au bout de la facilité verbale, un évident plaisir d'écrire qui finit par se communiquer au lecteur.*



LES Agris de Bas-Héran fuyaient sur l'esplomb de toute l'énergie de leurs nageoires. Au loin, après les murailles effarantes du Gronx, c'était le ciel vert peuplé de dragons, et au-delà de ce dédale grouillant de la faune des marais, chargeait l'immense et impétueuse cohorte des Druves d'Abolgar.

Le premier, Dik Han Tara vit l'abri. Depuis des siècles le peuple, chassé des abysses, traqué par amas et spirales, avait fui les crêtes obscures pour échapper au galop sans pitié des nouveaux monstres. Loin devant, l'espoir se dessinait d'atteindre la condensation centrale et, encore au-delà, de regagner le Halo.

Dans le vide insonore virèrent les nébuleuses d'argent par milliards...

— « N'arrêtez pas ! » crièrent les Fabriciens. « Nul abri ne tiendra contre Abolgar ! Nageons, par les Hyades ! »

Et, tournant vers le centre de la Galaxie les immenses roues de dentelle rugueuse de leurs nageoires, ils firent mine de s'élancer à nouveau. Le peuple hésita.

Derrière eux fuyait pêle-mêle la faune hideuse des Confins refoulée par l'Envahisseur. Les Deltas bleus laissaient dans le ciel des sillages éblouissants où frétillaient les Tombres aux ailes ocres et les Ovares de l'Irinal. De loin en loin, un Pavillon étendait sur des milliards de kilomètres l'argent pailleté de sa robe, et le corps rouge des animaux inférieurs dansait sur le fond écumeux des bras spiraux. Un instant encore, et la fuite serait impossible.

Epuisés, les guerriers avaient fait halte autour de Dik Han Tara et de Kâl Orval. Dans la pourpre et l'or des étoles gigantesques, dans l'éclat insoutenable des armes et des boucliers, dans le bleu d'acier des machines de guerre hérissées de sphères et de piquants, les antennes d'indigo et de bronze frémissaient de découragement et de dépit. Depuis des siècles, les Agris de Bas-Héran fuyaient vers la Condensation sans

augmenter d'un parsec leur avance sur l'Envahisseur. Ils considérèrent l'abri avec un sursaut d'espoir.

— « Fuyons, » crièrent encore les Fabriciens.

Mais déjà mille guerriers s'approchaient du tourbillon nacré qui donnait sur le Sgal.

Derrière eux, les Astronefs d'Ailleurs déchiquetaient les murailles du Gronx pour faire place aux chars lourds des Cohortes. Les parois étincelaient en vain sous l'illumination des Soleils ; et les Frables ouvragés cédaient à chaque assaut d'Abolgar. Les titanesques blindages trempés en plein Cosmos par les fonderies colossales des Druves rougeoyaient de mille feux dans l'énergie du combat. Les symboles gravés sur les chars, les coupoles et les mâts hérissés d'étendards et de filets détecteurs fourmillaient dans un défilé de métal à l'échelle du monde. Le Gronx explosa dans un jaillissement d'éclairs bleus et les Cohortes foncèrent dans la brèche.

L'arrière-garde des Agris dut abattre le premier monstre. L'armée était perdue si l'abri se révélait insuffisant, et toute fuite, désormais, serait impossible. Dik Han Tara fit le signal et les guerriers plongèrent dans le Tourbillon. A leur suite, les grands Frôles aux cornes de rocher, les servants des Balistes, nains aux membres crochus, les esclaves aux tentacules agiles criblés de ventouses, les détachements rapides armés de réacteurs et les Légions bardées de métal quittaient l'esplomb en ordre de bataille et, suivant leur chef, abandonnaient la route du Centre, balançant un instant leurs antennes aux lourdes rames avant d'immerger dans les espaces de l'aventure leurs immenses corps durcis par les combats et le Vide, hérissés d'yeux, d'armes et de membres.

Enfin, les Fabriciens plongèrent de mauvais gré la dentelle de leurs disques et, craignant de souiller leurs boucliers frappés des triangles biscornus du Héran, replièrent en une gerbe hideuse leurs longs fils de méduses sous l'ourlet terreux de leur robe. Sur leurs traces, l'arrière-garde combattait les rangs serrés de la faune hallucinée qui fuyait devant l'Invasion. Sous les draperies de safran ocellées de mille spectres brillants, les membres armés de Turbes et de Bachetes cinglaient les Deltas bleus, déchiquetaient les filets rétractiles et semaient la panique dans la foule grimaçante des Tombres et des Pavillons.

Au-delà galopaient furieusement les Dragons désespérés d'Iros et de Trigane. Sur leurs talons étincelait déjà le cristal des coupoles sur le marbre noir des cosmonefs Druves. A ce spectacle, l'arrière-garde se replia, glissant elle aussi dans les ténèbres inconnues. L'espace-temps se referma sur l'armée de Dik Han Tara.



Kâl Orval s'arrêta, les sens en éveil. Il se remit en route quand le Drill eut cessé la clameur. Une fois encore il perçut derrière lui la chaude avancée de l'armée.

Dans les griffes rugueuses de Kâl et dans son triple regard de vieux routier du Vide on lisait l'expérience de plus d'une épreuve vaincue, de plus d'un vertige dompté, de plus d'un adversaire terrassé. Kâl n'en était pas à son premier Tourbillon et même, de tous les guides de Dik Han Tara, sans doute était-il le plus rompu à l'exploration de ces étranges recoins du Vide. Jamais pourtant il n'avait franchi les Dalles bistres et roses qui donnent, dit-on, sur l'univers hallucinant du Sgal et marquent, dans toutes les légendes, les limites extrêmes de l'espace permis...

Depuis longtemps, si longtemps qu'ils avaient vu se former les premiers Amas Globulaires, les Agris de Bas-Héran régnaient sur la Zone Galactique. On n'avait parlé des Tourbillons, durant tout ce temps, qu'à demi-mot, et nul autre que Kâl n'eût été assez aventureux pour se pencher sur les cicatrices sacrées de l'espace-temps ! Et voici que, débusqués par l'irruption des Druves impitoyables, les Survivants devaient s'y réfugier pour sauver la race, et tout leur espoir était en l'expérience de Kâl. En son expérience et en ses puissantes mains crochues.

Leur taille immense, leurs poumons disproportionnés capables de retenir l'air vital durant des siècles, leur large tête osseuse aux trois regards, leur teint brique, les serres puissantes au bout de leurs bras, tout cela faisait des guerriers Agris les mieux adaptés à la vie de l'espace. Il faut également noter la curieuse symbiose qui s'était réalisée en eux du règne végétal et du règne animal. Aux organes habituels venait en effet s'ajouter dans leur corps une profusion de floraisons végétales qui échangeaient le gaz carbonique de leur respiration contre un oxygène pur et nouveau ; autour de leur taille à la peau foncée jaillissaient des lianes et des branches entremêlées aux feuilles tantôt largement épanouies pour recueillir l'énergie photosynthétique d'une étoile proche, tantôt rabougries en piquants durant les longues traversées des Vides interstellaires. Ainsi dotés, les Agris se protégeaient encore par des armures de métal rare et des casques brillants qui les garantissaient dans les combats sauvages contre les êtres hostiles qui peuplent les Bordures. Mais cette fois, l'ennemi était trop fort. Ses astronefs aux formes de cauchemar, capables de dévorer l'énorme intervalle qui sépare les Galaxies, avaient semé la terreur dans leur troupe. Et les Agris, chevelus de lierre, près d'être piétinés par la faune géante enfuie des Confins, cherchaient leur salut dans la béante crevasse de l'espace-temps.

Kâl Orval sortit de sa cachette et sonda le gouffre du regard.

Comme toujours, cela commençait par la mémoire. S'il avait levé les yeux, il aurait vu sa propre image envoûtée dans les mille fumerolles du nouveau rêve. Mais il ne regardait que le jaune et le roux des interférences, près des taches de luisance douce que faisaient les Dalles mystérieuses...

Kâl avait oublié déjà, et les Druves victorieux campés aux tourelles des cosmonefs, et l'épouvantable gâchis dans le Gronx, et les ordres mêmes de Dik Han Tara. Il ne lui restait que le sentiment de sa présence, par rapport au Connu du ciel noir et à l'Inconnu des Dalles rosées ouvertes sur le Sgal... Le seul sentiment d'être là, une forme et un esprit, par rapport à toutes les formes possibles, à tous les esprits de l'espace...

Lentement, il enleva pièce à pièce son armure bleue et se dressa au premier bord des spires. Le Tourbillon... Le Tourbillon nacré, nimbé de mauve aux libres zones tortueuses... Kâl attendit que le Tourbillon se mît en son âme, puis, quand le basculement commença, il étendit ses bras nus vers la fumée glaciale. Et les Cycles se mirent en son esprit et Kâl tomba vers lui-même, de toutes ses forces.

Lents sont les épouvantables enfantements de l'âme... Les phantasmes résurgents dansèrent autour du point fixe qu'était devenu le jeune guerrier. C'étaient les plus tendres des phantasmes, ceux des Dalles. La gorge de Kâl se ferma comme par un clapet de métal lourd et il lui sembla que sa tête voguait seule dans mille vapeurs enchevêtrées. Son crâne lui-même fut de plomb et ses oreilles soudées, ses yeux mi-clos, ne firent plus que refléter vers lui-même les bruyantes exclamations de sa pensée. Rien ne lui parvint alors que sa propre terreur mille fois répercutée par l'écho du Dedans.

⁂

Il rouvrit les yeux dans un nouveau monde rouge, criblé de ponctuations lumineuses. Mais son premier geste fut de palper son propre corps. Kâl se sentit multiplié, grandi d'une manière immense, par une étrange intuition de ses nouvelles proportions. Il lui fallut faire un effort pour se détourner de ce problème et regarder autour de lui. Dans le ciel de vermillon passait une escadre interminable d'oiseaux triangulaires, d'un blanc rosé, aux souples ondulations. Plus loin, c'était une large plaine mauve que bordait une chaîne montagneuse.

Kâl songea que l'Armée pouvait bien le suivre maintenant. Nul doute qu'avec leurs armes ils réussiraient à survivre dans ce monde du Sgal, ce monde d'Outre-Tourbillon. Mais quant à retourner dans l'univers normal pour prévenir ses compagnons, il dut s'avouer impuissant à le faire. Les Dalles l'avaient injecté dans ce monde, mais les Dalles étaient à sens unique. Et, lentement, la brume des phantasmes quittant son esprit mettait le guerrier devant les problèmes de l'Ailleurs. Il se mit à marcher dans la plaine et, presque tout de suite, enfonça dans le sol visqueux. Il craignit une inondation prochaine et se hâta, toujours pataugeant dans ce marais, vers les premiers contreforts des montagnes grises.

Il en était à mi-chemin quand il tomba sur le pipe-line. C'était un long cylindre jaune pâle qui courait, à demi enfoncé dans la boue du marécage. Il le suivit un moment et même essaya de l'entamer avec son couteau sans y parvenir. Comme il restait intrigué par ce long tuyau, hésitant à poursuivre son chemin vers les montagnes ou à remonter jusqu'à la source du conduit, où il pourrait sans doute entrer en contact avec des êtres civilisés,

Kâl aperçut le premier monstre. C'était un grand Gyrocyte bleu aux longs filaments d'or. Sa peau grumeleuse se tendait et se détendait dans son vol et ses longs pseudopodes, quand il se posait, maintenaient son corps loin du sol détrempé. Il avançait en bondissant et Kâl, embusqué derrière le pipe-line, le vit approcher avec terreur. A toute vitesse, il reprit son chemin vers les montagnes.

Quand il regarda par-dessus son épaule, toujours courant, il vit le Gyrocyte arrêté près de la conduite. Il y avait plongé un long dard luisant, autour duquel perlait une sueur bleue.

Kâl atteignit les montagnes sans nouvelle rencontre inquiétante puis, dans le crépuscule rouge, il put voir s'ébattre des légions entières de nouveaux êtres au-dessus de la plaine. C'étaient de grandes méduses dont le corps, littéralement tapissé d'yeux, irradiait une aura pâle et venimeuse. Une multitude de longs fils vibrait sous ce corps et le soutenait. Une fois de plus, Kâl nota le soin que prenaient les races animales, sur ce monde, pour se tenir loin du sol. Et il trembla pour lui-même, et pour ses compagnons qui allaient venir.

***

— « Voyez donc, » clamèrent les Fabriciens, « ce sont les mondes rouges, n'y allons pas ! »

— « En avant ! » rugirent les lieutenants de Dik Han Tara.

Et comme la Nausée un instant suspendue fondait sur eux dans l'éblouissante merveille du Tourbillon pavé de rose, les Agris de Bas-Héran renoncèrent à leur discorde. Loin dans l'Au-Dessus de leurs destins, les légions d'Abolgar piétinaient l'Ancien Monde.

Lourdes étaient les tempes de Dik Han Tara. Le sang multiple y battait avec insistance à coups longs, angoissés et sourds. Autour de lui, ses guerriers s'étaient laissés surprendre par la brutale épouvante de l'irruption dans l'autre Temps. Eux aussi, les Dalles voraces leur engloutirent goulûment l'âme et les chaudes entrailles. Loin devant, les Hurlurènes piailleurs criblés d'éclairs les contemplèrent avec stupéfaction. Mais rien n'était là pour enregistrer l'irruption dans le Sgal des innombrables troupes de Dik Han Tara ; rien, que les grands Hurlurènes bleus aux membranes ternies de surprise.

Sans attendre le regroupement de son armée, il avança jusqu'au rebord du petit plateau et parcourut des yeux l'horizon violacé. Derrière lui, les Fabriciens timides serraient en tremblant autour de leurs jambes grêles les pans de leurs toges humides de la rosée du Temps passé. Tous ressentaient l'impression surprenante d'avoir grandi démesurément. Pourtant, quand chargèrent les Myolix au bec dentelé comme un vieux rocher sarclé par l'océan, ils se trouvèrent minuscules, avec leurs réacteurs et leurs ionojets aux courtes étincelles mauves : les premiers géants battirent de leurs six ailes ébréchées l'air douceâtre du Sgal et chutèrent dans le marais aux pieds de Dik Han Tara, mais les suivants plongèrent en hurlant vers les lignes serrées des Agris où ils tracèrent de longs sillons de terreur et de sang. Comme ils se regroupaient au zénith, Dik Han Tara, dans un

geste rapide, désigna du bras aux lieutenants de sa Garde un point lumineux jailli d'une crête au loin et l'armée désordonnée prit sa course vers les montagnes.

Les Myolix aux six ailes se gardèrent bien de les suivre et se contentèrent de harceler l'arrière-garde tout juste émergée du Tourbillon. Mais sur les talons nimbés d'or et de brume des derniers soldats du Héran, les horribles créations des Bordures qui les avaient poursuivis firent irruption dans le Sgal et ce fut aux Myolix de trembler dans leur robe semée de coloris en gammes extravagantes.

Cependant, là-bas, Dik Han Tara, foulant nerveusement les boues du marécage, entraînait irrésistiblement les survivants vers la montagne grise. En franchissant le pipe-line, ils abattirent une douzaine de Gyrocytes gavés de liquide bleu. Les Agris qui en burent à leur tour lui trouvèrent une saveur huileuse et prenante. La marche continua.

Sous les regards inquiets de Kâl, qui répétait ses signaux, l'armée du Héran piétinait le crépuscule rouge. Seules, au loin, les contemplaient les grandes méduses sereines du Sgal, délicatement suspendues loin du sol par leurs filaments déroulés.

⁂

— « La plaine est sûre, » dirent les Fabriciens. « La montagne est désagréable et fatigante. »

— « La plaine est suspecte, » dit Kâl Orval. « Voyez comme les monstres se gardent du marécage. Tout ce qui s'attarde sur le sol y meurt et s'y engloutit. »

— « Un esprit habite les profondeurs, » dit un des soldats qui avaient monté la dernière garde. « J'ai vu surgir dans la nuit une immense forme blanche. »

— « Dans le rayonnement pâle qui la nimbait, on voyait fuir les triangles multiples des oiseaux du Sgal ! »

— « Il suffit, » trancha Dik Han Tara. « La montagne est pénible mais elle nous abritera. »

— « N'y comptez pas, » dit un esclave de la race d'Altaïr. « Toute la nuit, j'ai remarqué d'étranges perturbations à sa surface, comme si elle s'animait d'une intense vie électrique... »

Mais les guerriers regroupés gagnaient les crêtes. L'autre versant resplendissait déjà d'émeraude et de jade. Une étendue biscornue portait de larges empreintes circulaires et de profonds entonnoirs s'y creusaient. Sans y prendre garde, les Agris longèrent longtemps la plaine d'émeraude et de jade. Derrière eux, en demi-cercle, les Méduses ocellées avaient déployé leurs bataillons. Kâl prit l'habitude de se retourner régulièrement pour juger de leur nombre et de leur avance : il s'aperçut que leur troupe augmentait d'heure en heure, comme si les monstres étaient nés du sol lui-même sous leurs pas. Il avertit ses compagnons et tous se mirent à courir. Pourtant, les Méduses inexorables se contentèrent de garder la distance et n'attaquèrent pas. Dik Han Tara pensait qu'elles craignaient un autre danger plus puissant peut-être et restaient attentives.

La pente, sur ces entrefaites, devint plus pénible. Devant les Légions du Héran, se dressait un massif montagneux dont les contreforts disparaissaient dans une brume violette où roulaient d'étranges fantômes multicolores. Prudente, l'armée perdit beaucoup de temps à contourner cet obstacle. Ensuite, ils durent franchir des taillis drus et serrés, formés d'arbustes surprenants, enchevêtrement de branches rosâtres, cylindriques, nues comme des corps de serpents, et qui s'agitaient constamment.

Au-delà s'étendait un lac bleu irisé, frangé de vaguelettes changeantes. Des remous l'agitaient fréquemment, et son niveau même était sujet à d'importantes fluctuations. Quant au ciel, il n'était plus rouge, mais carminé, et parcouru, comme le lac, d'altérations menaçantes. A vrai dire, ce n'était pas un véritable ciel, mais un monde supérieur doté de lois propres, de couleurs propres et, qui sait ? de ses propres monstres. Car il semblait que l'on se battît à tous les étages, dans tous les recoins et compartiments de l'étrange monde du Sgal. Il arrivait au ciel de s'obscurcir et alors c'était la nuit. Cela se produisit brusquement comme les Agris longeaient le lac. L'armée dut camper tout près de l'effarante cohorte des Méduses qui planaient au-dessus de l'étendue bleue par dizaines de millions.

Kâl Orval fut éveillé par le déferlement d'un liquide brûlant. A peine sur ses pieds, il fut emporté par les vagues. Avec lui, toute l'armée désemparée se précipitait vers on ne sait quel remous. Sous l'éclairage du ciel qui se rallumait, on put voir, déçues ou affolées, les Méduses s'enfuir en direction des montagnes. Fait inexplicable, beaucoup d'entre elles tombèrent dans le maëlstrom, touchées par un mal mystérieux. Des guerriers s'empêtrèrent dans leurs longs filaments et se noyèrent. D'autres eurent la curiosité de toucher leur peau somptueuse ou de crever par plaisir l'un des yeux allongés des bêtes. Ceux-là ne revinrent pas : attirés tout contre l'énorme masse des cadavres, ils s'y trouvaient plaqués, collés, englués, et finalement, digérés tout hurlants par les monstres morts.

Dans l'entraînement du rapide, les Agris n'avaient aucune chance de pouvoir nager jusqu'aux bords lointains et escarpés du fleuve, devenu torrentiel. Il y eut une cataracte, puis un saut encore plus profond, et le monde céda dans un aspergement fantastique de fluides et de corps. Ce fut une chute éblouissante dans mille traits de lumière à peine entrevus. Les soies des capes enroulées dans les tumultes de la cascade y ajoutaient leurs propres vagues et les reflets inquiétants de leur antique splendeur. Les Légions du Héran tombaient d'un bloc, d'une masse, dans un étincelant parcours illuminé par les cristaux sur les armes, les casques nacrés, et les rêveuses complications des antennes sur le crâne luisant des Fabriciens. L'épouvante tombait avec les cohortes de Dik Han Tara, dans les souterrains du Sgal. Au passage, les nains, les guerriers et les esclaves d'Altaïr pouvaient apercevoir dans des grottes sans fin des machines extravagantes, suivre du regard l'éparpillement d'un monstre émaillé de tous les spectres contre un pic surgi du courant, ou contempler, dans des

salles latérales, le fragile remuement des dragons nouveaux-nés. Ils connurent toutes les volutes de la cataracte, ses frémissements subtils et ses charges démesurées. Ils furent bruyamment aspirés dans des pompes géantes et franchirent des turbines. L'étole des lieutenants nageait dans le flot jaune, bleu ou carminé avec les milliards de détritus et les corps d'animaux, grands ou petits, englobés par le Cataclysme. Les Agris de Bas-Héran, sans les hurlements d'horreur de leurs compagnons happés au passage par le dard d'un Hovre crénelé ou digérés lentement dans la gélatine d'un poisson hybride, auraient pu se croire revenus à l'étrange univers des extrêmes Bordures ou les petits monstres grouillent en d'incroyables virtualités animales. Mais hélas ! Jamais ils n'atteindraient la Condensation Centrale ! Jamais ils ne courraient, libres, dans le Halo Galactique ! Jamais plus ils ne verraient tournoyer les spirales dans leur écrin cosmique, ni clignoter les Amas entre les Nébuleuses Noires. Traqués dans les labyrinthes de l'incommensurable Sgal, drainés de conduit en conduit par le torrent tumultueux et improvisateur qui les submergeait, ils seraient tous perdus, sans doute, dans les mailles compliquées des mondes de l'Extra-Temps...

Et quand la masse liquide s'épancha dans une nouvelle plaine en forme de cuvette immense, les troupes du Héran trouvèrent juste la force de se rassembler autour de Dik Han Tara. Seul, Kâl Orval gardait son énergie et faisait résonner sous ses talons nus le sol tendu et sec de la caverne. Comme il se baissait pour le palper, il remarqua qu'il était tapissé d'une multitude de petites cellules vertes, brunes ou grises, légèrement en relief. Dik Han Tara, lui aussi, les toucha et, longtemps, les guerriers se regardèrent.

— « Le Sgal est... vivant ! »

— « Le Sgal est un Corps ! »

Les Fabriciens, transis et soupçonneux, se regardèrent en frissonnant ; un frémissement passa sur le peuple. Les grands Frôles eux-mêmes, connus pour leur intrépidité, s'approchèrent de Kâl Orval et demandèrent :

— « Le Sgal est donc... un animal ? »

— « Mais quel monde est autour de lui ? »

— « Que voit-il, comment marche-t-il ? »

— « C'est impossible ! »

— « Nous sommes dans un autre Temps. Et rien n'est impossible à l'Espace, » trancha Dik Han Tara.

Les Frôles aux cornes de rocher ne répondirent pas. Mais l'espoir était revenu de voir à nouveau des étoiles. Qu'importe, si c'étaient les étoiles d'un autre monde ? Il fallait à tout prix sortir du monstrueux organisme qui les tenait prisonniers.

Le premier, Kâl désigna l'autre côté de la caverne brune. Rajustant sur ses épaules le manteau brodé d'argent du Capitaine, Dik Han Tara fit signe à ses guerriers ; et cette fois, les Fabriciens graves suivirent, sans mot dire, traînant leur toilette défaite et les auréoles détrempées de leurs

roues de dentelle, la foule des survivants du Héran. Une longue marche leur fut encore imposée. Il fallut se glisser dans des passages minuscules, ramper sous des masses luisantes imprégnées d'électricité statique.

« Nous devons être dans le cerveau, » pensait Kâl. « Mais pourquoi tout est-il arrêté ? Pourquoi les connexions multiples sont-elles plongées dans le silence ? Pourquoi rien ne tremble-t-il dans la masse des neurones ? »

Cependant, ils parvinrent à une large salle en rotonde qui les contint difficilement. Elle était emplie d'un fluide si visqueux que les guerriers n'y pesaient presque pas. Ils durent même, pour progresser encore, nager vigoureusement vers l'autre extrémité de la salle sphérique où perlait une infime et douce lumière. Arrivés là, les premiers rangs ne purent croire ce qu'ils virent.

Abasourdis, ils restèrent longtemps sans mouvement avant de se ruer vers le dernier obstacle, le mur de gélatine transparente, cristalline, qui se dressait devant eux. Il fut bientôt déchiré furieusement, transpercé, déchiqueté rageusement à coups de griffes et de dents, à coups de couteaux et de glaives, et les éclats des ionojets finirent de tracer le passage. Au-delà, un air frais vint gicler sur leurs membres harassés et couverts de fluide visqueux. C'était un monde d'un bleu léger où la lumière entrait par une ouverture parfaitement circulaire.

La cornée, songea Dik Han Tara. Et l'iris précieux tacheté de roux... L'iris, précieux comme la prunelle proche et précise...

Sans attendre, les Agris de Bas-Héran, ayant à leur tête Dik Han Tara et Kâl Orval, franchirent cette porte du Sgal aussi vite que le permit leur fatigue et se précipitèrent au-dehors.

Alors ils purent revoir les étoiles. Autour d'eux, ils apercevaient de l'herbe et de grands arbres que fouettait le vent. Au versant de la colline, sombre et tacheté de roux, muet et fixe dans la nuit, l'œil du petit garçon mort d'où ils étaient sortis regardait avec eux, lentement, tourner le ciel.

MURRAY LEINSTER

Les robots assassins

Murray Leinster est le doyen des auteurs de science-fiction américains. Il a commencé à écrire en 1917 avec « Ténèbres sur la cinquième avenue » *et* « L'homme qui éteignit le soleil ». *Depuis, il n'a pas interrompu sa production et continue encore, aujourd'hui, de porter le flambeau de ce genre un peu négligé par ses cadets : l'Aventure avec un grand A.*



C'ÉTAIT incroyable, bien sûr, mais il fallait se rendre à l'évidence. La fusée de Samara à destination de Galatea s'était envolée du spatioport de Samara et n'était jamais parvenue là-bas. Une fusée de Galatea à destination de Normin s'était soulevée majestueusement au-dessus du terrain d'atterrissage et avait pris la direction de Normin. Personne ne devait jamais la revoir. Un spatiocargo transportant du *cyinth* avait livré son chargement à Plim, embarqué dans sa soute quatre tonnes de saumons d'iridium pour Galatea et avait pris l'air. On ne devait plus en entendre parler. Un navire en partance pour une croisière des plus banales entre les étoiles de l'amas régional avait chargé un lot de perles de *crythli* dans son coffre-fort et l'habituel nombre de passagers. Il s'était évaporé. Puis une fusée de la Patrouille...

C'est la disparition de cette fusée qui mit fin aux rumeurs de piraterie. La piraterie était d'ailleurs hors de question. Aucune fusée en vol orbital n'était accessible. Impossible de l'intercepter. Impossible d'entrer en contact avec elle. Elle se trouvait à l'intérieur de ce qu'on pourrait appeler une bulle de sur-espace où les lois gouvernant l'espace simplement soumis à l'activité solaire perdent toute influence — en particulier les lois qui régissent le rapport de la masse et de la vitesse et fixent une allure maximum aux radiations électromagnétiques. Nulle part n'est laissée au hasard dans le vol orbital et le voyage s'effectue à un multiple de la vitesse de la lumière déterminé par le pilote électronique et les cellules de Duhanne fournissant son énergie. Il ne pouvait donc s'agir de piraterie. D'autant plus qu'une fusée de patrouille avait disparu comme les autres en vol orbital.

Seules les fusées de la Patrouille étaient armées. Elles s'exerçaient au maniement de leurs armes contre des blocs errants de météorite et rien ne pouvait prévaloir contre elles. Même si un champ orbital faisait l'objet d'une incursion venue du monde extérieur, et que cette incursion fût calcu-

lée pour que la fusée se heurtât à l'obstacle, et même si une fusée était contrainte de se dérouter sous la menace des armes d'un spationef pirate... les fusées de la Patrouille étaient à l'abri des pirates. Des équipages armés et exercés, un équipement défensif d'une puissance incroyable et des moyens d'attaque encore plus puissants...

Mais neuf spationefs disparurent à moins de cinquante années-lumière de Galatea avant même que la moindre hypothèse sur la cause de ces disparitions eût pris naissance.

Puis Kilmer était venu raconter une histoire ébouriffante. Une partie de ses dires était véridique, c'est certain. Il avait bien un brevet de pilote de l'espace comme il le prétendait, mais il n'avait jamais commandé de spationef. C'était un de ces ardents officiers subalternes si pressés qui font des pieds et des mains pour obtenir une promotion et qui, en attendant, sont prêts à partir pour l'espace par tous les moyens et dans n'importe quel emploi afin d'accumuler les heures de service.

Tout cela était vérifiable. Mais il affirmait qu'il s'était embarqué dans le *Thetis* comme graisseur et qu'il se trouvait à son bord quand le spationef avait quitté Galatea. Le *Thetis* était un des navires spatiaux portés manquants et Kilmer disait être un rescapé du *Thetis* — en fait, l'unique survivant de l'équipage, A ce qu'il disait, quatre heures après le départ, il était occupé à des travaux d'entretien dans une bulle de sauvetage. Il avait défait les verrous retenant la nacelle de sauvetage pour les graisser, afin que le déverrouillage pût se pratiquer sans la moindre difficulté au cas hautement improbable où l'on aurait besoin de la nacelle.

Il se trouvait donc dans cette nacelle quand le *Thetis* avait brusquement quitté son orbite, après quelques heures de route. Il avait ressenti les malaises habituels — nausée, étourdissement et aussi l'affolante impression de tomber en vrille.

Le *Thetis* eut un soubresaut si violent que la nacelle fut arrachée de son logement, projetée au travers de la bulle et lancée dans l'espace. Puis le *Thetis* avait exécuté une folle sarabande à travers le vide piqueté d'étoiles.

Kilmer affirmait qu'il avait vu le spationef s'agiter de façon démente. Personne dans sa coque n'aurait pu survivre à pareilles secousses. Puis, dit Kilmer, la fusée avait repris son vol orbital et s'en était allée, le laissant seul. Il ignorait sa position, mais il s'était dirigé vers la plus brillante étoile de type solaire dans son voisinage et, par chance une de ses planètes était occupée par des hommes. La radio de bord étant hors d'usage, Kilmer avait atterri sur le spatioport à l'aide de rétro-fusées. Et il avait loupé sa manœuvre, pulvérisant sa nacelle.

Voilà l'histoire qu'il raconta en revenant à Galatea. Il était nanti d'un procès-verbal de la Patrouille attestant qu'il s'était écrasé sur Phena III, dans une nacelle de sauvetage trop endommagée pour être identifiable. La direction de la Patrouille l'avait rapatrié à Galatea par vaisseau transpatial régulier et là, il avait expliqué son aventure.

On ne le crut pas. Aucune fusée ne pouvait faire ce qu'il disait du *Thetis*. Un pilotage automatique assez fort pour précipiter une nacelle de sauvetage hors de son logement n'entrait en action que lorsque se déclen-

chait la pesanteur interne compensatrice à l'intérieur de la fusée. Il y avait des robots pour y veiller. Il existait des systèmes de vérification et de contre-vérification établis de telle sorte qu'il ne pouvait littéralement rien se produire qui fût susceptible de blesser ou même de mettre en danger un être humain se trouvant à bord. Une porte ne pouvait pas se refermer si un homme en franchissait le seuil. Et tous les dispositifs étaient conçus pour être inoffensifs. Si quelque chose se détraquait, il était impossible que ce fût de façon à compromettre la sécurité du navire ou de ses occupants.

Ce que racontait Kilmer ne pouvait donc pas être exact, avait conclu la Patrouille. On n'avait pas la certitude qu'il se trouvait à bord du *Thetis* et l'on n'avait pas réussi à établir que la nacelle provenait de ce spationef. Mais à moins que la conception originelle des robots n'eût un vice de forme — et la civilisation dépendait d'eux sans la moindre anicroche depuis maintenant des siècles — la preuve était faite que ce que disait Kilmer ne pouvait pas objectivement être qualifié de véridique. Il avait passé par une épreuve bouleversante à l'extrême, estimaient les psychologues de la Patrouille, mais le récit qu'il en donnait était faux.

Ce qui n'empêcha pas qu'on fut très aimable à son égard. On lui offrit même un traitement psychique pour éliminer ses faux souvenirs. Il refusa.

Son récit fut classé et oublié et il s'engagea comme steward sur un vaisseau spatial en partance pour la Terre. Pendant près de deux mois, la circulation spatiale dans la zone de Galatea se poursuivit normalement. Puis une fusée-cargo de Beluga transportant plein ses cales d'abyssium disparut.

Puis ce fut le tour l'une fusée lipo. Les Lipos étaient jusqu'à présent la seule race non-humaine connue dont l'intelligence fût comparable à celle des hommes. C'étaient de drôles de corps. Dans la région de Galatea, il y avait des boîtes lipos installées à côté de la plupart des spatioports parce que leur conception des distractions plaisait à certaines personnes. Bon nombre de planètes avaient des boutiques lipos. Mais ils ne se fatiguaient pas à construire des fusées, ils se servaient des appareils de fabrication humaine pour leurs transports interstellaires. La rumeur disant qu'une fusée lipo avait disparu ne reçut jamais de confirmation officielle.

Six mois après le classement de l'affaire Kilmer par la Patrouille, une autre fusée fut encore portée manquante.

A ce moment-là, Kilmer était arrivé sur Terre. Il avait trouvé un emploi dans une usine de robots. Il était pointeau et dépensait son salaire à acheter des livres de théorie sur les robots et l'application pratique de la robotique dans la fabrication des appareils automatiques. Il apprenait ainsi pourquoi le *Thetis* était théoriquement incapable de faire ce qu'il l'avait vu faire. Mais il devint très calé en matière de robot. En fait, il participa à l'installation des robots-navigateurs dans un yacht spatial appelé *Endor*, quand il fut construit dans le chantier Phipps sur Terre. Ce yacht avait été commandé par un multimillionnaire de Galatea. Kilmer était né et avait été élevé sur cette planète. Le yacht était une vraie

petite merveille. Une seule personne aurait suffi à la diriger et l'on pouvait aller avec elle n'importe où dans la galaxie. Il y avait quelques bizarres petits placards et portes invisibles dans ce yacht qui portaient à réfléchir, apparemment des cachettes pour des appareils pas encore en place. L'un dans l'autre, l' *Endor* avait coûté aussi cher que la plupart des transpatiaux de Rim.

Kilmer posa sa candidature pour accompagner l' *Endor* au moment de la livraison. Cela lui permettrait de retourner dans ses foyers... et d'apaiser sa curiosité. Il était né et avait été élevé sur Galatea et jamais il n'avait entendu prononcer le nom de l'homme pour qui l' *Endor* avait été construit. Il ne connaissait pas *tous* les gens riches de sa planète, mais quelqu'un d'assez fortuné pour s'offrir l'*Endor*... Kilmer vit sa candidature acceptée.

***

Quand l'*Endor* quitta la Terre dans la soute d'un transpatial, Kilmer était aussi peu satisfait que possible. Il était venu sur la Terre pour découvrir quelque chose et il n'en avait déchiffré qu'une partie. Il était toujours discrédité et traité en fabulateur et il savait que des fusées disparaissaient encore de temps à autre.

Le transpatial ne passait pas à Galaeta. Il faudrait donc que l'*Endor* fût embarqué dans un autre navire ou conduit par ses propres moyens sur la dernière partie du trajet. Kilmer ferait automatiquement partie du voyage dans l'un ou l'autre cas, parce qu'il devait apprendre au propriétaire de l'*Endor* son mécanisme assez particulier.

C'est dans le vaisseau spatial à destination de Samara — où l'*Endor* devait être transbordé ou prendre l'air — qu'il fit la connaissance de Carol Madison.

Elle était petite et grave et lui arracher un sourire n'était guère commode. Elle voyageait avec son père, un homme aux cheveux blond roux, qui s'efforçait de son mieux à la distraire. Il n'y réussissait que partiellement. Quelque chose rongeait la jeune fille.

Il y eut des atterrissages en cours de route, naturellement. Tous se ressemblaient. L'arrêt à Cygnus III en était un bon exemple. Le transpatial acheva sa course orbitale avec ce mélange singulièrement déplaisant de vertige, de nausée et de sensation de chute en vrille. Puis les hublots s'ouvrirent et l'on put voir les étoiles. Pendant le trajet, il n'y a rien à voir, bien sûr. Cygnus jetait feu et flammes au loin dans un silence monstrueux. Kilmer contemplait le spectacle.

— « Bizarre », dit une voix derrière lui, « comme le débarquement sur une nouvelle planète peut paraître banal. »

— « Il n'y a pas grande différence entre elles », répliqua Kilmer. « Même les bars à côté du spatioport... »

Il tourna la tête. L'homme blond roux sourit. Carol, près de lui, esquissait un demi-sourire. C'est à elle que son père s'était adressé. Kilmer rougit et murmura :

— « Excusez-moi. »

Mais le père de Carol hocha la tête et dit d'un ton aimable :

— « Continuez donc. Même les bars à côté du spatioport... »

— « Se ressemblent tous, » acheva Kilmer. « Vous mettez pied à terre, dans le réseau d'atterrissage. Il y a une cargaison à décharger et une autre à embarquer. Il arrive que vous ayez le temps de boire un pot dans une des boîtes qui entourent le spatioport. Puis vous devez remonter dans la fusée. Le réseau d'atterrissage vous soulève et vous voilà reparti. C'est tout ce que vous aurez vu d'un monde flambant neuf. »

— « J'avais fini par me croire dépourvu de sensibilité en constatant que débarquer sur de nouvelles planètes me faisait aussi peu d'effet, » déclara le père de Carol.

— « Pour un passager, le voyage spatial doit ressembler à un trajet en métro, » dit Kilmer. « Il n'y a pas de fenêtres pendant le voyage et rien à voir que les stations quand on s'arrête, et les stations se ressemblent toutes. Mais si vous conduisiez le train, ce serait différent. C'est mon premier voyage comme passager. »

L'homme blond roux jeta un coup d'œil à sa fille.

— « Ce serait intéressant d'avoir le point de vue d'un homme de l'espace. Par exemple... »

— « J'aimerais savoir, » interrompit la jeune fille, « pourquoi il faut presque autant de temps pour atterrir, une fois achevée la course orbitale, que pour aller d'une étoile à l'autre. »

Kilmer l'expliqua et elle l'écouta en le regardant avec attention. Son père parut content qu'elle se fût mêlée à la conversation. Quand, des heures plus tard, la fusée se posa sur le sol, Kilmer les conduisit à la tour de contrôle et leur montra comment fonctionnait un spatioport.

Il n'y avait pas beaucoup de fret pour Cygnus III. Ils remontèrent dans la fusée qui prit l'air, et cela en moins d'une heure.

Le transpatial s'arrêta encore à Mele, Trale et Sandria. A Mele, Kilmer emmena père et fille dans un bar lipo juste à côté de la spatiogare. On ne trouvait pas de Lipos beaucoup plus près de la Terre qu'à Mele. Pas encore. Ils quittaient peu à peu leur planète d'origine pour se répandre ailleurs, toujours courtois, toujours inoffensifs et toujours passionnément enthousiastes de la civilisation humaine. Ce bistrot lipo avait un extérieur métallique très mécanisé, une enseigne mobile et des lumières éclatantes qui s'éteignaient et s'allumaient même en plein jour. Les Lipos adoraient les trouvailles mécaniques humaines. Ils avaient des idées assez particulières sur les distractions. Pour la plupart des gens, leur musique était un affreux vacarme, mais certains l'appréciaient beaucoup.

Kilmer emmena Carol à terre à Tralle et aussi à Sandria. Ils étaient maintenant bons amis. Il se révéla, chose surprenante, qu'elle et son père se rendaient aussi à Galatea. Madison, le père de Carol, savait qu'ils devraient prendre une autre fusée à Samara et qu'il ne fallait guère espérer une correspondance pratique. Il expliqua sobrement à Kilmer la raison de leur voyage.

— « Des fusées ont disparu là-bas et deux d'entre elles m'appartenaient.

Leur perte m'a pratiquement réduit à la banqueroute. Et cette faillite a entraîné pour Carol une cruelle désillusion... aux yeux de ses amis, la pauvreté est un crime. Je l'ai emmenée avec moi pour lui changer les idées pendant que je tirerais au clair ce qui était arrivé à mes fusées. »

— « La Patrouille dit qu'il ne faut pas chercher de cause, » déclara Kilmer avec une certaine ironie. « La disparition en série des fusées n'est qu'une suite de coïncidences. »

Madison hocha la tête.

— « Oui. Je veux savoir de quoi il retourne. Et pas seulement à cause de l'argent. Ces fusées avaient des équipages. Mes hommes. Je tiens à savoir comment ils sont morts et pourquoi. Peut-être s'agit-il d'un accident, auquel cas il n'y a rien à faire, mais si c'est dû à une défaillance technique, j'en suis responsable. De toute manière, je veux tenter d'empêcher que cela se renouvelle. »

—« J'ai passé un an sur Terre à travailler dans une usine de robots pour essayer de découvrir comment les robots d'un navire spatial peuvent laisser se déclencher quelque chose susceptible de tuer l'équipage, » reprit Kilmer.

Madison inclina la tête. Il ne paraissait pas surpris.

— « Vous le saviez ? » questionna Kilmer.

Madison acquiesça.

— « Lors de la disparition de mes fusées, j'ai rassemblé tous les renseignements possibles... j'ai donc eu connaissance de votre témoignage. D'autre part, quand Carol s'est liée avec vous, je me suis demandé qui vous étiez. La liste des passagers me l'a dit... Et l'idée m'est venue que vous aviez pris du travail dans une usine de robots pour découvrir quelque chose. » Il ajouta d'un ton détaché. « Vous avez trouvé ? »

— « J'ai découvert qu'un robot pouvait tuer un être humain, » répliqua gravement Kilmer. « Mais pas comment cela se produisait. »

— « C'est pourtant ce que j'aimerais savoir. On tient pour certain que les robots sont incapables de nuire eux-mêmes à un être humain, qu'ils ne peuvent pas faire quelque chose qui nuise indirectement à un humain et qu'ils réagissent automatiquement pour lui porter secours quand un homme est attaqué en leur présence. » Il se tut un instant. « Cela posé, le *Thetis* ne pouvait donc pas faire ce que vous avez raconté. »

— « J'admets que mon récit était assez peu vraisemblable, » dit sèchement Kilmer.

Nouveau hochement de tête de Madison.

— « La question n'est pas là. Ce qui importe, c'est s'il est exact. »

— « Il l'est, » dit Kilmer.

— « Que s'est-il donc passé ? »

— « Je suis incapable de vous le dire. Il me manque une donnée pour rétablir le processus de transformation des robots en assassins. Jusqu'à ce que je la découvre... »

— « Vous partez de Samara avec le yacht que vous livrez, » reprit Madison. « Il se peut que le yacht doive se rendre à destination par ses propres moyens. Ses robots risquent-ils de devenir dangereux ? »

— « Je ne vois pas comment, » répliqua Kilmer d'un ton grave. « Mais je ne vois pas non plus comment ils ont pu le devenir sur les fusées qui ont disparu. Je devine ce qui risque de se produire, mais j'ignore la cause initiale. »

Carol survint. Elle annonça d'une voix inquiète :

— « C'est presque l'heure du *breakout* pour Samara. Je déteste ce moment-là ! »

— « Personne ne l'aime, » commenta son père. « Nous parlions des disparitions de fusées. Kilmer, je crois, estime que tu ne devrais pas continuer jusqu'à Galatea. »

Tous les haut-parleurs du transpatial retransmirent un coup de gong. Une voix dit : « *Breakout* dans dix secondes. *Neuf. Huit. Sept...* »

La troublante sensation de chute en vrille s'amorça. Carol ouvrit les yeux, avala sa salive et annonça :

— « Mais si, je t'accompagne. Je vais voir si nos bagages sont prêts. »



Madison et Carol se rendirent dans un hôtel du spatioport de Samara pendant qu'on débarquait l'*Endor* et que Kilmer donnait ses papiers à viser au bureau. Il apprit qu'aucune fusée n'était prévue sur la ligne Samara-Galatea avant deux mois du calendrier ordinaire.

Mais il y avait des ordres concernant l'*Endor*. Le yacht devait être vérifié, mis en état de marche et conduit à destination par ses propres moyens. Kilmer présenta son brevet de pilote — on ne le lui avait pas retiré lors de l'affaire du *Thetis* — et attendit de voir ce qu'allait faire le vérificateur robot. Le brevet fut déclaré valable.

— « Vous ne pouvez pas partir avant demain midi, » déclara l'employé du spatioport. « Le propriétaire a donné l'ordre d'embarquer le ravitaillement habituel, de vérifier tout l'équipement et de rassembler les fiches de déplacement astronomique nécessaires pour tous les trajets spatiaux de la région. D'accord pour midi ? »

En sortant, Kilmer se dirigea vers l'alignement de minces boutiques à distractions qui se dressaient juste à côté du spatioport. Il y avait un Chez Joe, une Buverie Orbitale, un Winkie — il y a une Winkie, généralement blonde, près de presque tous les spatioports de la galaxie — une boîte lipo et une demi-douzaine de restaurants.

Kilmer alla Chez Joe. Le bar était vide pour le moment. Il prit un verre. Le barman plissa le front.

— « Vous êtes déjà venu ici », dit-il.

Kilmer hocha la tête.

— « Oui, mais pas depuis deux ans. J'étais sur Terre. Quoi de neuf ? »

Le barman haussa les épaules. Kilmer poursuivit :

— « Quand je suis parti, il y avait pas mal de disparitions de fusées. Est-ce que la Patrouille a découvert pourquoi ? »

Le barman fit un signe négatif.

— « Un cargo a été porté manquant depuis six mois. On n'en a plus jamais eu de nouvelles. Il y a deux mois, ça a recommencé. Mais pas près d'ici. Une fusée frigorifique bourrée de spécialités terrestres. Personne ne sait ce qui s'est passé. Les gens jasent. Certains persistent à parler de pirates. D'autres mettent ça sur le dos des Lipos. Mais les Lipos sont de braves types bien calmes et la piraterie est impossible. Qu'est-ce qui pourrait y avoir d'autre ? »

— « C'est juste, quoi d'autre ? »

Le barman reprit :

— « Je doute que la Patrouille se préoccupe beaucoup de disparitions de fusées à l'heure actuelle ! Vu ce qui vient d'arriver à Galatea, maintenant que j'y pense. Quand les robots se mettent à se bagarrer contre des hommes, voilà de quoi faire réfléchir. »

Kilmer fut soudain tout attention :

— « Racontez-moi ça. »

Il y avait eu sur Galatea une fusée bonne pour la démolition. Elle avait été placée sur cales et des robots démolisseurs s'étaient mis au travail. Ils avaient découpé la moitié arrière de la coque, la chambre de propulsion et une grande partie de l'équipement. Puis des électrotechniciens robots étaient entrés dans la cabine de pilotage pour enlever les robots-pilotes... et les relais du squelette de salle des machines avaient déclenché le système de pilotage d'urgence. Simultanément, les relais commandant la gravité avaient coupé le contact. Les gicleurs des extincteurs s'ouvrirent et les valves de drainage — plus importantes sur un transpatial que les remplissages dans un transatlantique — s'ouvrirent aussi. Les relais de direction s'inversèrent pour une décélération de 20-G, tandis que les commandes d'embardée secouaient la fusée dans tous les sens. Ce fragment, ce résidu, ce morceau de carcasse amputée se battait désespérément.

Si le démantèlement n'avait pas été si avancé, la fusée se serait élancée à une accélération de 20-G. sans compensateur. Dans l'espace, tout être humain qui se serait trouvé dans le vaisseau fou aurait été projeté contre le plancher par une force égale à vingt fois son propre poids. Les extincteurs — ils avaient été enlevés — auraient inondé l'intérieur d'une mousse à la touffeur mortelle. Les commandes se seraient alors inversées et auraient lancé les occupants du navire spatial contre le plafond avec un impact de 20-G, puis les valves de drainage auraient évacué l'air contenu dans le navire, cependant que les commandes continuaient à s'inverser spasmodiquement. Aucun humain ne pouvait survivre à pareille secouade, même dans un costume spatial. Personne n'y résisterait.

La carcasse condamnée — expliqua le barman à Kilmer — s'était débattue follement contre la destruction. Des hommes y avaient alors pénétré pour mettre fin à cette conduite incroyable — les robots ne peuvent nuire aux humains. Mais un homme voulut franchir une porte intérieure. Elle se rabattit sur lui et l'écrasa. Incrédules, ses compagnons crièrent des ordres. Les servo-robots de la fusée se repérèrent au son et foncèrent sur eux. Il y eut deux morts et des blessés graves.

Les robots démolisseurs durent se tailler un passage jusqu'à la cabine

de pilotage pour brûler l'intégrateur-robot et réduire littéralement en cendres puantes ses cellules pour qu'il cessât ses réactions de défense meurtrières.

Kilmer se représentait très bien la scène — il avait vu le *Thétis* faire dans l'espace ce que cette carcasse mutilée avait tenté dans le chantier de démolition.

Il retrouva Carol et Madison à leur hôtel et leur raconta la bataille de la fusée au rebut.

— « Mais... c'est invraisemblable ! » protesta Madison. « Elle se débattait comme si elle était vivante, dites-vous ? Mais si elle vivait, pourquoi a-t-elle attendu d'être à demi démembrée ? Si elle était morte... »

— « Ecoutez, » interrompit Kilmer, « est-ce que vous devez vous rendre à Galatea ? »

— « Moi, plus que jamais, » répliqua Madison avec irritation. « Mais Carol... »

Carol déclara :

— « Nous partirons avec vous. Quand ? »

— « Nous nous envolerons vers midi », répondit Kilmer.

En retournant au spatioport, Kilmer n'avait toujours pas l'esprit tranquille.

Il entra dans la fusée où l'atmosphère, qui sentait le neuf, était confinée et il brancha son groupe électrogène. Il mit en marche le système d'épuration d'air, verrouilla l'écoutille et alluma le dispositif d'alerte destiné à l'avertir si quelqu'un approchait de la fusée. Puis il inspecta celle-ci du nez jusqu'à la queue.

Il vérifia son équipement en détail et fouillla les petits recoins aménagés en cachettes pour des dispositifs qui s'alimenteraient par des fils déjà en place. Il ignorait la nature de ces dispositifs mais il s'assura qu'aucun d'eux n'était là maintenant.

Puis il passa une heure à installer un simple et minuscule mécanisme qui, en principe, ne devrait jamais servir.

Il resta aux aguets pendant la soirée et la nuit. Il monta la garde pendant la vérification officielle, le lendemain matin. Il assista à toutes les opérations. Lorsque Carol et son père montèrent à bord, Kilmer aurait donné sa tête à couper que l'*Endor* était le navire spatial le plus sûr que Carol puisse emprunter pour se rendre à Galatea.

Il aurait perdu son gage.



Le sol s'éloignait lentement. Les champs de force du spatioport maintenaient fermement l'*Endor* qui prenait de la hauteur.

Le ciel s'assombrit, une brume voilait la terre. Samara ressemblait à une vaste coupe. La fusée s'élançait toujours en avant. L'horizon s'incurva soudain, le ciel devint tout noir avec des points brillants qui étaient les étoiles.

L'*Endor* avait maintenant moins l'air de monter de la planète que de s'en éloigner. Samara était une boule où se dessinaient mers et continents, coiffée de ces calottes polaires qu'on voit presque invariablement aux planètes en troisième position devant le soleil dans tous les systèmes solaires du type Sol.

La douce poussée verticale cessa. Au tableau de bord, Kilmer bougea une manette et la gravité artificielle du yacht spatial entra en action. Tout paraissait normal soudain, bien que l'*Endor* n'eût plus aucun contact avec un quelconque point fixe.

— « Nous sommes maintenant à cinq diamètres », dit Kilmer. « Nous avons une fiche cartographique indiquant aux robots la navigation Samara-Galatea. On l'a mise en place sous mes yeux ce matin. Nous en avons d'autres pour aller dans d'autres spatioports, nous avons des provisions de bouche pour plusieurs mois et du carburant pour plusieurs années. Je crois... » (il sourit) «... je crois que nous pouvons tenter sans risque les trois jours de voyage jusqu'à Galatea. »

Carol lui sourit en retour. Il appuya sur le bouton de commande. Le robot-intégrateur calcula le programme de navigation d'après la fiche. Il accomplit la vérification préalable que tous les robots supérieurs ont coutume de faire entre la réception d'un ordre et son exécution. Il agit. L'*Endor* vira fougueusement dans l'espace. Il prit son rythme de course et Kilmer — qui avait passé son brevet de pilote dans cette région de l'espace — Kilmer eut brusquement l'air surpris.

Mais avant qu'il eût réagi d'un geste ou d'un mot, un relais se ferma. Il y eut cette sensation de chute en vrille, de vertige et de brève nausée. Les hublots s'obscurcirent. L'*Endor* fonçait vers sa destination à un multiple élevé de la vitesse de la lumière. Pas de bruit. Pas de vibrations. Pas d'indication de mouvement. A en juger par ses seules impressions, on pouvait croire l'*Endor* figé au cœur d'une planète rocheuse plutôt que lancé à toute allure dans un vide incommensurable.

— « C'est bizarre... » commença Kilmer.

— « Quoi ? » questionna Madison.

— « Si j'ai bonne mémoire », expliqua Kilmer avec hésitation, « Galatea se trouve au nord galactique de Samara. Ses cordonnées sont quelque chose comme soixante-dix-huit de déclinaison et quatre-vingt et quelque d'ascension droite. Je ne jurerais pas de l'exactitude de l'ascension, mais n'importe qui sait où sont les pôles galactiques ! »

— « Pas moi, » dit Madison. Il sourit, mais Kilmer avait l'air extrêmement inquiet.

— « Je pense... » reprit Kilmer, « c'est ridicule, mais... »

Il repoussa en position *off* la commande manuelle du vol orbital. Les sensations de chute tourbillonnante se reproduisirent. L'*Endor* voguait maintenant normalement dans l'espace. Des étoiles brillaient à travers les hublots. Le soleil Cygnus ressemblait à une scintillante tête d'épingle. Kilmer vérifia très soigneusement sa latitude et sa longitude galactiques. Il n'était pas là où il aurait dû être par rapport à la courbe de vol qu'était censé suivre l'*Endor*.

— « J'ai commis une erreur, » dit Kilmer. « Je ne me suis pas montré assez méfiant. L'*Endor* a été choisi pour rejoindre l'escadrille des fusées disparues. Je ne m'en étais pas rendu compte. Je suis navré. »

— « Je suppose qu'on peut faire quelque chose pour l'empêcher, » commenta Madison. « J'espère que vous vous en êtes aperçu à temps ! »

— « Oui », dit Kilmer. « Je le crois. »

Il ouvrit un placard voisin du tableau de commande. Il en sortit des armes, en tendit une à Madison et une autre à Carol.

— « C'est peut-être un excès de précaution, » dit-il d'un ton bref, « mais je ne veux pas être pris une seconde fois à l'improviste. »

Il s'apprêtait à sortir quand Madison lança d'un ton bref :

— « Minute ! Sur quoi serions-nous censés avoir besoin de tirer ? »

— « Les robots, » riposta Kilmer. « Ah ! Ne tirez pas à travers les hublots. Nous sommes dans l'espace. »

Il jeta un coup d'œil farouche à l'intégrateur principal, ce complexe computeur, banal d'apparence mais incroyablement efficient, qui centralisait tous les ordres émis dans la fusée et les traduisait en séquences programmées qu'il dirigeait vers le mécanisme exécuteur concerné. Il rassemblait aussi tous les renseignements recueillis par les dispositifs enregistreurs de la fusée et les classait selon leur nature.

Kilmer quitta la pièce en fourrant un désintégrateur dans sa poche. Carol regarda son père avec surprise.

— « Qu'est-ce qui se passe ? »

— « Je ne sais pas trop, » dit Madison. « Je croyais m'y connaître en hommes, je croyais que Kilmer avait la tête sur les épaules. Mais pour le présent, je ne suis plus sûr de rien. »

La détonation sèche d'un pistolet retentit quelque part dans la fusée. Madison sursauta. Un bon moment s'écoula et il y en eut une autre. Puis une troisième. Un cliquetis de haut-parleur et la voix de Kilmer résonna.

— « Je ne me bagarre avec personne, » précisa-t-elle. « Je détruis seulement quelques robots. Ne vous en faites pas. »

Le haut-parleur se tut. Madison et Carol attendaient avec inquiétude dans la salle des commandes. Il y eut d'autres détonations. Finalement, Kilmer réapparut.

— « La fusée du chantier de démolition », expliqua-t-il froidement, « avait inondé sa coque de gaz extincteur. Je viens de souder les clapets de projection avec mon désintégrateur pour nous éviter de courir ce risque-là. Cette même fusée avait ouvert ses soupapes pour vider son air dans l'espace. J'ai bloqué les valves. Et de surcroît, j'ai coupé les circuits qui les faisaient s'ouvrir. » Puis il ajouta : « La nuit dernière, j'étais inquiet et j'ai placé un coupe-circuit à haute gravitation sur le câble d'alimentation. Nous ne serons donc pas fracassés par des plongeons à 20 G. »

Madison déclara d'une voix calme :

— « J'aimerais avoir quelques éclaircissements. »

— « Tout était prévu pour que nous n'atteignions pas Galatea. Vous

savez comment nous sommes partis... j'ai inséré dans les commandes-robots un plan de vol pour le trajet Samara-Galatea. Tous les plans de vol ont été apportés à bord ce matin. Je faisais le guet. Et le robot chargé de l'embarquement a glissé un faux plan sous mes yeux.

— « Si l'équipement de la fusée a été saboté, ce qu'il faut, c'est retourner à Samara, n'est-ce pas ? » dit Madison.

— « A l'aéroport où a été fait le sabotage ? » rétorqua Kilmer. « Où nous pourrions à la rigueur mettre la main sur un seul homme tandis que ceux qui ont pillé les fusées perdues auraient le temps de prendre le large ? Et où l'homme qui a exécuté le sabotage sera peut-être à la tour de contrôle pour nous guider dans le filet d'atterrissage ? »

— « Il a raison », intervint Carol. « Il ne faut pas retourner là-bas. »

— « Il y a eu des gens assassinés dans cette affaire, » dit Kilmer. « Je ne crois pas qu'un cerveau robot se soit éveillé à la vie et ait entrepris une guerre secrète contre les hommes... je suppose que c'est une entreprise très humaine. De la piraterie à grande échelle. »

— « Pourquoi s'attaquer à cette fusée ? » demanda Madison. « Il n'y a pas d'argent... »

— « C'est pour la fusée elle-même ! » s'exclama Kilmer avec une rage soudaine.

L'*Endor* avait été construite spécialement pour des objectifs très particuliers. Elle pouvait se rendre n'importe où dans la galaxie confortablement et en toute sécurité, à des vitesses surprenantes. Le ou les propriétaires de l'*Endor* pouvaient y embarquer les richesses tirées de vaisseaux conduits à quelque rendez-vous par des robots pour repartir bien au-delà des distances que franchissent habituellement les yachts spatiaux particuliers. Ils pouvaient aborder là où les rumeurs de disparition de fusées et la crainte de poursuites ne parviendraient jamais.

— « Alors, qu'allons-nous faire ? » questionna Madison.

— « Il faut nous rendre à Galatea et prévenir la Patrouille. Pour cela. nous devons commencer par atterrir ailleurs... n'importe où où l'atterrissage est praticable afin d'y prendre un plan de vol exact et, en plus, de signaler ce qui se passe. »

Il se tourna vers les appareils destinés à permettre la conduite de la fusée sous la supervision d'une seule personne. C'étaient des robots, parce qu'ils recevaient des ordres et consultaient leurs « mémoires » pour les renseignements dont ils avaient besoin dans l'accomplissement de leur tâche. Et c'étaient des robots parce qu'ils avaient été conçus de telle sorte qu'ils étaient incapables de nuire directement ou indirectement à l'homme et de rester inactifs quand un homme se trouvait en danger.

Kilmer enleva le plan de vol pour Galatea — qui était en un sens un dispositif d'enregistrement de mémoires — et le remplaça par un autre qui devait conduire l'*Endor* à Normin. Il appuya sur le bouton de vérification. L'intégrateur examina les renseignements fournis, les classa et ses circuits programmateurs s'enclenchèrent. Puis il calcula les conséquences exactes de l'obéissance à chaque fraction de ce qui constituait l'ordre général. Une fois les conséquences calculées, si le résultat était semblable à

l'ordre, un signal « mission sera accomplie » se déclenchait. Il était nécessaire d'avoir ce genre de dispositif de sécurité... il ne fallait pas qu'un robot se trouvât devant un ordre impossible à exécuter. Un robot ne doit pas tenter l'impossible.

La lumière s'alluma pour l'avertir que la fusée était prête à l'exécution. Elle se mettrait sur une trajectoire dont elle sortirait d'ici quatre jours à un certain nombre de centaines de millions de kilomètres d'une planète d'où une autre fusée avait précédemment disparu.

Kilmer appuya sur le bouton d'exécution. La fusée lui obéit sans à-coup. L'*Endor* fit vrombir ses moteurs. Il y eut cette combinaison déplaisante au plus haut point de chute en spirale, de vertige et de nausée. Puis ce fut le silence, les hublots s'obscurcirent : l'*Endor* filait vers le but.

Moins de quatre heures plus tard, le vol orbital prit subitement fin. L'*Endor* fit un bond effrayant, à une accélération intolérable...



Une heure plus tard, quelque peu meurtri, Kilmer passa une seconde fois en revue l'intérieur de la fusée. Bon nombre des commodités avaient été supprimées. Les servorobots n'étaient plus prêts à préparer des repas ou à accomplir d'autres tâches ménagères du même ordre. Ils avaient été coupés de leur source d'énergie. Les robots-portiers qui poussaient les battants quand un homme voulait franchir une porte étaient maintenant incapables de fonctionner.

— « Nous voilà revenus au temps où l'on devait littéralement manœuvrer son vaisseau spatial nuit et jour, » commenta Madison, « et si vous n'aviez pas mis en place ce coupe-circuit pour disjoncter le courant quand il a commencé ses excentricités mortelles, nous ne serions plus là. »

— « Reste encore à découvrir comment un robot peut devenir meurtrier, » dit Kilmer. « Il n'a pas de cerveau propre. Il se souvient, il agit, il commence, il s'arrête. Mais il ne pense pas ! Il ne doit pas toucher à ce qui est humain. Mais savez-vous comment il reconnaît ce qu'il n'est pas autorisé à maltraiter ? »

Madison réfléchit au problème. Carol murmura :

— « Nous avons une idée de ce qu'est un être humain et quand quelque chose y ressemble... »

— « Les robots n'ont pas d'idées, » répliqua Kilmer. « Cela leur est impossible. Aucune idée n'est inscriptible sur le papier. Nous pouvons seulement tracer des symboles qui nous rappellent des idées. Un robot arrive à comprendre des températures, des dimensions, des couleurs, des poids, des radiations... tout ce qui affecte une unité de sensation. Mais il n'a aucun moyen de trouver un équivalent à l'humain. »

— « Pendant des siècles, jamais un robot ne s'est attaqué aux hommes, » insista Madison. « Pourquoi ? »

— « Ils enregistrent un signal, » expliqua Kilmer. « Les robots sont montés de façon à enregistrer un mélange d'ondes du cerveau et de battements de cœur — ou de courants électriques correspondant à ces

battements — avec les sons hydrauliques produits par le cours du sang dans les veines et les artères. Nous ne reconnaissons pas ce signal parce que nous en sommes submergés toute notre vie. Mais quand un robot repère cette combinaison provenant d'un objet, il classe cet objet comme « humain » et sait qu'il ne doit pas être maltraité.

» Je vais finir ma conférence en vous révélant comment on transforme un robot en meurtrier. Vous débranchez le dispositif destiné à enregistrer ce signal. C'est tout. Quand il ne reçoit plus ce signal, le robot ne tient plus compte des humains qui peuvent se trouver dans les parages. Il obéit aux ordres. Si quelque chose se met en travers de sa route, il l'écrase. Que cela ait deux jambes, soit chaud, remue ou présente toute autre caractéristique, pour le robot, s'il « n'entend » pas le signal, ce quelque chose n'est pas humain. Et les deux plans de vol dont nous avons voulu nous servir pour cette fusée... ils devaient intercepter ce signal ! »

Carol eut un bref sursaut.

— « Et vous pensez que les autres... »

— « Exactement », dit Kilmer d'un air sombre. « Ils feront la même chose. Ce qui nous met dans un joli pétrin ! »

Carol le regarda avec surprise.

— « Comment ça ? »

D'un geste large, il indiqua les hublots, à travers lesquels on voyait un milliard d'étoiles de différents éclats, de toutes les teintes et couleurs de l'arc-en-ciel.

— « Nous sommes au beau milieu des étoiles, » dit Kilmer. « Comment les reconnaître ? Où allons-nous à partir d'ici et comment ? »

Il quitta la salle des commandes. Carol le regarda partir. Son père arpentait avec irritation la pièce dont les dimensions étaient moins que spacieuses. Il s'exclama :

— « Je me croyais justifié à faire preuve de cynisme et de découragement ces derniers temps. J'étais fier de ne pas m'y être laissé aller. Mais Kilmer, le Diable l'emporte ! s'y abandonne, souligne tous les détails les plus tragique et se comporte ensuite comme s'il était optimiste ! Est-ce que tu y comprends quelque chose, Carol ? »

Carol eut l'air interloqué. Puis elle réfléchit et son teint changea quelque peu de couleur. Comme son père la dévisageait avec une attention gênante, elle rougit.

— « Ah ! » fit son père. « Ça ! Quand tout allait mal, là-bas, sur la Terre, je t'avais bien dit que la vie te réservait encore de beaux jours. Mais c'est un fichu moment pour s'en apercevoir ! La situation est tragique, ma chérie ! »

— « Il trouvera un moyen d'en sortir, » dit Carol avec assurance.

— « Peut-être te rends-tu mal compte du point où nous en sommes. Nous pouvons filer à une vitesse plusieurs fois supérieure à celle de la lumière, pour autant que nous ne cherchons pas à voir où nous allons. Ou voyager à ce qui équivaut à des milliers de kilomètres par seconde et voir où nous aboutirons, mais il nous faudrait des vies entières pour y

parvenir. Et nous n'avons pas de provisions suffisantes pour une vie entière de trajet à quelques milliers de kilomètres par seconde. »

Kilmer revint, nanti d'un instrument cerclé de cuivre qui se fixait sur un hublot.

— « Je vais repérer un soleil de type sol par son spectre », expliqua-t-il, « et me propulser dans sa direction par une série de sauts de puce en vol orbital. Du travail de manœuvre. Ridiculement peu efficace. Il y a toutes les chances pour qu'il n'ait pas de planète occupée. Et dans ce cas-là, nous recommencerons. »

— « Je savais bien que vous trouveriez quelque chose ! » s'exclama triomphalement Carol. « Nous sommes parés en ce qui concerne la nourriture aussi, n'est-ce pas ? »

— « Environ deux mois de vivres. »

— « Et je suis sûre que vous aurez découvert une planète habitée d'ici là. »

— « C'est possible. Mais il y a au moins vingt chances contre une que le contraire se produise. Les soleils du type sol sont nombreux, mais toutes les planètes ne sont pas occupées. »

Il ajusta l'instrument, le mit au point, déchiffra la réponse. Il changea la direction et recommença l'opération. Il répéta une troisième fois son manège.

— « Voilà un soleil de type sol, » dit-il d'une voix brève. « S'il est de la dimension de Sol, il n'est pas à plus de dix années-lumière. Certainement pas plus de quinze et pas à moins de cinq. »

Il s'affaira à régler les manettes du tableau de bord. Puis il pressa un bouton et la fusée fila sur sa trajectoire.

Longtemps après, le gong résonna. Encore cet instant de vertige et de pénible nausée et ils virent surgir devant eux une étoile extrêmement brillante, pas assez proche pour former un disque distinct mais qui était indubitablement l'objet le plus brillant alentour.

Kilmer mesura son éclat.

—« A peu près la dimension de Sol », annonça-t-il. « Et le chiffre de dix années-lumière était presque exact. »

Le vol orbital suivant fut un véritable saut de puce... ils se placèrent sur orbite et en sortirent si vite que les deux sensations se confondirent. Kilmer lui-même fut secoué et à demi assommé par le choc physique que provoquait un renversement de marche aussi rapide. Madison avait l'air d'avoir été frappé par quelque chose de pesant. Il lui fallut plusieurs minutes pour retrouver sa respiration.

Carol était prostrée par le choc. Une demi-heure s'écoula avant qu'elle réussît à affirmer de façon convaincante qu'elle se sentait très bien.

Ils avaient maintenant dépassé l'étoile de type sol, mais elle était relativement proche. Son disque se discernait aisément et ils voyaient même les énormes protubérances qui se tordaient avec lenteur sur ses bords.

Ils se dirigeaient vers le troisième globe, qui semblait doté des calottes polaires rituelles chez les troisièmes planètes des soleils du type sol. Quand ils l'atteignirent une semaine plus tard et se placèrent sur une orbite basse

pour repérer d'éventuelles villes avec des dispositifs d'atterrissage, la première chose qui se produisit, ce fut l'arrivée d'un missile téléguidé tel qu'en utilise la Patrouille qui s'arrêta à quatre cents mètres de l'*Endor* et conserva cette distance, affectant la même vitesse et la même orbite. Il devait, naturellement, transporter une caméra de relais pour avertir la terre de ce que ses objectifs pouvaient voir de la fusée.

Au bout d'un long moment, Kilmer déclara :

— « C'est là que ces plans de vol nous auraient conduits, après notre assassinat... ce missile doit provenir de la fusée de Patrouille qui a disparu... Et il nous tient — nous sommes beaucoup trop près pour repartir en trajectoire... »

La radio s'anima et une voix suave monta du sol :

— « *L'Endor, hein ? Enchanté de vous voir. Comment se comporte-t-elle ?* »

— « Qu'est-ce que c'est que cette planète ? » riposta Kilmer.

— « *Cette planète ?* » La voix paraissait amusée. « *Je l'appelle Barataria. Par analogie historique, vous comprenez. C'est un monde particulier. Il n'y a ici que mes domestiques et moi-même. Vous êtes l'envoyé de Phipps, n'est-ce pas ? Le responsable de la livraison ?* »

— « Oui, » dit Kilmer avec hargne. C'était le moment ou jamais de réagir vite. « Ecoutez un peu ! J'ai décollé de Samara avec cette fusée sur un plan de vol pour Galatea. Mais ce n'est pas Galatea, ici ! J'ai quitté mon orbite ici ! Qu'est-ce qui s'est passé ? »

La voix changea. Elle dénotait du soulagement.

— « *Une erreur humaine,* » déclara-t-elle tout uniment. « *Barataria et Galatea, cela se ressemble. Quand on a indexé le plan de vol, on a dû prendre un nom inconnu pour un autre plus familier. Vous étiez bien censé atterrir ici. Descendez l'Endor. Vous ne tarderez pas à apercevoir le phare. Je n'ai pas de réseau d'atterrissage, il vous faudra donc vous poser avec des fusées. Vous verrez des emplacements desséchés sur le côté d'une île triangulaire. C'est là.* »

Le déclic de fin de transmission résonna. Il n'y avait pas eu de menaces — l'homme au sol pensait certainement que les robots de l'*Endor* n'avaient pas réagi au signal qui annihilait leur faculté de reconnaître les humains. Un modèle récent pouvait être totalement paralysé s'il bloquait son récepteur de signal humain et par conséquent ne le bloquerait jamais parce qu'un robot ne se débranche pas lui-même. Oui... Il devait penser que Kilmer arrivait sans se douter que les robots avaient reçu l'ordre de tuer. Il s'attendrait que Kilmer soit troublé et peut-être soupçonneux, mais pas entièrement sur ses gardes. Mais n'empêche...

— « Qu'allez-vous faire ? » chuchota Carol.

— « Amorcez la descente, » répliqua Kilmer qui serrait les dents. « et laisser ce missile continuer sa trajectoire à vitesse orbitale. Quand il sera de l'autre côté de la planète, j'essaierai de repartir dans l'espace avant son retour. »

Il surveilla le radar détecteur d'objets rapprochés pour se tenir au courant de la course du missile. Il connecta le récepteur de fréquence

standard. Lequel capta un monotone « *bip... bip... bip...* » et le cadran indiqua exactement la ligne.

Kilmer coupa la vitesse de l'*Endor*. Une fois, le radiophare changea son *bip* pour un « *bip-i-bip... bip-i-bip* » indiquant qu'il était trop haut. Il diminua encore la vitesse. Le radar annonçait que le missile de la fusée de police continuait sa course.

L'horizon se transforma en océan et un flot bleu monta vers lui. La couverture de nuages était pleine de trous et il aperçut l'île. Elle était triangulaire. Elle se trouvait encore à bien des kilomètres...

Le radar annonça l'approche tranquille d'un objet par derrière. Il était sur l'orbite. C'était un second missile de la fusée de police.

Kilmer se désespéra. S'il y en avait deux ici, il en existait sûrement d'autres en réserve. C'était bien naturel qu'un homme capable de piller presque à lui tout seul les voies aériennes sans même quitter le sol songeât à défendre ses trésors et lui-même. Et il avait maintenant assez de missiles de Patrouille pour assurer virtuellement une couverture en parapluie de son quartier général.

—« Voilà... un autre missile, » chuchota Carol avec désespoir. « Qu'allons-nous faire ? »

Kilmer s'humecta les lèvres.

— « Il n'y a pas nécessité que les gens soient nombreux à terre. Et il y a toutes les raisons pour qu'il y en ait très peu. Si l'*Endor* est une fusée d'évasion, il est même possible que le chiffre soit ramené à une unité. Je ferai semblant d'être furieux de l'erreur de Samara. J'exigerai que le propriétaire prouve son identité avant de délivrer le yacht spatial et de lui transmettre les instructions de manœuvre. Il n'a pas besoin de ces instructions, mais il marchera peut-être pour éviter d'éveiller mes soupçons... »

Carol retint son souffle.

— « Et chaque fois que je le pourrai, » ajouta férocement Kilmer, « j'en tuerai le plus possible. Peut-être même les descendrai-je tous ! »

Carol émit un petit gargouillement inarticulé.

— « Madison ! » reprit Kilmer. « Vous et Carol, cachez-vous. Laissez-les pénétrer dans la fusée... et ne tirez sur eux que dans les conditions les plus favorables pour les liquider complètement. Vous arriverez peut-être à abattre ceux qui m'auraient échappé... C'est tout ce que je peux prévoir pour le moment. »

L'île grossissait devant et au-dessous de lui. Il vit les traces de feu de fusées d'atterrissage sur le sol d'une zone complètement brûlée. Plus loin, il y avait une belle et confortable demeure aux dimensions spacieuses qui se dressait sur le front bleu de la mer.

Les fusées rugirent, leurs flammes crépitèrent et de gigantesques nuages de fumée et de vapeur s'élevèrent de chaque côté de l'*Endor* qui se posait.

Kilmer dit avec simplicité :

— « Je sors. Navré de vous avoir invitée à venir à Galatea, Carol. Pour être franc, j'étais... je suis très amoureux de vous. Je crains de vous

avoir entraînés tous les deux dans une bien mauvaise aventure... mais il nous reste encore une chance. Rappelez-vous ce que je vous ai dit. »

Cela s'adressait à Madison. Carol embrassa fougueusement Kilmer et s'écarta pour le laisser sortir par le sabord du yacht.

Fumée et vapeur des fusées ne s'étaient pas encore dissipées. Il referma la porte derrière lui et s'avança à travers ces nuées épaisses sur un sol brûlant et fumant.

Quelque chose tomba du ciel autour de lui — un filet qui se referma comme une bourse et se serra. Kilmer ne pouvait même pas extraire de sa poche son désintégrateur.

Deux Lipos surgirent, graves et énigmatiques comme tous ceux de leur tribu. Ils s'emparèrent en silence de Kilmer et l'emportèrent vers la maison.

⁂

— « Cela ne vous paraît pas amusant ? » dit la voix suave avec un accent de regret.

Le pistolet de Kilmer était posé bien en vue sur une table. Lui-même était assis dans un fauteuil avec un verre plein d'un liquide coloré à côté de lui. Son vis-à-vis arborait un air radieux. Il était plus âgé que Kilmer, mais pas d'un grand nombre d'années. Il portait un costume qui pouvait provenir de n'importe où sauf la Terre, et il avait l'air pimpant dans ces vêtures bien coupées. On ne se serait pas attendu que l'unique habitant d'une planète fût aussi élégant, songea Kilmer — mais évidemment l'homme qui avait commis des assassinats multiples par procuration et qui avait mis au point une fantastique méthode de piraterie surprenante d'efficacité devait bien être hors du commun.

— « Pas amusant du tout ? » répéta la voix.

— « Non, » répliqua Kilmer d'un ton tranchant. « Cela m'a déplu. »

Il avait été apporté à la maison par les Lipos comme un tapis roulé ou un poisson pris au filet. L'homme avait appuyé sur quelque chose et le filet s'était peu à peu desserré. Mais les Lipos avaient enlevé le désintégrateur de Kilmer avant que ses mains fussent libérées. Son ravisseur, alors, avait éclaté d'un rire satisfait et lui avait donné à boire.

— « J'admets que c'était un peu rude, » reprit l'homme de l'île, « mais c'était amusant. Il n'y a sur cette planète que quatre Lipos et moi-même et la vie est bien morne. Il fallait que je fasse quelque chose, alors j'ai inventé ça. J'ai souvent capturé les Lipos avec. Ils en ont peur... autant que de moi ! »

— « Je n'ai pas goûté la chose, » dit Kilmer.

— « Dommage ! » s'exclama l'autre avec chagrin. « A propos, les Lipos ont pris votre arme. La voici. Pourquoi ne la récupérez-vous pas ? »

— « Non, merci, » dit Kilmer.

L'autre eut l'air déçu. Mais il agita la main. Une ondulation courut à la surface de la table. L'arme disparut.

— « Pas mal, hein ? »

— « Je n'ai aucun goût pour les plaisanteries, » riposta Kilmer sèchement.

— « Vous m'ennuyez, » se plaignit son vis-à-vis. Mais ses yeux étincelaient d'anticipation.

Kilmer émit un reniflement dédaigneux.

— « Vous dites que vous êtes Enkhard et que l'*Endor* vous appartient. Alors pourquoi vous amuser à m'attraper dans ce piège ridicule ? Je n'aime pas les farces et attrapes ! Si vous êtes Enkhard, prouvez-le moi donc, donnez-moi un reçu et dites-moi comment je vais retrouver un spatioport convenable pour retourner sur Terre. »

L'autre le regarda, interloqué.

— « Mais vous n'allez pas retourner sur Terre, » répliqua-t-il aimablement. « Je vais vous tuer. »

Kilmer dit avec impatience :

— « Où est la preuve que vous êtes Enkhard ? Vous me paraissez être le pire des farceurs. Je ne suis pas d'humeur à badiner ! »

— « Vous ne me croyez pas ? » questionna l'autre, les yeux ronds.

Kilmer haussa les épaules.

— « La sagesse commanderait que vous soyez terrifié ! » s'exclama l'autre, furieux.

Kilmer comprit alors ce que voulait son adversaire. Il avait tué des gens, mais jamais par lui-même. Il avait commis des énormités, mais par robots interposés. Et maintenant il tenait à s'assurer qu'il pouvait faire lui-même ce qu'il avait obtenu par l'intermédiaire des robots. Il avait l'intention — il crevait d'envie — de se voir implacable et triomphant, au lieu de recueillir en cachette ce que ses robots obéissants lui apportaient.

— « Je vous serais obligé de cesser vos idioties. Etes-vous Enkhard ? Dans ce cas, prouvez-le. Sinon, je retourne à la fusée et... »

— « J'en doute, » dit l'autre. « Ecoutez ! Avez-vous entendu parler de disparitions de vaisseaux spatiaux dans ces mondes ? De piraterie ? »

— « Il ne peut pas y avoir de pirates, » déclara Kilmer avec un bel accent d'irritation. « Ce sont des blagues ! »

— « Je suis un pirate, » reprit l'autre. « Je me suis emparé de dix-huit vaisseaux. Personne n'a survécu des hommes, femmes et enfants qui s'y trouvaient ! J'ai intercepté une fusée de la Patrouille et les missiles en orbite, c'était avec eux qu'elle était censée se défendre ! J'ai choisi ce que je voulais dans les vaisseaux que j'ai arraisonnés, puis je les ai envoyés par le fond. A huit cents mètres d'ici, il y a dix-huit navires de l'espace, scellés, qui gisent au fond de l'océan. C'est moi qui les ai capturés. Seul ! Je suis en possession de tout ce qu'ils transportaient de précieux. Alors, maintenant que je vous ai dit cela, croyez-vous que je vais vous laisser partir ? Je vais vous tuer ! »

— « D'accord, d'accord ! » répliqua Kilmer avec mauvaise grâce. « Si vous continuez à débiter vos sornettes, il doit bien y avoir quelqu'un par ici qui me dira où je suis et qui saura parler raisonnablement... »

L'autre parut blêmir. Il effleura quelque chose. Des portes s'ouvrirent, des placards rabattirent des petits panneaux. Des choses bougèrent. Kilmer

se trouva nez à nez avec une douzaine de désintégrateurs. Ils surgissaient des murs et même du plafond. Les bras rembourrés de son fauteuil se gonflèrent et frémirent.

— « Alors ? » dit l'autre.

— « Cela ressemble à des désintégrateurs, » répliqua Kilmer avec humeur. « Si c'en est, c'est fichtrement stupide. Ils pourraient partir tout seuls. Sinon, ce n'est encore qu'une de vos satanées plaisanteries. »

L'homme de l'île se leva. Il appuya sa paume sur la table où s'était trouvé le désintégrateur de Kilmer. La surface ondula. Il avait l'arme dans la main.

— « Je veux vous montrer autre chose, » dit-il d'une voix âpre. « Venez ! »

Il força Kilmer à le précéder en le menaçant de son propre pistolet. Kilmer — grâce à un considérable effort de volonté — arborait un air de condescendance agacée.

— « A droite, » dit l'autre. « Descendez les marches. Vers ce bâtiment, là-bas. »

— « C'est bien pour vous faire plaisir, » répliqua Kilmer d'un ton irrité.

— « Ouvrez cette porte, » ordonna l'autre avec fureur. « Ouvrez ! »

Kilmer s'exécuta. C'était une réserve de modèle courant, aux parois métalliques, dans le genre de ces cabanons où l'on range les outils et les tuyaux d'arrosage. Mais son contenu était invraisemblable.

Il y avait des saumons de platine et de l'iridium. Des joyaux gisaient en tas, des bouteilles de vin de la Terre voisinaient avec des piles de billets de banque et des sacs de toile où les pièces faisaient bosse.

— « Eh bien ? » dit l'homme d'une voix dure.

Kilmer regarda, puis il émit un bref rire condescendant.

— « Bon, » convint-il avec patience. « Vous avez des choses qui ressemblent à des pistolets dans vos murs. Vous avez une espèce de filet qui saute sur les gens et les ligote. Vous aimez surprendre les gens. Vous habitez tout seul sur cette planète où il ne doit pas y avoir grand-chose d'autre à faire. Parfait, je suis stupéfié. Maintenant, voulez-vous passer aux choses sérieuses ? »

— « Vous... ne le croyez pas ! » s'exclama l'autre avec stupeur. « Vous ne... » Il clama farouchement : « Ecoutez ! Je me suis attaqué à un robot du spatioport de Galatea. Un seul ! Je lui ait fait échanger les plans de vol officiels par d'autres que j'avais fabriqués quand il vérifiait l'équipement du vaisseau. Et j'ai capturé dix-huit navires avec ce seul robot et les autres qu'il a pris pour moi. Dix-huit navires de l'espace ! Et l'un d'eux était une fusée de la Patrouille ! Voilà le butin que j'ai récolté après les avoir tués ! Tous ! Jusqu'au dernier. Et maintenant — et cela, vous feriez bien de le croire — ce sera votre tour. »

— « Bien entendu ! » dit Kilmer ironiquement. « Alors vous tenez à ce que j'aie peur de vous. D'accord. J'ai peur. Toute cette pacotille... »

L'autre s'étrangla.

— « Vous feriez aussi bien de trembler... » Il entra vivement dans le bâtiment. « Ça, c'est du vrai. Je ne suis pas une espèce d'ermite fou. » Il essaya de déplacer une barre de platine.

— « Soupesez-moi ça ! » ordonna-t-il. « Vous sentez ce poids ? Du platine ! »

Kilmer sourit avec condescendance et s'approcha d'une allure tranquille. Puis trébucha, esquissa un plongon vers l'autre, bondit et lui arracha son arme.

L'autre voulut saisir la sienne, mais Kilmer pressa son déclencheur le premier. Il maintint son doigt en position. L'homme était mort depuis plusieurs secondes quand Kilmer, tremblant toujours de haine, lâcha la détente.



— « Les Lipos. nous allons les laisser ici, » dit-il à Madison, quand il revint à l'*Endor*. « Ils disent qu'un cargo passe de temps à autre déposer des provisions. La Patrouille sera arrivée ici avant lui. Nous laisserons aussi le butin. Pas question de perdre du temps à le charger. Les Lipos ne peuvent de toute façon pas l'emporter. »

Madison objecta avec inquiétude :

— « Et les missiles ? »

— « J'ai détruit les commandes, » le rassura Kilmer.

— « Les sourcils froncés, Madison passait en revue les choses à ne pas oublier. Carol eut un frisson subit et dit :

— « Mais... comment avez-vous su... pour lui ? »

Kilmer prit une aspiration profonde, puis expliqua avec embarras :

— « Il voulait tuer quelqu'un. Il avait causé la mort de beaucoup de gens, mais il n'avait jamais tué personne de ses propres mains. Il en avait envie. Ma mort lui était évidemment nécessaire, mais ce n'était pas la véritable raison — il lui fallait tuer quelqu'un pour le seul plaisir du meurtre, en partie au moins pour se prouver qu'il avait bien assassiné tous les autres... Imaginez ce que cela devrait être de passer son temps tout seul sur cette planète à tirer des plans pour piller la galaxie, en somme, sans avoir personne à impressionner ou terrifier. Ce qu'il souhaitait plus que tout, je crois, c'est éprouver le sentiment de sa puissance — la puissance du souverain absolu... le droit de vie et de mort. Et il ne pouvait l'éprouver que si l'homme qu'il allait tuer montrait qu'il avait conscience de ce pouvoir et en avait peur. Il désirait tellement me forcer à le croire qu'il en a oublié tout le reste... Si cette petite séance avait duré deux minutes de plus, il aurait gagné — je n'aurais pas pu jouer plus longtemps la comédie. »

Il se rappela l'instant où il avait pressé la détente et se mit à trembler. Carol se pressa contre lui.

Son père déclara :

— « Dix-huit navires au fond de l'océan à portée du rivage ! Voilà

du renflouage en perspective. Je devrais en retirer plus que la valeur de mes deux fusées, compte tenu que c'est moi qui les aurai trouvés le premier. Et... »

Il se retourna. Ses yeux s'arrondirent de surprise. Puis il s'exclama avec irritation :

— « Kilmer... Carol, nous aurons tout le temps pour ces fariboles quand nous ferons route vers Galatea... »

Traduit par Arlette Rosenblum.
Titre original : The case of the homicidal robots.

ENVOIS DE MANUSCRITS

En raison de l'abondance des manuscrits français que nous recevons et du nombre de nouvelles retenues pour les numéros à venir, nous prions les auteurs de *bien vouloir s'abstenir désormais, et jusqu'à nouvel ordre,* de nous en adresser.

Nous nous excusons à l'avance de ne pouvoir répondre à ceux qui ne tiendraient pas compte de cette recommandation.

Rappelons également que les manuscrits non retenus ne sont pas rendus, sauf s'ils ont été accompagnés de timbres.

JORGE LUIS BORGES

Les ruines circulaires

On ne présente pas en quelques lignes Borges. Autant vouloir photographier la tour de Babel avec un Brownie Flash. On peut parler de son style unique ; dire qu'il est le plus grand auteur sud-américain vivant ; ajouter qu'il a ouvert au fantastique moderne de multiples portes, dans de multiples dimensions. Ce sera peu. Pour ceux qui l'ignorent, le mieux est encore de le lire. Voici « Les ruines circulaires », *extrait de* « Fictions » (*Gallimard*, 1951), *son recueil le plus célèbre en France. On y retrouve les deux clés de son œuvre : symbolisme et métaphysique. Le mois prochain nous vous présenterons un autre texte de Borges, inédit cette fois en librairie :* « Mort dans son labyrinthe ».



And if left off dreaming about you...
« *Through the looking glass* », IV.

Nul ne le vit débarquer dans la nuit unanime, nul ne vit le canot de bambou s'enfoncer dans la fange sacrée, mais peu de jours après nul n'ignorait que l'homme taciturne venait du Sud et qu'il avait pour patrie un des villages infinis qui sont en amont, sur le flanc violent de la montagne, où la langue zende n'est pas contaminée par le grec et où la lèpre est rare. Ce qu'il y a de certain c'est que l'homme gris baisa la fange, monta sur la rive sans écarter (probablement sans sentir) les pites qui lui déchiraient la peau et se traîna, en proie à la nausée et sanglant, jusqu'à l'enceinte circulaire que surmonte un tigre ou un cheval de pierre, qui eut autrefois la couleur du feu et maintenant celle de la cendre. Cette enceinte est un temple dévoré par les incendies anciens, que la forêt paludéenne a profané et dont le dieu ne reçoit pas les honneurs des hommes. L'étranger s'allongea sous le piédestal. Le soleil haut l'éveilla. Il s'aperçut sans étonnement que ses blessures s'étaient cicatrisées ; il ferma ses yeux pâles et s'endormit, non par faiblesse de la chair mais par décision de la volonté. Il savait que ce temple était le lieu requis pour son invincible dessein ; il savait que les arbres incessants n'avaient pas réussi à étrangler, en aval, les ruines d'un autre temple propice, enfermant aussi des dieux incendiés et morts ; il

savait que son obligation immédiate était le sommeil. Vers minuit il fut réveillé par le cri inconsolable d'un oiseau. Des traces de pieds nus, des figues et une cruche l'avertirent que les hommes de la région avaient épié respectueusement son sommeil et sollicitaient sa protection ou craignaient sa magie. Il sentit le froid de la peur, chercha dans la muraille dilapidée une niche sépulcrale et se couvrit de feuilles inconnues.

Le dessein qui le guidait n'était pas impossible, bien que surnaturel. Il voulait rêver un homme : il voulait le rêver avec une intégrité minutieuse et l'imposer à la réalité. Ce projet magique avait épuisé l'espace entier de son âme ; si quelqu'un lui avait demandé son propre nom ou quelque trait de sa vie antérieure, il n'aurait pas su répondre. Le temple inhabité et morcelé lui convenait, parce que c'était un minimum de monde visible ; le voisinage des paysans aussi, car ceux-ci se chargeaient de subvenir à ses besoins frugaux. Le riz et les fruits de leur tribut étaient un aliment suffisant pour son corps, consacré à l'unique tâche de dormir et de rêver.

Au début, les rêves étaient chaotiques ; peu après, ils furent de nature dialectique. L'étranger se rêvait au milieu d'un amphithéâtre circulaire qui était en quelque sorte le temple incendié : des nuées d'élèves taciturnes fatiguaient les gradins ; les visages des derniers pendaient à beaucoup de siècles de distance et à une hauteur stellaire, mais étaient tout à fait précis. L'homme leur dictait des leçons d'anatomie, de cosmographie, de magie ; les figures écoutaient avidement et essayaient de répondre avec intelligence, comme si elles devinaient l'importance de cet examen, qui rachèterait l'un d'eux de sa condition de vaine apparence et l'interpolerait dans le monde réel. L'homme, dans le rêve et dans la veille, considérait les réponses de ses fantômes, ne se laissait pas enjôler par les imposteurs, devinait dans certaines perplexités un entendement croissant. Il cherchait une âme qui méritât de participer à l'univers.

Au bout de neuf ou dix nuits il comprit avec quelque amertume qu'il ne pouvait rien espérer de ces élèves qui acceptaient passivement sa doctrine mais plutôt de ceux qui risquaient, parfois, une contradiction raisonnable. Les premiers, quoique dignes d'amour et d'affection, ne pouvaient monter au rang d'individus ; les derniers préexistaient un peu plus. Une après-midi (maintenant les après-midi aussi étaient tributaires du sommeil, maintenant il ne veillait que quelques heures à l'aube) il licencia pour toujours le vaste collège illusoire et resta avec un seul élève. C'était un élève taciturne, atrabilaire, parfois dissipé, aux traits effilés qui répétaient ceux de son rêveur. Il ne fut pas longtemps déconcerté par la brusque élimination de ses condisciples ; ses progrès, au bout de quelques leçons particulières, purent étonner le maître. Pourtant, la catastrophe survint. L'homme, un jour, émergea du rêve comme d'un désert visqueux, regarda la vaine lumière de l'après-midi qu'il confondit tout d'abord avec l'aurore et comprit qu'il n'avait pas rêvé. Toute cette nuit-là et toute la journée, l'intolérable lucidité de l'insomnie s'abattit sur lui. Il voulut explorer la forêt, s'exténuer ; à peine obtint-il par la ciguë quelques rafales d'un rêve débile, veinées fugacement de visions de

type rudimentaire : inutilisables. Il voulut rassembler le collège et à peine eut-il articulé quelques brèves paroles d'exhortation que celui-ci se déforma, s'effaça. Dans sa veille presque perpétuelle, des larmes de colère brûlaient ses vieux yeux.

Il comprit que l'entreprise de modeler la matière incohérente et vertigineuse dont se composent les rêves est la plus ardue à laquelle puisse s'attaquer un homme, bien qu'il pénètre toutes les énigmes de l'ordre supérieur et de l'ordre inférieur : bien plus ardue que de tisser une corde de sable ou faire de la monnaie avec le vent sans face. Il comprit qu'un échec initial était inévitable. Il jura d'oublier l'énorme hallucination qui l'avait dévoyé au début et chercha une autre méthode de travail. Avant de l'éprouver, il consacra un mois à la restauration des forces que le délire avait gaspillées. Il abandonna toute préméditation de rêver et presque sur-le-champ parvint à dormir une raisonnable tranche du jour. Les rares fois qu'il rêva pendant cette période, il ne fit pas attention aux rêves. Pour reprendre son travail, il attendit que le disque de la lune fût parfait. Puis, l'après-midi, il se purifia dans les eaux du fleuve, adora les dieux planétaires, prononça les syllabes licites d'un nom puissant et s'endormit. Presque immédiatement, il rêva d'un cœur qui battait.

Il le rêva actif, chaud, secret, de la grandeur d'un poing fermé, couleur grenat dans la pénombre d'un corps humain encore sans visage ni sexe ; il le rêva avec un minutieux amour pendant quatorze nuits lucides. Chaque nuit, il le percevait avec une plus grande évidence. Il ne le touchait pas : il se bornait à l'attester, à l'observer, parfois à le corriger du regard. Il le percevait, le vivait, de beaucoup de distances et de beaucoup d'angles. La quatorzième nuit il frôla de l'index l'artère pulmonaire et puis tout le cœur, du dehors et du dedans. L'examen le satisfit. De propos délibéré, il ne rêva pas pendant une nuit : puis il reprit le cœur, invoqua le nom d'une planète et entreprit l'inspection d'un autre des organes principaux. Avant un an, il arriva au squelette, aux paupières. La chevelure innombrable fut peut-être la tâche la plus difficile. Il rêva un homme entier, un jeune homme, mais celui-ci ne se dressait pas ni ne parlait ni ne pouvait ouvrir les yeux. Nuit après nuit, l'homme le rêvait endormi.

Dans les cosmogonies gnostiques les démiurges pétrissent un rouge Adam qui ne parvient pas à se mettre debout ; aussi inhabile et rude et élémentaire que cet Adam de poussière était l'Adam de rêve que les nuits du magicien avaient fabriqué. Un après-midi l'homme détruisit presque toute son œuvre, mais il se repentit. (Il aurait mieux valu pour lui qu'il la détruisît.) Après avoir épuisé les vœux aux esprits de la terre et du fleuve, il se jeta aux pieds de l'image qui était peut-être un tigre et peut-être un poulain, et implora son secours inconnu. Ce crépuscule-là, il rêva de la statue. Il la rêva vivante, frémissante ; ce n'était pas un atroce bâtard de tigre et de poulain, mais ces deux créatures véhémentes à la fois et aussi un taureau, une rose, une tempête. Ce dieu multiple lui révéla que son nom terrestre était Feu, que dans ce temple circulaire (et dans d'autres semblables) on lui avait offert des sacrifices et rendu

un culte et qu'il animerait magiquement le fantôme rêvé, de sorte que toutes les créatures excepté le Feu lui-même et le rêveur, croiraient que c'était un homme en chair et en os. Il lui ordonna de l'envoyer, une fois instruit dans les rites, dans l'autre temple morcelé dont les pyramides persistent en aval, pour qu'une voix le glorifiât dans cet édifice désert. Dans le rêve de l'homme qui rêvait, le rêvé s'éveilla.

Le magicien exécuta ces ordres. Il consacra un délai (qui finalement embrassa deux ans) à lui découvrir les arcanes de l'univers et du culte du feu. Il souffrait intimement de se séparer de lui. Sous le prétexte de la nécessité pédagogique, il reculait chaque jour les heures consacrées au sommeil. Il refit aussi l'homme droit, peut-être déficient. Parfois, il était troublé par une impression que tout cela était déjà arrivé... En général, ses jours étaient heureux ; en fermant les yeux il pensait : « Maintenant je serai avec mon fils. » Ou, plus rarement : « Le fils que j'ai engendré m'attend et n'existera pas si je n'y vais pas. »

Il l'accoutuma graduellement à la réalité. Une fois il lui ordonna de dresser un drapeau sur une cime lointaine. Le lendemain, le drapeau flottait sur la cime. Il essaya d'autres expériences analogues, de plus en plus audacieuses. Il comprit avec une certaine amertume que son enfant était prêt à naître — et peut-être impatient. Cette nuit-là il l'embrassa pour la première fois et l'envoya dans le temple dont les vestiges blanchoient en aval, à un grand nombre de lieues de forêt inextricable et de marécage. Auparavant (pour qu'il ne sût jamais qu'il était un fantôme, pour qu'il se crût un homme comme les autres) il lui infusa l'oubli total de ses années d'apprentissage.

Sa victoire et sa paix furent ternies de dégoût. Dans les crépuscules du soir et de l'aube, il se prosternait devant l'image de pierre, se figurant peut-être que son fils exécutait des rites identiques, dans d'autres ruines circulaires, en aval ; la nuit il ne rêvait pas, ou rêvait comme le font tous les hommes. Il percevait avec une certaine pâleur les sons et les formes de l'univers : le fils absent s'alimentait de ces diminutions de son âme. Le dessein de sa vie était comblé ; l'homme demeura dans une sorte d'extase. Au bout d'un temps que certains narrateurs de son histoire préfèrent calculer en années et d'autres en lustres, il fut réveillé à minuit par deux rameurs : il ne put voir leurs visages, mais ils lui parlèrent d'un magicien dans un temple du Nord, capable de marcher sur le feu et de ne pas se brûler. Le magicien se rappela brusquement les paroles du dieu. Il se rappela que de toutes les créatures du globe, le feu était la seule qui savait que son fils était un fantôme. Ce souvenir, apaisant tout d'abord, finit par le tourmenter. Il craignit que son fils ne méditât sur ce privilège anormal et découvrît de quelque façon sa condition de simple simulacre. Ne pas être un homme, être la projection du rêve d'un autre homme, quelle humiliation incomparable, quel vertige ! Tout père est intéressé par les enfants qu'il a procréés (qu'il a permis) dans une simple confusion ou dans le bonheur ; il est naturel que le magicien ait craint pour l'avenir de ce fils, pensé entraille par entraille et trait par trait, en mille et une nuits secrètes.

Le terme de ses réflexions fut brusque, mais il fut annoncé par quelques signes. D'abord (après une longue sécheresse) un nuage lointain sur une colline, léger comme un oiseau ; puis, vers le Sud, le ciel qui avait la couleur rose de la gencive des léopards ; puis les grandes fumées qui rouillèrent le métal des nuits ; ensuite la fuite panique des bêtes. Car ce qui était arrivé il y a bien des siècles se répéta. Les ruines du sanctuaire du dieu du feu furent détruites par le feu. Dans une aube sans oiseaux le magicien vit fondre sur les murs l'incendie concentrique. Un instant, il pensa se réfugier dans les eaux, mais il comprit bientôt que la mort venait couronner sa vieillesse et l'absoudre de ses travaux. Il marcha sur les lambeaux de feu. Ceux-ci ne mordirent pas sa chair, ceux-ci le caressèrent et l'inondèrent sans chaleur et sans combustion. Avec soulagement, avec humiliation, avec terreur, il comprit que lui aussi était une apparence, qu'un autre était en train de le rêver.

(Traduit par P. Verdevoye.)

GEORGES GHEORGHIU

Le festin de l'araignée

Mânes d'Albert Roussel, vous vous retournerez peut-être car cette araignée-là est moins poétique que ne le fut la vôtre. Souvenir de Dino Buzzati, vous êtes captif ici comme la mouche engluée dans la toile. Et vous, l'artisan de cette toile, Georges Gheorghiu, qui éditez avec Marcel Battin « Orion », *le meilleur fanzine français* (« Ailleurs » *étant suisse), nous vous accueillons avec plaisir dans nos pages.*



Il approchait de Sestrière. Des rubans de neige s'étendaient sur les cols alentour, comme des écharpes oubliées par l'hiver. Le ciel se baignait dans un bleu de lavande. Quelques nuages statiques en laissaient ressortir la clarté.

Il chantonnait.

Il chantonnait, prenait ses virages avec précaution, s'étonnait un peu, aussi, de ne point croiser de voitures, de posséder la route à lui tout seul.

Il jeta un bref coup d'œil dans le rétroviseur, comme pour s'assurer que l'énorme malle d'osier se trouvait toujours sur la banquette arrière. Il soupira d'aise et de contentement. Tout un mois passé sans radio, sans cinéma, sans télé, sans journaux. Et à présent toute une vie sans Geneviève...

Il sourit en regardant de nouveau la malle.

— « Tu entends, Geneviève ? Toute une vie, enfin, sans toi... »

Il continua de chantonner, puis arrêta la voiture.

« L'endroit paraît idéal. Je vais l'abandonner ici. On mettra des mois avant de la découvrir. D'ici là, je serai loin. »

Il descendit, se dirigea vers la portière arrière, essaya de l'ouvrir.

« Tiens ? Elle doit être fermée de l'intérieur. »

Il se pencha par la vitre baissée. La porte n'était pas fermée de l'intérieur. Ni celle-ci, ni l'autre.

« Voyons, ce n'est pas possible ! »

Il s'arc-bouta, appuya de toutes ses forces sur la poignée. Sans résultat. Maintenant, la sueur lui perlait au front. Que lui avait donc déclaré Geneviève, juste avant qu'il la tue ?

Il la revoyait, assise dans ce grand fauteuil d'un autre âge, inquiétante et belle, revêtue de son éternel tricot noir en mohair, le visage très pâle, la lèvre sanglante sous le fard.

— « Vois-tu, les choses ne sont pas ce qu'elle paraissent être, elles ne nous présentent que la plus petite de leurs faces. Ce sont des icebergs. En réalité, elles se prolongent dans l'infini, elles plongent leurs racines dans ce que nous appelons l'Inconnu. »

— « Pourquoi me dis-tu cela ? » avait-il demandé.

— « Mais parce que tu vas me tuer. »

Elle avait prononcé cela très doucement, d'un ton extrêmement calme, comme pour une chose sans importance, ou qui allait de soi, et sur laquelle il n'était nul besoin de revenir.

— « Quelle folle tu es, » dit-il alors en riant. « Toujours ces idées fantasques, toujours cette crainte à mon sujet. »

— « Ce n'est pas une crainte, » murmura-t-elle.

Elle rejeta une mèche de cheveux en arrière. Elle ressemblait plus que jamais à une sorte d'insecte monstrueux et beau.

« Je sais, simplement. Je sais ce dont tu es capable. Tu t'imagines pouvoir te passer de moi. Tu crois qu'en me supprimant tu te libéreras. Imbécile. Tu ignores les sources cachées de ce que tu nommes la Vie ou la Mort. »

Il s'était approché d'elle et, dans un geste autrefois familier, avait pris son visage dans ses mains, ses yeux scrutant ses yeux, tâchant de lui dissimuler à la fois la peur qu'il avait d'elle et sa résolution. En fait, ce fut elle qui décida de l'instant de sa mort.

— « Ainsi, ta résolution est prise ? C'est pour maintenant, n'est-ce pas ? »

Il lui sembla qu'on lui arrachait un masque.

— « Oui, » cria-t-il. « Pour maintenant ! »

Et ses mains descendirent, sans trembler, jusqu'au cou, et il sentit ses doigts serrer, serrer, tandis que Geneviève le fixait, sans un râle, sans un spasme, avec ses yeux énigmatiques qui se voilaient de plus en plus.

Et à présent, elle était là, dans la malle, avec quelques affaires à lui, en désordre, au-dessus d'elle. Et la portière refusait de s'ouvrir.

— « C'est toi, n'est-ce pas ? Même au-delà de la mort, c'est toi ? »

Un voile rouge lui obscurcit les yeux, puis il se calma.

« Je ne puis abandonner la voiture, même si je supprime les plaques minéralogiques. Il faut que je rentre vite en France. »

Puis une pensée :

« La douane ! S'ils veulent fouiller la voiture, je suis perdu. »

Comme il remettait le contact, il s'aperçut qu'il transpirait plus abondamment encore que tout à l'heure.

« Allons, » dit-il à voix haute. « Garde ton calme. La douane est un risque à courir. »

Sestrière.

Le plein d'essence, pour dépenser les quelques lires qui lui restaient.

— « C'est loin, la douane ? »

— « Pas très. »

— « Merci. »

— « Les voitures se font rares, ces temps-ci, » fit le pompiste. « Et ça ne pourra aller que « de pire en pire ». Le commerce va souffrir. »

— « En plein mois d'août ? »

— « Les mois ne comptent guère, vous savez, dans ces moments-là. »

« C'est un fou, » pensa-t-il. Et il embraya.

La route descendait, à présent, longeant un bois de pins mordant le ciel de dentelures méticuleuses. Il stoppa de nouveau, tenta un dernier effort, mais les portières arrière demeurèrent obstinément bloquées. Or, il ne pouvait être question de passer une malle de cette taille par les portières de devant, et jamais il ne pourrait toucher au cadavre. Toute sa vie, il avait dissimulé sa répulsion à Geneviève. La seule pensée de soulever le corps, de peut-être sentir contre sa main ou son visage la main ou le visage de la morte, le hérissait.

Il se résigna à courir sa chance, succombant à sa lâcheté, et remit la voiture en route.

Le poste-frontière se trouvait situé au centre d'un village minuscule. Un barrage de police se dressait juste en avant de la douane italienne.

« Est-ce l'habitude ? »» s'interrogea-t-il.

Il avait emprunté un autre itinéraire pour aller, et ne possédait nulle habitude des formalités que nécessite le passage d'un pays à un autre. Déjà, un carabinier s'approchait.

— « Vos papiers ? »

Il les tendit d'une main tremblante. L'autre les effleura à peine du regard.

— « Merci, » dit-il en les lui rendant. « Vous êtes la première personne qui passe ici ce matin. »

— « Il n'est pas si tard, » répondit-il.

L'autre sourit.

— « Ce n'est pas à cela que je faisais allusion. »

Il eut envie de questionner : « Mais à quoi d'autre ? » Mais il se sentait une énorme boule sèche dans la gorge. Il s'enquit seulement :

— « Puis-je m'en aller ? »

— « Oui, » dit le carabinier. » Et c'est *très* bien, Signor. »

Il était dans un tel état d'énervement qu'il ne remarqua pas le ton, un peu admiratif, du policier ; à la douane, il cala son moteur.

— « Ce n'est que la douane italienne, » songea-t-il. « Eux ne me fouilleront pas. »

Cent mètres derrière, un policier français s'approchait lentement, la main sur l'étui du revolver. Du coup, la panique le saisit. Il se précipita dehors.

— « Hé, signor, » fit le douanier italien, le retenant par la manche, « vos papiers d'assurance pour *la machina, per favor.* »

— « Excusez-moi, » murmura-t-il. « Ils sont dans le gantier, avec les autres papiers. Mais il faut que je passe tout de suite à l'Automobile-Club. »

— « Vous avez tout le temps, Signor. Personne ne s'est encore présenté, ce matin. »

Le policier français n'était plus qu'à vingt mètres.

— « Merci, » bafouilla-t-il, « merci. » Et il se précipita dans le chalet de l'Automobile-Club.

Il se rendit tout de suite compte qu'il n'existait pas d'autre issue que celle par où il venait d'entrer. Il se précipita vers la fenêtre, les phalanges crispées sur la poignée, le souffle court.

Derrière le guichet du change, un gros homme l'observait.

— « Vous avez quelque chose de caché dans la voiture, vous, hein ? »

Il sursauta.

— « Comment le savez-vous ? »

Puis il se mordit les lèvres.

— « Pas difficile, il n'y a qu'à vous regarder. C'est la première fois que vous passez quelque chose en fraude ? »

— « Oui. »

— « Qu'est-ce que c'est ? De l'or ? Des bijoux ? »

— ...

— « Moi, ça m'est égal, vous savez. Déclarez des babioles à la douane française, montrez-les. Ils s'en contenteront. »

Le policier français bavardait, là-bas, avec le douanier italien. Il le vit passer un bras par la fenêtre ouverte, puis tout remettre en place.

Il s'épongea le front.

« Ne vous en faites pas. ils ne sont pas bien méchants. Surtout en ce moment. »

— « Pourquoi surtout en ce moment ? »

— « Je vois, » fit l'autre d'un air entendu. « Ce sont des armes que vous transportez. »

Il rit. Des armes, quelle idée !

« J'aime les patriotes, » déclara le gros homme avec une certaine emphase. « J'étais dans le maquis, autrefois, moi aussi. »

Il lui tendit la main.

« Touchez là, Signor. Ce n'est pas si souvent qu'on a affaire à un brave. »

— « Qu'ont-ils donc tous ? » murmura-t-il en sortant.

Le policier l'interpella :

— « Ainsi, vous êtes de la Marne ? »

— « Vous avez bien vu la carte grise, non ? »

Il devenait acerbe, et son exaspération masquait pour le moment sa peur.

— « On n'en voit plus beaucoup passer, par ici. Surtout des 51. »

— « Mais pourquoi ? » cria-t-il.

Le policier sourit finement.

— « Vous n'avez pas besoin de vous méfier. Ici, nous restons un peu en dehors des événements. »

Il ouvrait la bouche pour s'enquérir : « Mais *quels* événements ? » puis songea que ce n'était vraiment pas le moment de poser des questions. Il fit un petit geste de la main :

— « Au revoir. »

— « Il ne tient qu'à vous, » répondit le policier. « Mais là où vous allez, ça m'étonnerait. »

— « Parce que vous savez où je vais ? »

— « Mais... dans la Marne, non ? »

La colère le prit.

— « Dans la Marne, ou au diable ! » cria-t-il en démarrant. Il entendit l'autre lui répliquer :

— « N'est-ce pas la même chose ? »

La douane française tenait ses barrières closes. Il vit un écriteau, portant en lettres délavées l'inscription :

ALFRANCE

« La dernière inscription italienne, » pensa-t-il. Puis, tout aussitôt : « Je dois me tromper, ce serait FRANCIA, ou quelque chose comme ça. Il est vrai que je connais si peu l'italien. »

Le douanier français s'approchait. Il avait l'aspect farouche d'un traître de mélodrame et cela, dans son état d'esprit, l'impressionna grandement.

— « Ah ! ah ! » fit le douanier. « Je vois. » Puis, brusquement : « N'avez-vous rien à déclarer ? »

Il retint un instant son souffle, afin de se calmer. Ce fut d'une voix posée qu'il dit :

— « Non, rien... Ah ! si, j'oubliais : un jeu d'échecs en ivoire que j'ai acheté à Rome. »

— « D'échecs, hein ? » Le douanier fronça les sourcils. « Montrez ? »

— « Tout de suite. »

Il ouvrit la malle. Le jeu reposait, bien en vue, sur une vieille veste. Une chaussette sale traînait à côté. Sous la veste, il y avait des couvertures. Et au dessous encore, le cadavre de Geneviève.

Il pensa : « S'il touche à la veste, je le tue. »

— « Elle est bien grande, cette malle, » dit le douanier. Il prononçait : « Grrrrande ».

— « Vous êtes Corse ? » demanda-t-il, pour faire dévier la conversation.

— « Oui. Et on est tous douaniers de père en fils. Ça vous gêne ? »

— « Non, non. Bien au contraire. J'aime beaucoup la Corse. »

— « Et les douaniers, vous les aimez ? »

Il crut voir une lueur de malice dans les yeux de l'homme.

— « Bien entendu, j'aime les douaniers. Surtout quand ils sont Corses. »

— « Tous les bons douaniers sont Corses. Nous sommes une grande famille. Montrez-moi votre coffre. » Il l'ouvrit. « Vide. » Il paraissait déçu.

« Il est vrai qu'avec une si grande malle... » prononça-t-il d'un ton méditatif.

— « Hé oui... »

— « Combien l'avez-vous payé ? »

— « Quoi donc ? La malle ? »

— « Non, le jeu d'échecs. »

— « Quarante mille lires. »

— « Dites trente mille et vous ne paierez rien. Vous aimez la Corse. »

— « Je vous remercie, il me semble bien que c'était ce prix-là, en effet. »

Maintenant, il pouvait sourire sans effort.

— « Vous êtes déjà allé à Bastia ? »

— « Ah ! Bastia ! » fit-il, extatique (il ne s'était jamais rendu en Corse).

— « Et Ajaccio ? »

— « Ah ! Ajaccio ! »

— « Et Moriani ? Vous aimez Moriani ? »

Il y avait une telle flamme dans la voix du douanier qu'il ne put se retenir de s'exclamer :

— « C'est Moriani que je préfère. »

— « C'est là que je suis né, » fit le douanier. « Où êtes-vous descendu ? »

— « Je... j'avais loué chez un particulier. »

— « Où ? »

— « B...boulevard de... du Général de Gaulle. »

— « *Place* du Général de Gaulle. »

— « C'est cela. »

— « Une belle place. »

— « Oui. »

— « Vous avez de belles places, dans la Marne ? »

— « Moins belles. »

— « Vous allez trouver du changement, avec tout ça. »

— « Tout ça ? »

— « Ne faites pas l'enfant. »

— « Ecoutez. Ça fait près d'un mois que je suis parti en vacances. Je n'ai pas lu un journal, je ne connais pas les dernières nouvelles. Qu'est-ce qui se passe ? »

— « Vous ne le savez pas ? »

— « Non. »

— « Vraiment pas ? »

— « Non, je vous dis que non. »

Le douanier semblait perplexe.

— « Vous le verrez bien assez tôt, » décida-t-il. « Vous n'en ferez que du meilleur travail. Au revoir, Monsieur. »

Et, comme il enclanchait la première, l'homme ajouta :

« Je ne vous crois pas du tout, vous savez. Il faut être au courant, pour se rendre en Alfrance. »

En « Alfrance »...

« Ces gens sont fous, » pensa-t-il. « Bah ! je trouverai des journaux à Grenoble. »

La route demeurait toujours déserte. Elle sinuait de moins en moins, tout éclaboussée de soleil. Il stoppa une fois de plus.

« Cette fois-ci, je vais me débarrasser de la malle. Je forcerai la serrure, au besoin. Comment n'y ai-je pas songé plus tôt ? «

Il appuya sur sa poignée pour sortir. Elle résista. Il insista, ramassant toutes ses forces. La poignée se brisa dans un petit claquement ironique. La portière restait close.

« Voyons, ce n'est pas possible ! Rien de tout cela ne peut arriver. Il faut que je sorte. Il le faut. Les outils sont dans le coffre. »

Il s'acharna sur l'autre portière avant, avec la même inutilité. Comme celles de l'arrière, elles étaient maintenant mystérieusement bloquées. La panique s'empara de lui. Il voulait quitter la voiture à tout prix, se devinait la proie d'un piège hors de sa compréhension.

« Les fenêtres. Je vais sortir par la fenêtre. »

L'air, si suavement limpide, opposa une dureté de cristal, de diamant. Il se heurtait à une résistance invisible. Il se renfonça dans son siège, en eau.

Il pleura. De rage, comme un gamin. Sous l'emprise d'une colère froide, il dégagea les effets qui masquaient le cadavre. Geneviève semblait reposer calmement, toujours aussi belle, son visage exsangue ressortant au-dessus du chandail noir. Elle gardait les yeux ouverts — des yeux de poisson, pensa-t-il — un odieux rictus méprisant sur les lèvres.

« Tu le savais bien, pourtant, qu'il fallait que je te tue. Toutes les joies de la vie, tu me les a refusées. Non, pas refusées, souillées. J'avais déjà payé. Déjà payé, *tu entends ?* L'ombre t'accompagnait partout. Et la moisissure. Si je m'extasiais sur un paysage, ou sur une œuvre d'art, tu disais : « Demain ces arbres flamberont, ce tableau sera crevé. » *Et c'était vrai.* Il ne restait rien de ce que je pouvais aimer. »

La haine, à présent, lui redonnait du courage.

« Veux-tu que je te dises ? Tu voulais que je n'admire que toi, que je n'aime que toi. Et je tournais autour de toi, j'étais comme prisonnier d'une glu insidieuse. Il fallait que je te brise pour ne pas être brisé. Et tu ne l'ignorais pas. Tu l'as su, je crois bien, avant même de me connaître. »

Une mouche entra. Elle bourdonnait, répliquant, à ce qu'il lui sembla, à son propre chantonnement de tout à l'heure. Il voulut la chasser. Elle se posa sur l'œil de la morte, se lissa les antennes à petits mouvements prestes. Il suspendit son geste, écœuré.

Il demeura longtemps prostré sur le volant. Le soleil ne semblait pas devoir descendre. Il s'éternisait au faîte des grands arbres. La chaleur devenait intolérable. Autant dans l'espoir de mieux respirer que pour ne plus entendre le bourdonnement de la mouche, il lança le moteur.

De l'air lui parvint, plus frais, plus supportable, malgré la barrière invisible qui l'isolait. La route s'incurva deux ou trois fois avant de

plonger, droite comme une lame, entre deux rangées d'arbres aux feuilles immobiles, jusqu'au bout de l'horizon.

Il mit un certain temps avant de s'étonner : il lui semblait bien avoir vu sur la carte l'indication de routes en lacets jusqu'à Grenoble. Il se rendit soudain compte que les montagnes n'existaient plus, qu'une campagne morne s'étendait derrière les arbres, désespérément plate. Tout paraissait statique. Et cependant, le seul mouvement qu'il perçut, celui des arbres défilant autour de lui, rompait cette impression de solitude écrasante. Vint un village. Il n'y avait personne dans les rues, juste de petits drapeaux insolites aux fenêtres, verts et rouges, troués au centre par une sorte de boule noire. Plus loin, il vit un panneau qui indiquait un restaurant, « *Le Bon Accueil, à* 15 *kms* ». Il jeta un coup d'œil à sa montre.

« Trois heures, déjà ? Je devrais avoir faim. »

Il décida de s'arrêter dans le prochain village. Peut-être pourrait-on lui procurer quelques sandwiches. Peut-être pourrait-il ouvrir les portières, rompre l'enchantement ?

La route continuait, toute droite entre ses arbres pétrifiés. Son tachymètre marquait 120. Le compteur kilométrique : 40.930.

« Si je ne trouve pas de village, ou ce restaurant, je m'arrêterai à 41.000 Je fumerai une cigarette. Je réfléchirai à tout cela. Tout problème doit avoir une solution logique. Pourquoi celui-ci y échapperait-il ? »

Le prochain village s'appelait Mierque. Il en vit de très loin les maisons. L'indicateur de vitesse se tenait sur 140. Il ôta le pied de l'accélérateur. La voiture ne ralentit pas. Il freina, doucement d'abord, puis à fond, sans que rien fût modifié. Il traversa Mierque à la même vitesse. Il y avait des gens qui vaquaient calmement à leurs occupations. Des enfants jouaient sur les trottoirs. Il pesa de toutes ses forces sur le klaxon, mais il n'en sortit aucun bruit. Il eut le temps de voir quelques visages stupéfaits, un drapeau jaune orné d'une tête de lion au balcon de la Mairie, puis la route l'absorba de nouveau, avec ses arbres immobiles aux ombres circulaires.

« Mais quelle heure est-il donc ? »

Seize heures trente. Le tachymètre marquait 100. Le compteur kilométrique 41.421. La route, toute droite, toujours. Et pas un véhicule. Il acceptait son sort, à présent, ne tentait même plus de comprendre. Il traversa encore quelques villages, sans même essayer de s'arrêter. Il y avait de plus en plus de monde dans les rues de ces villages. Tous le regardaient passer avec un regard vide. Il y eut une fois une longue banderole tendue d'un côté de la rue à l'autre :

VIVRE, C'EST COMBATIR

et des oriflammes marqués d'un triangle.

Il n'espérait même plus la panne d'essence. Son compteur indiquait 41.983, sa montre dix-sept heures dix. Il roulait à 90 kilomètres-heure. Le soleil demeurait planté dans le ciel comme un boulet chauffé à blanc,

immobile au-dessus de cette route immobile. Il y avait tout un essaim de mouches sur le cadavre, maintenant, mais aucune ne venait le toucher, lui. Elles se contentaient de bourdonner. Leurs vrombissements confondus ressemblaient parfois au vagissement d'un nouveau-né.

Tout d'un coup il remarqua, très loin, un nuage de poussière. Enfin, quelque chose advenait.

C'était une longue file de camions militaires, d'un gris-marron poudreux. Une jeep, en serre-file, s'adornait d'un drapeau bistre d'un côté, d'une longue corne de l'autre. Il la dépassa, remonta la colonne. Les camions contenaient des cargaisons d'hommes aux visages creux, aux uniformes tristes. Parfois, un soldat le montrait du doigt, et riait. L'un d'eux se saisit d'un porte-voix pour lui crier, quand il fut à sa hauteur :

— « Chinn'quante et un ! »

Il entrevit de larges rires, et un type, aussi, qui brandissait un fusil dans sa direction. En un réflexe de défense, il voulut se protéger le visage de ses mains. Mais elles refusèrent de lui obéir, restèrent fixées sur le volant.

« Je dois avoir une crampe. »

Mais non. Elles étaient comme soudées au volant, voilà tout.

Le convoi se poursuivait, interminable sur cette route droite. Il y eut un village traversé en trombe, avec des vieillards affolés, le dos au mur, qui tendaient le poing vers les camions, et d'autres qui jetaient des fleurs. Une grande pancarte, ici :

VV L'ARMEE D'OCCUPANCE !

Et il croisait toujours des soldats hilares ou sombres, des jeeps porteuses d'oriflammes : des dragons verts sur un rond pâle, un heaume doré sur un rectangle mauve. Parfois, le jeu du porte-voix recommençait. Il entendait, dans le ronflement des moteurs et des milliers de mouches, hurler des :

— « Cinq'wanthe et ün ! Tsinkant et un ! »

Mais il n'y prêtait plus attention. L'indicateur de vitesse était remonté à 140, le compteur kilométrique marquait déjà 45.000, et le soleil s'agglutinait à la même place dans le ciel, et les ombres ne s'allongeaient pas.

Il y eut encore un village, dont le nom ne comportait que des consonnes. Puis un autre, où on lisait sur tous les murs :

VIVENT LES LIBERTADEURS !

Et la route s'étendait, rectiligne, vers l'infini — et les camions.

Il sombra dans une sorte de torpeur, dont il fut tiré par le vacarme des mouches. Elles étaient à présent peut-être des millions. Elles envahis-

saient toute la place disponible, mais ne se posaient jamais sur lui. L'indice kilométrique était figé sur 99.999. Puis il passa, longtemps après, au quintuple zéro. Il s'aperçut alors que ses mains se marbraient, se nouaient, comme des mains de vieux. Dans le rétroviseur, il vit le visage terreux d'un inconnu à la barbe blanche, se reconnut. Puis vint le temps où il ne vit presque plus rien du tout. Plus même les camions et les jeeps qu'il continuait de dépasser.

Les camions poursuivaient leur chemin sur la route rectiligne. Il continuait de les doubler, et il devinait aux fenêtres des villages traversés des drapeaux inconnus, des banderoles porteuses de slogans :

VIVENT LES LIBERTADEURS !

Enfin, des mouches se posèrent sur lui. Son corps commença à se décomposer, à se liquéfier, tout doucement.

Petit à petit ses vêtements tombèrent en lambeaux, ses os se réduisirent en poussière. Les soldats continuaient à se montrer la voiture du doigt, à hurler :

— « Tchinquant téhun ! Zinn'guante et un ! »

L'indicateur de vitesse marquait 140.

WADE MILLER

Chienne de vie !

Après Stuart Palmer, voici un autre transfuge de la littérature policière. (Wade Miller est en réalité le pseudonyme utilisé par deux auteurs écrivant en collaboration.) Nous vous offrons ce bref épisode avec l'espoir que, si certains d'entre vous se trouvent dans la situation malheureuse du héros de l'histoire, ils y puiseront du réconfort.



C'ÉTAIT une de ces soirées où l'on éprouve le besoin de méditer sur soi-même. Il lui fallait sortir de chez lui pour être seul sans l'être. Comment s'isoler de la meute s'il n'y a pas de meute ? Il s'appelait Ralph MacIntire et il s'était installé dans le coin le plus obscur et le plus reculé du bar voisin, à l'écart de tous les étrangers, mais pourtant au milieu d'eux. Il n'avait guère de goût pour la boisson, bien que ce fût la première chose à laquelle il eût pensé comme remède à sa triste situation.

Dans le brouhaha des inconnus, il se tenait sur la réserve. Les gens faisaient marcher sans arrêt la machine à disques, et elle émettait souvent des bruits aigus de sirène qui lui blessaient le tympan, mais ne paraissaient pas gêner la foule rieuse. Il avait commandé un lait-bourbon et un sandwich au rosbif saignant. Il avait à peine touché à son verre, cette mixture révoltante était pourtant le seul moyen pour lui d'avaler du whisky, désormais. Le lait masquait l'odeur. Le sandwich avait eu plus de succès, bien qu'il eût laissé presque tout le pain.

Et soudain il redressa vivement la tête, les narines dilatées pour flairer l'air enfumé. Il n'osait pas croire ses sens, tout en sachant qu'il pouvait s'y fier. Il y avait quelqu'un d'autre ici, quelqu'un d'autre *comme lui*. Sa bouche ouverte aspira l'air avec plus de précipitation tandis qu'il examinait les alentours à travers ses verres épais.

Il finit par la repérer. Elle aussi portait des lunettes qu'elle venait de sortir de son sac. Sa tête fauve rejetée en arrière, elle le dévisageait à travers la foule, méfiante mais vibrante d'anticipation.

Pour Ralph MacIntire, c'était un miracle, qui valait qu'on le chérît et versât des pleurs. Pour la première fois depuis un an, il ne redoutait plus l'aventure où il se lançait. Il n'avait jamais espéré rencontrer, et même jamais envisagé la possibilité qu'il pût rencontrer, une femme

comme elle. Il saisit son assiette d'une main, son verre de l'autre et se fraya un chemin vers le box où elle était installée toute seule, aussi solitaire que lui. C'était une bourgeoise d'une trentaine d'années, vêtue avec recherche, à la poitrine pleine, finement corsetée, les joues teintées de la ravissante rougeur de l'embarras qui l'avait envahie en le voyant approcher.

Un autre solitaire se dirigeait aussi vers cette aubaine. Ralph le bouscula sans merci et dit d'une voix basse et grondante : « Ote-toi de mon chemin. » L'autre lui jeta un coup d'œil arrogant, puis marmotta quelque chose et se fondit dans la foule.

Ralph la regarda de ses yeux myopes.

— « Puis-je vous tenir compagnie ? » Il se présenta de la même voix plaintive.

La voix de la femme était délicieusement voilée.

— « Bien sûr. Je trouve que c'est merveilleux. Mais je ne suis pas aussi surprise que vous, n'est-ce pas ? »

Elle lui dit son nom, Mrs. Quelque-Chose Waring.

— « Mon surnom est Princesse. Vous vous y connaissez en surnoms ? »

Non, il n'y entendait rien. Il se glissa dans le box auprès d'elle, jusqu'à ce que leurs flancs se touchent. Ses jambes tremblaient follement. Elle lui dit :

— « Calmez-vous. Ne vous troublez pas. Tout ira pour le mieux. »

— « Je l'espère, » marmotta-t-il. « Vous compreñez, je ne m'y attendais absolument pas.

— « Ce n'est pas si désagréable, croyez-moi. Il y a vous et moi et d'autres encore. Nous sommes différents, évidemment, mais est-ce une telle affaire ? Dans certains endroits, c'est un péché, dans d'autres, c'est un crime — d'être différent, j'entends — mais nous nous débrouillerons. »

— « Nous... est-ce que vous avez déjà fait du mal à quelqu'un ? »

— « Seigneur, non ! Voyez-vous, nous sommes dotés de jugement... en plus du reste. Il n'y a aucune perversité à la base ; cela n'a rien à voir avec les vieilles superstitions. Il y a juste cette différence. »

— « Je l'espère, » répéta-t-il.

Elle appuya sa main sur la sienne, puis se pencha pour examiner ses ongles.

— « Oh ! Ralph... vous avez creusé la terre, n'est-ce pas ? »

Il lui raconta comment la veille au soir, tard, après que sa femme se fut endormie, il était sorti dans la cour de derrière.

— « Personne ne l'a vu. » Il ajouta tout penaud : « Nous sommes littéralement envahis par les rats, en ce moment. »

Il fut soulagé de l'entendre rire.

— « Moi aussi, j'ai attrapé deux chats errants. En réalité, ils avaient à peine dépassé le stade du chaton. Je ne les ai pas mangés, notez bien, je n'y ai même pas goûté. J'ai jeté ces petites horreurs dans la poubelle. Mais j'avais eu envie de chasser. »

— « Oui. » La main dans la main, ils regardèrent les autres danser,

boire, plaisanter. « Cela m'énerve, cette multiplicité de pistes. Il y en a des milliers qui se croisent et s'entrecroisent partout où je vais. »

— « Vous vous y habituerez petit à petit. »

— « Le pire, c'était la semaine dernière. Au bureau, je me trouvais près de l'appareil distributeur d'eau quand un de mes collègues m'a heurté en passant. Cela m'a surpris et avant que j'aie eu le temps de réfléchir, de réagir, je me suis retourné brusquement et je l'ai mordu à l'épaule. »

— « Profond ? »

— « Non. » Il eut un rire tremblant. « Je n'ai pas du tout de pratique... Princesse. J'ai dû faire semblant d'avoir glissé et d'être tombé sur lui la bouche ouverte. »

— « Montrez-moi vos dents, » ordonna-t-elle. Il les découvrit. Elle passa le doigt dessus en fronçant les sourcils. Puis elle fouilla son sac pour en tirer une carte.

— « Il faudra les arracher, naturellement. Elles poussent... je parle des deux dents d'en haut. Ce type fera cela pour vous dans des conditions de discrétion absolue. J'ai dû me les faire enlever, moi aussi. » Elle sourit largement pour qu'il constate. « Pas mal ? Rien qu'un petit bridge de deux dents. Cela m'a follement tracassée au début. Je voulais tant rester jolie. »

— « Je suis toujours très angoissé. Depuis un an que ça dure... sans personne vers qui me tourner. Je n'ai même pas osé me confier à mon médecin. J'avais peur d'être relégué Dieu sait où. »

— « Dans une cage ? Méfiez-vous du zoo, Ralph. Voilà le vrai endroit pour vous rendre malade. » Elle lui pressa le bras, consolante. « Les médecins n'y peuvent rien... c'est une question d'adaptation personnelle, d'acceptation. »

— « Mais cela se produit depuis combien de temps ? »

— « Historiquement... on l'ignore. Notre groupe a tenté d'établir une théorie, mais il y a tellement de cerveaux fêlés dans tous les groupes, vous savez. On compte les tenants de Cerbère, ceux d'Anubis et toute une troupe qui se range derrière le Caleb de la Bible. En ce qui me concerne... peu m'importe pour autant que je vis. Et j'ai vu très peu de travaux accomplis par des humains qui ne l'aient pu être aussi bien par des animaux. »

Ralph tiqua. Il n'était pas mûr pour admettre cette distinction.

— « Je suis navrée, » dit-elle doucement.

— « Ne vous excusez pas. Je n'ai jamais rien eu de plus consolant que de vous avoir découverte. » Ils se serrèrent épaule contre épaule, affectueusement. Il reprit : « J'ai vraiment passé une année terrible. »

— « Rien qu'une année ? Pauvre chéri. Il y a quatre ans que je vis comme ça. Oh ! il y a des problèmes terribles. Il faut se baigner tellement plus souvent et se préoccuper des insecticides... vous savez bien. Mon Dieu, j'ai cru mourir de honte le jour où j'ai découvert ma première puce. Mais quand on y veille, eh bien, il y a des quantités de bons remèdes contre la gale dans le commerce, et des vermifuges... ah ! faites aussi très attention à la conjonctivite. »

Il ôta ses lunettes et se frotta les yeux.

— « C'était le premier symptôme. quand ma vue a commencé à baisser. Puis je me suis mis à avoir une conscience aiguë des odeurs... et mon ouïe s'est accusée. Au plus léger bruit, je me réveillais dans la nuit et je sentais mes oreilles bouger. Qu'est-ce qui provoque ça ? »

— « On ne le sait pas. Dans mon cas, cela s'est déclaré juste après ma première portée. Je veux dire mes enfants. J'ai eu des triplés. C'est à ce moment-là que les sons ont commencé à me gêner, les sons aigus, comme le sifflement de mon mari. Le regard aussi. Quand la télévision marchait, je me suis aperçue que je ne pouvais soutenir longtemps le regard des gens. Les chanteurs ou les speakers avaient les yeux braqués sur moi et des millions de téléspectateurs — mais je ne pouvais pas les fixer. J'étais obligée de détourner les yeux. C'était le plus curieux.

Il ricana.

— « J'ai cessé de chercher ce qu'il pouvait y avoir de plus extraordinaire. La semaine dernière... » Il hésita, la regardant avec une certaine inquiétude, les narines palpitantes.

— « Oh ! ça... » Elle rit, la langue légèrement pendante. « Je l'ai déjà entendu dire. Il s'agit de votre vie conjugale. Votre femme vous a traité de dégoûtant, n'est-ce pas ? »

Il hocha la tête.

— « Non pas que je ne l'aime pas, comprenez-moi. Mais s'entendre dire à deux heures du matin que... »

— « Epargnez-moi les détails, Ralph, mon chou. Prenez en pitié mon pauvre mari. Cela me donne parfois envie de pleurer. Pendant près de six mois de l'année je suis aussi froide qu'une patte de pingouin, puis pendant une semaine ou deux, dix hommes ne suffiraient pas à la tâche. Et six autres mois... Oh ! le pauvre garçon. Les gens comme vous et moi sont obligés à la fois de se dominer et de faire semblant. C'est la seule manière de s'en tirer. » Elle contempla tristement ce qu'elle avait dans son verre. « Je regrette bien de ne pouvoir supporter de l'alcool. Je me crois équilibrée, mais j'ai tout de même envie de me payer une belle cuite. Je suis lasse aussi de me voir réveiller la nuit pour m'entendre dire que je marchais à quatre pattes... et que je faisais de drôles de bruits. Mon mari veut dire grogner, je le sais. Je déteste me coucher en rond en me fabriquant une espèce de nid, chaque fois que je me mets au lit. Je n'ai nullement envie de lui enlever sa part de couverture. »

Ralph la contempla avec ravissement.

— « Vous aussi ! Que serais-je devenu si je ne vous avais pas flairée ici ce soir ? Est-ce que vous avez eu aussi ce désir insurmontable de grimper vous blottir dans le giron de quelqu'un pour être câlinée et vous sentir protégée ? Avez-vous jamais eu le désir de vous étaler au soleil sans penser à rien, Princesse ? »

Elle se força à lui sourire. Comme ce sourire aurait été plus seyant si ses canines avaient été plus longues !

— « Oui, Ralph. C'est d'ailleurs pourquoi j'ai pris un poste de standardiste de nuit dans cet immeuble administratif au bout de la rue. Je

ne veux pas me trahir. Est-ce que vous vous êtes fait piquer contre la maladie ? »

Il secoua la tête. Il sentit ses cheveux se dresser sur sa nuque sous l'influence de l'inquiétude et de l'angoisse.

— « Il le faut vraiment ? »

— « Je pense bien. C'est surtout à craindre en automne et en hiver. Et la peur... mais personne ne sait ce qui provoque ça, alors je n'aurais pas dû en parler. »

— « Ah ! combien de fois ai-je eu peur déjà... »

Princesse sourit. Il lui trouva la plus longue et la plus jolie langue qu'il eût jamais vue.

— « Je ferais aussi bien de vous préparer à ce qui vous attend. J'imagine que vous vous êtes déjà discipliné en ce qui concerne la question des W.C. C'est le premier problème qui s'impose à nous. Mais il ne faut pas vous alarmer quand vous perdrez le petit orteil de chaque pied. C'est indolore, plus ou moins résorbé, et personne ne s'en apercevra. Et tôt ou tard, vous aurez dix dents de plus. »

Il inventoria l'intérieur de sa bouche avec la langue. Ces derniers temps, le fond de ses gencives était devenu douloureux.

Princesse indiqua le bas de son dos.

— « Et ça. »

— « La question m'avait tracassé, » avoua-t-il.

— « Le plus simple est de la faire exciser. Vous savez, écourter. Sinon les essayages sont extrêmement difficiles et elle ne sert pratiquement pas. Combien en avez-vous, à propos ? »

— « Près de trois centimètres, seulement. »

— « Vous ne ressentirez rien. Uutilisez la carte que je vous ai donnée... le même médecin vous arrangera ça. Mais c'est vraiment dommage que nous y soyons obligés. Je trouve que c'est tout à fait mignon. »

Ralph serra ses mains avec chaleur.

— « Qu'aurais-je fait sans vous, Princesse ? »

Elle lui fourra le nez dans le cou.

— « Vous auriez flairé quelqu'un d'autre, j'en suis sûre. Nous avons si peu le sens de la discrimination. » Elle releva la tête d'un mouvement vif. « J'aime toujours mon mari, vous le comprenez. Je n'ai jamais aimé personne autant que lui, le pauvre diable. »

— « J'ai les mêmes sentiments pour ma femme. »

— « Dans ce cas. » Elle se blottit contre lui. « Vous ne trouvez pas que c'est affreux, ces calomnies ? L'histoire du jardinier. Et ces vomissements auxquels on revient toujours ? »

— « Nous aurons notre revanche. » Il examina la chair lisse de ses joues et de sa gorge. « Je dois reconnaître que l'éventualité de... d'un pelage... m'a inquiété. J'ai surveillé attentivement mes mains. »

— « Nous avons l'air d'être ce qu'on appelle aux concours canins une variété sans poil. Téléphonez-moi demain. Je vous dirai où nous nous retrouverons. Une fois par semaine, notre petit groupe se réunit pour discuter de nos problèmes et folâtrer un peu. Nous avons même envisagé

d'organiser des concours... mais c'est encore à l'étude. Pensez comme je vais être fière d'annoncer que j'ai pisté un nouveau membre... Il faut que je m'en aille travailler »

— « Restez encore quelques minutes. »

— « Non, pas une de plus. » Elle sortit son miroir de son sac et examina son visage.

« Oh ! comme je suis contente de m'être fait arracher ces dents. Elles me faisaient ressembler... vous ai-je dit que je déteste le mot qu'on a pour désigner la femelle de l'espèce ? Ce mot grossier ? »

— « Je ne vous blâme pas. »

— « Bon, restez propre et bien élevé et téléphonez-moi dès que vous le pourrez. Nous prendrons rendez-vous et je vous présenterai aux autres. Et vous pourrez avoir votre surnom. » Elle étudia son expression ardente. « Rex. Vous me donnez une impression tout à fait royale. Cela vous plairait ? »

— « Beaucoup. » Il murmura le nom tout bas.

— « Je pense que vous aimeriez m'embrasser. »

Rien ne lui faisait plus envie. Leurs visages entrèrent en contact et il fut transporté de joie en sentant l'agréable froideur humide de son nez. Après s'être assurés que personne ne les regardait, ils se léchèrent brièvement les joues.

Quand Princesse se leva pour quitter le box, Ralph se leva aussi. Il la regarda sortir, ravi quand elle lui décocha son sourire qui découvrait des dents d'égale longueur. Il se rassit et mangea le reste de viande presque crue de leurs sandwiches. Il s'aperçut qu'il pantelait, mais pas assez fort pour que les autres s'en aperçoivent.

Il quitta à son tour le bar, peu après, pour rentrer chez lui. Rex. Il savourait le nom nouveau. Et dès qu'il fut sorti du cercle de lumière stérile de l'enseigne au néon, dans l'obscurité du parking au coin de la rue où il avait laissé sa voiture, invisible pour personne mais désormais plus jamais seul au monde, ivre de joie, il frétilla allégrement de l'arrière-train.

Traduit par Arlette Rosenblum.
Titre original : How lucky we met.

STUART PALMER

Déclaration d'amour à trois dimensions

Stuart Palmer est actuellement, après Ellery Queen, l'auteur de romans policiers classiques le plus populaire aux Etats-Unis. Mais il aime également le fantastique, comme l'ont déjà montré deux nouvelles dans « Fiction ». Il y apporte un humour et un charme qui lui sont propres, sans paraître subir aucune influence. Au temps de Lovecraft, il écrivait comme Stuart Palmer et non pas comme Lovecraft. A notre époque de Bradbury, de Matheson et de Sheckley, il continue toujours d'écrire comme Stuart Palmer !



PEUT-ÊTRE, au dehors, le printemps, le délicieux printemps embaumait-il le monde. Mais, dans son étroit cachot, Zilla ne sentait pas de brises parfumées, porteuses de senteurs d'herbe et de fleurs nouvelles. Jamais plus elle ne voyait le soleil, jamais elle n'en goûtait la chaleur.

Cette situation prenait un caractère plus dramatique encore du fait que Zilla était jeune, au seuil d'une florissante maturité. Physiquement, les mois passés dans sa cellule ne l'avaient pas beaucoup changée. Mais elle se languissait ; parfois même, elle se demandait si elle ne devenait pas un peu claustrophobe. Son appétit était presque inexistant. Elle n'accomplissait qu'avec répugnance les tâches que lui assignaient la Gardienne et le Gardien. Elle passait le plus clair de son temps, apathique, à tourner en rond dans son logement étriqué. Sa cellule était exactement identique aux autres, dans la longue et sinistre file ; dans cette prison, où l'on appliquait au maximum les consignes de sécurité, tous les prisonniers étaient au secret.

C'était là, sûrement, un châtiment cruel et inhumain. Zilla savait que d'autres représentantes de son sexe étaient également prisonnières, dans les cachots voisins. Mais l'épaisseur des parois ne permettait pas aux détenues de communiquer entre elles par le plus léger tapotement. Elle était manifestement condamnée à une solitude perpétuelle.

L'existence en prison n'avait pas été si difficile à supporter, au début tout au moins. On lui avait bien retiré son nom, remplacé par un numé-

ro. Mais elle n'avait pas protesté, pas même en prenant connaissance de la dure condamnation à vie. Elle s'était rapidement adaptée aux nouvelles routines, aux inspections quotidiennes si gênantes pour une dame. La nourriture était abondante et les plats réguliers, quoique un peu monotones. On n'avait pas besoin de compter, comme dans le monde extérieur, avec les hasards de la vie. On n'avait pas de décisions à prendre. On était en sécurité, comme un insecte dans du miel.

De l'aube au milieu de la matinée, Zilla s'appliquait avec plus ou moins de zèle aux tâches qui lui étaient assignées. Puis venait l'heure du déjeuner. Ensuite, elle se reposait, tâchait de se distraire, faisait de petits sommes... et rêvait.

Il ne fallait pas oublier, c'est vrai, les interruptions provoquées par ses maladies... ces périodes brèves, fièvreuses, cauchemardesques. Mais ils ne l'avaient pas même transportée à l'infirmerie. Et, quoiqu'on la jugeât à présent bien rétablie après sa dernière convalescence, elle avait perdu son délicat toucher d'artiste ; il ne lui restait plus aucune énergie et continuer de vivre ne l'intéressait qu'à peine. Parfois, l'idée l'effleurait de recourir à une grève de la faim, parfois même la sombre et irrévocable image du suicide hantait son imagination.



C'était bien le printemps, le merveilleux printemps dans le monde, de l'autre côté des murs qui enfermaient Zilla. Le vrai printemps de la Nouvelle-Angleterre qui survient, prodigieux quoique un peu tardif, dans ce climat septentrional où il réchauffe et colore tout ce qu'il touche. Sur les vieilles pelouses qui ornent le campus de certaine grande université l'herbe avait enfin retrouvé ce miraculeux vert tendre et les ormes imposants, plus âgés que la nation elle-même, se recouvraient de bourgeons. C'était cette journée unique où, en avril de chaque année, la nature, par ses hérauts annonce qu'enfin l'hiver est passé, que le temps est venu où les oiseaux chantent et où la voix de la tourterelle se fait entendre sur notre terre.

Tout comme les arbres et les fleurs, Miss Catherine Beale, qui, par cette merveilleuse matinée d'avril, traversait le parc de l'Université avec une légèreté d'oiseau et escaladait en courant les marches du bâtiment des Sciences tout tapissé de lierre, était en pleine éclosion — presque, pourrions-nous dire, en plein épanouissement. Elle escalada trois par trois les deux autres volées de marches en marbre usé car son humeur l'y incitait. En sa qualité d'étudiante diplômée, travaillant à son doctorat de psychologie, Cathy Beale savait que parler seul, même au printemps, indique des tendances psychonévrotiques. Elle n'en déclara pas moins à haute voix : « Quelque chose de merveilleux va m'arriver aujourd'hui ! » Et elle le croyait fermement. « Je le sens dans mes os ! » ajouta-t-elle.

Qu'il nous soit permis de mentionner ici que les os dans lesquels Cathy sentait tout cela étaient fort jolis, longs et minces, harmonieusement capitonnés ; ses mesures exactes restent mystérieuses car elle n'avait

jamais postulé au titre de Miss Amérique ou de Miss Quoi-Que-Ce-Soit. Mais eût-elle fait preuve de moins de bon sens et se fût-elle tournée vers les feux de la rampe plutôt que vers le domaine de la science qu'elle eût très bien pu poser sa candidature. Elle n'avait encore que vingt-deux ans, et elle rêvait. Naturellement.

Ayant atteint le dernier étage, elle s'arrêta devant la glace suspendue au-dessus du robinet d'eau potable afin de juger de l'effet, dans ses cheveux, d'un bouquet de violettes fraîchement cueillies, ces violettes qui n'étaient pas plus sombres que ses doux yeux. Elle les replaça au-dessus de son jeune sein gonflé, d'abord d'un côté, puis de l'autre.

— « Absolument inutile, ma chère ! Vous perdez votre temps, » observa derrière elle une sèche voix féminine. C'était la doctoresse Marge Thomas, biologiste, chignon gris, un mètre soixante-quinze et soixante-dix kilos de chair ruisselante... ce qui lui arrivait souvent au retour de ses expéditions dans les champs. C'était aussi une amie.

— « Hein ? » fit Cathy en se retournant.

— « Porteriez-vous vos mignonnes fleurettes dans la bouche comme Carmen et sa rose que le docteur Will McGregor ne le remarquerait même pas. » Marge aimait beaucoup l'opéra. Elle aimait aussi beaucoup les gens, à sa manière.

— « Eh bien ! » fit Cathy. « Ça se voit tant que ça, vraiment ? »

— « Pas tant que ça. Mais je suis biologiste, mon enfant... Sérieusement, vous n'arriverez jamais à rien avec ce type. Vous n'avez pas ce qu'il faut pour le séduire. Il vous manque un céphalothorax muni de six paires d'appendices et un bel abdomen non segmenté... »

— « Dites donc, mon abdomen n'est pas plus segmenté qu'un autre ! Mais laissons-le en dehors de la question, même entre femmes. »

La doctoresse soupira. « Vraiment, Catherine, je regrette que vous ayez cru devoir tomber amoureuse de ce McGregor. Dans sa partie, c'est un as, je vous l'accorde. Mais, depuis qu'il honore l'université de son auguste présence, nombre d'entre nous se sont demandés s'il avait une idée, même lointaine, de la différence qui existe entre les sexes. »

— « Vive la différence ! » cita Cathy avec ferveur. Puis, après un sourire et un signe de tête à l'adresse de cette chère vieille Marge (qui devait totaliser près de quarante-cinq années), elle alla pousser les portes du labo, du cher, très cher labo. Non sans avoir pris soin de toucher du bois.

Et il était là, le docteur William Ross McGregor, courbé sur son vieux bureau de chêne dans le coin près de la fenêtre, au milieu d'une montagne de fiches, de tableaux et d'agrandissements photographiques. Il portait cette sempiternelle veste de tweed usée, aux coudes rapiécés de cuir et au bouton manquant. Comme d'habitude, il fumait une longue pipe de bruyère et ses cheveux semblaient peignés, coupés aussi du reste, par son pire ennemi. C'est à peine s'il leva les yeux.

— « Hello ! » fit Cathy, désinvolte. « Déjà au travail ! Suis-je en retard ? »

— « Bonjour, Miss Beale. Non, vous n'êtes pas en retard. C'est moi

qui suis un peu en avance, je le crains. Je voulais vérifier le thermostat, à cause de cette sacrée vague de chaleur. Un changement de température de quelques degrés à peine pourrait détraquer tous nos spécimens, vous savez. »

— « Oui, docteur. » Cathy posa son porte-documents sur un classeur, tout près de lui, en se rapprochant à un point tel que, même à travers la fumée de son tabac, l'animal ne pouvait pas ne pas saisir quelques effluves de violettes. « Chéri », dit-elle, « si seulement vous consentiez parfois à ôter vos lunettes, à lever les yeux et à sourire, vous seriez vraiment l'un des plus beaux mâles de l'université ! Vous n'avez que trente-six ans après tout. » Mais cette observation, d'ordre essentiellement intime, fut faite en silence. A voix haute, Cathy hasarda : « Rien remarqué de différent, aujourd'hui ? »

— « Si, magnifique ! » dit-il avec ferveur.

— « Pardon ? »

— « Ceci, » expliqua-t-il, en lui montrant une photographie agrandie à 9 x 12. Elle représentait une toile d'araignée, mais une toile curieusement anormale, déjetée, complètement asymétrique.

— « Splendide ! » s'empressa d'approuver Cathy. Deux semestres passés aux côtés du docteur, en qualité d'assistante à mi-temps, lui avaient réservé maintes occasions de se récrier devant une toile d'araignée, bien que toutes lui parussent semblables. « De qui, cette petite merveille ? »

— « Du trente-six, avant-hier, » dit le névropsychiatre avec autant de fierté que s'il en était lui-même l'auteur.

— « Sérum type Q ? »

Il hocha la tête. « Prélevé sur ce nouveau maniaque dépressif au pavillon des agités, à l'hôpital. Absolument typique, n'est-ce pas ? »

— « Certainement. Vous savez, docteur, depuis que nous avons inauguré cette nouvelle série d'expériences, vous avez réuni la collection d'art arachnéen la plus sensationnelle de l'histoire. Nous devrions organiser une exposition au Musée d'Art Moderne. Je sais que vous allez utiliser les meilleures pour le livre, mais... »

— « Mais, même si je parviens à l'écrire un jour, le livre ne sera lu que de quelque cinq cents personnes. La moitié d'entre elles, peut-être, le comprendront. » Il soupira, reposa la photographie sur la pile et se replongea dans ses tableaux.

— « Rien de spécial pour aujourd'hui, docteur ? »

Il lui tendit un bout de papier. « Je vais essayer les miroirs dans la Section Sept, pour un jour ou deux. Nous verrons si cela les stimule. Ou si les desseins se trouvent inversés. »

— « Bien, monsieur. Vous allez me trouver stupide, mais ça ne me paraît pas très juste de les faire rivaliser contre elles-mêmes. Qui sait si une névrose ne va pas en résulter ? »

Le docteur faillit sourire. « Pas d'anthropomorphisme, Miss Beale. Ce ne sont que des araignées, pensez-y. »

— « Oui, docteur. » Quelque peu mortifiée, Cathy se dirigea vers la longue file de petites caisses en bois alignées contre le mur, presque au

niveau de l'œil. Là, soixante spécimens, splendides et parfaitement sains, de *zilla exnotata*, les maîtresses-tisseuses, les artistes dentelières de la gent arachnide, filaient la trame de leur petite vie affairée. Il n'y avait là, bien sûr, que des femelles, le mâle étant une créature paresseuse et veule, juchée sur de longues pattes de moustique, susceptible de plaire aux seules femelles et encore d'une façon très temporaire. Chacune de ces dames, prisonnière derrière sa plaque de verre, avait tout ce que peut souhaiter une araignée... sauf la liberté.

Elles disposaient de petits cônes en papier (noir pour mieux faire ressortir la toile sur la photographie) qui leur servaient de chambre et d'atelier, de pailles remplies d'eau, dispensatrices de boisson, et de repas réguliers, délicieux. Seules les premières heures de la matinée étaient onsacrées à la création de leurs bijoux de soie géométriques. Jamais deux toiles n'étaient absolument identiques, pourtant aucune d'elles ne s'écartait du modèle ancestral. Sauf ici, au dernier étage du Bâtiment des Sciences, dans des conditions rigoureusement contrôlées.

Les mains fines et robustes de Cathy s'activaient avec adresse : elle remplissait les pailles d'eau à l'aide d'un compte-gouttes, ajustait les cônes minuscules, posait un signal rouge sur les cellules où la toile était en cours d'achèvement, un signal vert sur celles où le chef-d'œuvre, terminé, attendait la photographie.

Servir le déjeuner était une opération plus compliquée. D'une boîte en fer blanc où des douzaines de *musca domesticans* bien grasses, en pleine maturité, avaient été soumises le matin même à l'euthanasie par le gaz, elle retirait avec précaution, au bout de ses pinces, une mouche morte, la déposait doucement sur les bords extérieurs de la toile, puis faisait résonner le gong. Ce geste tirait sa raison d'être du fait que les mouches mortes ne bourdonnent pas et que les araignées se refusent à consommer sciemment une mouche qui n'est plus en vie : Cathy se contentait de faire vibrer un diapason qu'elle tenait à la main.

Cette routine se révélait fascinante... bien qu'au début Cathy eût éprouvé quelques difficultés à surmonter son instinctive répulsion féminine à l'égard des araignées. Mais, à présent, elle se surprenait à les traiter en individus, et un curieux sentiment de cousinage la liait à certaines d'entre elles.

Cathy fredonnait en travaillant. Rien d'autre ne venait troubler le silence du labo, que la vibration intermittente du diapason et le faible crissement émis par la plume diligente du docteur. La jeune fille parcourait méthodiquement la rangée de cellules ; arrivée devant le numéro cinquante-deux, elle s'arrêta, déçue. « Oh ! » s'écria-t-elle. « Vous n'avez pas encore vu Zilla ce matin, n'est-ce pas, docteur ? »

— « Non, pourquoi ? » Mais il repoussa ses tableaux et la rejoignit d'un pas vif. Cette araignée-là était l'une de ses élèves les plus douées, sa prima donna ; il avait l'intention de lui consacrer un chapitre entier du livre (un ouvrage qui serait intitulé *Association des Maladies Mentales et de certains désordres dans la Composition Chimique du Sang* », titre prometteur, de l'avis de Cathy).

— « Elle a commencé trois nouvelles toiles et les a toutes abandonnées », remarqua la jeune fille. « Je la crois cafardeuse. »

Le docteur fronça les sourcils. Le numéro cinquante-deux s'était révélée la plus assidue des travailleuses, la créatrice de toiles la plus inspirée d'une espèce pourtant célèbre pour ses dons artistiques. C'était elle qui, la première de ses compagnes, avait absorbé une mouche vidée de son jus et remplie, à la place, de sérum sanguin prélevé sur un malade mental schyzophréno-catatonique de l'hôpital... pour présenter par la suite dans ses toiles tous les symptômes possibles de cette maladie, adaptés à sa qualité d'arachnide. Pendant une semaine environ, ses créations n'avaient été que monstres à demi-formés, avortements frénétiques !

Ce qui avait clairement démontré au docteur Will McGregor la valeur de son hypothèse originale selon laquelle la maladie mentale est étroitement liée à quelque déséquilibre de la composition chimique du sang. Mais ce n'était pas tout. Quelques semaines plus tôt, on avait pourri Zilla de sérum prélevé sur le courant sanguin d'un schizophrène guéri et, comme en témoignaient irréfutablement ses toiles, elle aussi avait guéri ! Elle s'était remise à tisser ses chefs-d'œuvre miniature, d'une facture aussi parfaite qu'auparavant.

Jusqu'à ce jour. A présent, et quelle qu'en fût la raison, elle avait manifestement perdu le nord.

⁂

Le Professeur était inquiet. Elle me paraît bien un peu agitée, mais rien ne me semble justifier cet accès de paresse soudain, » déclara-t-il.

— « Et si c'était le printemps qui lui montait à la tête ? Peut-être a-t-elle besoin d'un tonique quelconque ? Si nous lui donnions une mouche avec une goutte de sherry, par exemple ? »

— « Ma chère enfant ! » Cette fois, il souriait carrément. « Non, si elle a faim, elle finira sa toile et attendra son repas, en bonne petite araignée obéissante. Elle n'a pas envie d'essayer pour l'instant, c'est tout. Ou alors, elle n'a pas assez faim. »

— « Il existe différentes sortes de faims, » remarqua doucement Cathy en se rapprochant un peu de lui. « Sincèrement, docteur, peut-être Zilla sent-elle à sa manière que le printemps est venu et que la vie ne devrait pas se réduire à la simple routine manger-travailler-dormir. »

— « Une araignée ! Sentir le printemps ! Miss Beale, vraiment... »

— « C'est le printemps, vous savez, même si vous n'avez pas remarqué mes violettes. » (Cette remarque faillit vraiment lui échapper.) « Portez-vous encore vos caleçons longs, symboliquement parlant ? Chéri, je vous aime avec passion mais parfois il me prend envie de vous flanquer une bonne gifle pour vous apprendre à vivre. Allez-vous m'embrasser un jour, oui ou non ? » (Tout cela en silence.) « Oui, docteur, » dit-elle à haute voix.

Zilla l'araignée s'avança de quelques centimètres sur le fil principal de son dernier édifice inachevé. Puis elle recula. Il se pouvait qu'elle eût

senti la tension très réelle, quoique informulée, entre la Gardienne et le Garde.

— « Allons, retournons au travail ! » proposa le docteur avec fermeté. « Zilla — je veux dire le numéro cinquante-deux — ne va pas tarder à retrouver son énergie. Parce que... »

— « Parce que, après tout, ce n'est qu'une araignée. Mais pensez à ses antécédents ! On a inoculé à Zilla presque toutes les maladies dont puisse souffrir un être humain et elle a guéri de toutes. » L'indignation, l'amour soulevaient Cathy. Tout ou rien. C'était une victoire qu'il fallait remporter, à l'instant. « Et souvenez-vous, docteur : « *A la lumière de leurs relations et de leurs adaptations sociales extraordinairement organisées, nombre de ces insectes paraissent plus intelligents, plus proches des humains peut-être dans leurs activités rationnelles que la plupart des vertébrés. Ce sont uniquement leur petite taille et leur aspect extérieur si différent du nôtre qui nous incitent à les considérer comme des mécanismes purement inconscients. Si les fourmis et les araignées étaient d'une taille assez importante pour éveiller l'esprit d'observation, si la forme de leur corps était identique à la nôtre, nous jugerions probablement leur façon d'être révélatrice d'une intelligence similaire à la nôtre.* » J'ai oublié ce qui suit. »

Le Professeur fronça les sourcils. « Quel petit imbécile de première année êtes-vous en train de citer ? »

— « Vous, docteur, » dit Cathy avec une suave témérité. « Extrait de votre thèse de doctorat intitulée *Spéculations sur la Phylogenèse*. J'en ai trouvé un exemplaire dans la bibliothèque ; quand on m'a dit que j'avais quelque chance de travailler avec vous sur les insectes — pardon, les araignées — j'ai appris ce passage par cœur. Et puis... et puis.. » Elle braqua sur lui toute la puissance de son sourire adorateur et il faillit trébucher sous le choc.

— « J'étais un peu plus jeune alors... » commença-t-il d'un ton quelque peu embarrassé.

— « Mais ce que vous disiez alors signifie que les insectes — et les araignées — *peuvent* penser, avec la différence que leur pensée ne suit pas les mêmes chemins que la nôtre. Je sais que je simplifie à l'excès... »

— « Effectivement, » déclara le docteur, en se repliant à la hâte sur une position préparée à l'avance. « Mais vous devez convenir que la principale différence entre notre esprit et celui des insectes (ou des araignées) semble résider dans l'importance relative de l'instinct et de la raison. N'iriez-vous pas jusque là ? »

— « Si, bien sûr ! Mais peut-être partagent-ils avec nous l'instinct le plus primordial de tous, celui qui préside à la perpétuation des espèces. L'instinct sexuel, si je puis me permettre de prononcer ce mot entre ces murs austères. »

— « L'instinct sexuel, ma chère enfant, est commun à tous les organismes au-dessus du niveau de l'amibe, » dit rapidement le docteur. Il regarda sa montre et sursauta. « Aie ! on dirait que j'ai une réunion dans un peu moins de cinq minutes. Excusez-moi, Miss Beale ! »

— « Et il m'appelle *Miss Beale*... après ces mois délicieux de collaboration dans le travail, de discussions amicales, et tout ! » explosa-t-elle, toujours en silence. Soudain, au moment où il s'en allait, elle lui saisit impulsivement le bras. « Sincèrement, docteur, j'aimerais faire quelque chose pour cette petite Zilla. Elle n'est pas heureuse. D'une femelle à l'autre, je me sens avec elle d'étranges affinités. Pourrais-je tenter une sorte d'expérience ? »

— « Je vous demande pardon ? »

— « Je parie que j'arriverais à lui rendre son énergie. Peut-être parviendrais-je à lui faire manger quelque chose, même si sa toile n'est pas vraiment achevée. Je pourrais lui donner une mouche avec un nuage d'alcool, par exemple ? Un tonique qui la remettrait d'aplomb ? »

— « Ma chère enfant ! Vous voulez essayer d'apprendre l'alcoolisme à cette pauvre petite bête ? Les araignées n'ont pas besoin de tonique, même au printemps. Du reste, comme vous le savez très bien, il serait impossible de le lui faire ingurgiter directement. Il faudrait faire absorber à un être humain une quantité de whisky suffisante pour l'enivrer, puis prélever un échantillon de son sang, le substituer aux jus d'une mouche et donner cette mouche à Zilla. Ce serait frivole, immoral, et... et.. mais vous plaisantez, n'est-ce pas ? » Il jeta un nouveau coup d'œil à sa montre « Ciel, il faut vraiment que je me sauve. A demain à la même heure, miss Beale. »

Il partit en courant presque. Cathy resta figée, les yeux fixés droit devant elle, dans la direction par laquelle venait de disparaître le jeune docteur, beau, obtus et borné, jusqu'à ce que les portes du labo eussent cessé de battre. Puis elle baissa la tête et son regard pensif rencontra celui de Zilla qui la fixait droit dans les yeux. Cathy avait longtemps trouvé aux araignées un air sinistre et distant mais, à présent, elle n'en était plus sûre. Ne sous-estimez jamais les capacités de perception extra-sensorielles d'une femme.

— « Attends-moi ici, fillette ! » ordonna Cathy avec fermeté. Elle sortit en courant, longea l'immense couloir qui menait à la Salle de Biologie, fondit sur la doctoresse Marge Thomas et lui demanda vingt centilitres de $C^2 H^5 OH$, plus connu sous le nom d'alcool éthylique pur.

— « Mais bien sûr, ma chère », dit Marge en se levant pour ouvrir l'armoire. « Vous voulez préserver quelque chose ? »

« Oui, » confessa Cathy avec solennité. « *Moi,* en un sens. » Et elle reprit le chemin du labo, la bouteille à la main. « Je choisis toujours la méthode la plus difficile, » se dit Cathy en fermant les portes à clef.



Zilla accueillit l'expérience avec tout le sérieux caractéristique de sa tribu. Ele se mit à l'œuvre aux premières lueurs de l'aube, gueule de bois ou pas. Cette toile-là serait un chef-d'œuvre, peut-être son chant du cygne, mais elle s'en fichait comme de sa première mouche. Les quatre paires de navettes, commodément placées à l'endroit qui lui eût servi

pour s'asseoir, eût-elle été humanoïde, travaillaient à la cadence d'une mitraillette. Et la toile prodige naissait, prenait forme, une forme que, certainement, jamais araignée n'avait filée encore.

Mais il faut un début pour tout. Il y a de nombreuses, très nombreuses années, le premier primate se lassa de marcher à quatre pattes et se leva sur ses pattes de derrière. C'est ainsi que Zilla comprit sa mission. Son minuscule cœur à trois ventricules, pas plus gros qu'une tête d'épingle, battait si follement qu'elle arrivait à peine à le contenir. Zilla était, à cet instant-là, une Femme Chargée d'un Message... un message qu'elle ne pouvait transmettre que par l'intermédiaire d'une toile soyeuse de fils arachnéens.

⁂

La matinée du lendemain débuta comme à l'ordinaire, pour les humains. Le docteur Will McGregor arriva un peu en avance pour vérifier le thermostat et travailler au dictaphone son chapitre douze. Il était en plein travail lorsque Cathy entra, posa son porte-documents et lui adressa un « Bonjour » désinvolte. Elle avait passé la moitié de la nuit à écrire et à déchirer des poèmes d'amour ; un coup d'œil au miroir du hall lui avait appris qu'elle était d'une pâleur intéressante.

Non pas que le docteur parût spécialement intéressé. Il bourra sa pipe et lui tendit les consignes de la journée. Cathy se sentait d'humeur à les mettre en pièces et à l'en asperger comme d'une chute de neige. Elle se contenta toutefois de déclarer négligemment : « Au fait, j'ai passé outre à vos recommandations, hier. »

— « Pardon ? » Il la regarda, étonné.

— « J'ai... j'ai donné à Zilla un tonique... un soupçon d'alcool »

— « *Quoi ?* Mais... en utilisant quel sérum ? »

— « Le mien, bien sûr, » confessa-t-elle. « J'ai pris une légère cuite. Oh ! c'était probablement stupide, mais je ne pouvais m'empêcher de penser que cette pauvre Zilla avait des ennuis. Elle avait tissé à peine assez de toile pour y suspendre la mouche et j'ai dû faire vibrer le diapason pendant cinq grandes minutes avant qu'elle daigne venir manger... »

Le docteur la regarda comme s'il la voyait pour la première fois. Il se leva et ôta ses lunettes. Manifestement, il ne parvenait pas à opter entre la colère et le rire ; aussi se décida-t-il pour la curiosité. « Eh bien, quels sont les résultats, si toutefois il y en a ? »

— « J'ose à peine regarder », avoua Cathy.

— « Allons-y ensemble, » dit-il avec fermeté. Et ils y allèrent. Ensemble ils sursautèrent, clignèrent des yeux, les rouvrirent. Zilla cuvait douillettement son vin dans son nid. Mais la toile était digne du livre... de tous les livres, partout. C'était une toile à trois dimensions, incroyablement complexe, dont les délicats fils de soie se croisaient et s'entrecroisaient pour former un dessin... mais lequel ?

— « Je trouve que ça ressemble... » commença Cathy.

Mais le professeur lui serra l'épaule. « J'ai une idée... c'est une expérience psychologique que je projette depuis fort longtemps. Voici l'occa-

sion rêvée. Nous allons organiser immédiatement une conférence. Courez en bas et ramenez-moi tous les membres de la faculté que vous pourrez dénicher. C'est une toile d'araignée qui fera date dans l'histoire. »

Quelque peu déconcertée, Cathy s'empressa d'obéir. Moins de dix minutes plus tard, un petit groupe de savants et de professeurs se pressaient autour du chef-d'œuvre de Zilla. Comme prévu, chacun se récria. Naturellement, le docteur Will jouait le rôle de maître des cérémonies. « Je vous serais reconnaissant, » dit-il, quand les exclamations se furent apaisées, « de prendre un papier et un crayon et, sans vous consulter à l'avance, de noter ce que représente pour vous cette phénoménale création de Zilla. »

Ils s'exécutèrent. Les résultats furent assez imprévus car ils n'étaient pas deux à avoir vu la même chose. La doctoresse Marge Thomas déclara que la toile, elle ne savait trop pourquoi, lui faisait penser à une villa au bord de la mer. Le professeur Ayers, célèbre mathématicien presque à l'âge de la retraite, dit que la toile, par quelque processus mystérieux, lui rappelait les collines du Wyoming où il avait passé sa jeunesse. Le docteur Bates, physicien, s'imaginait voir dans la toile une équation à demi résolue qui le hantait depuis des années. Le professeur Willis, ingénieur, y voyait le plan architectural d'un pont réalisable dans quelque lointain avenir. Le professeur adjoint Martha Klein y discernait le visage d'un garçon qu'elle avait connu très, très longtemps auparavant. Quant à Cathy Beale, qui se sentait d'humeur hardie, elle écrivit qu'elle y voyait une sorte de déclaration d'amour cubiste, complète avec cœur et flèche.

Le docteur Will McGregor lut les différents feuillets — pas à voix haute, bien sûr — et les rangea soigneusement dans son bureau. Il promit d'envoyer à chaque volontaire de cette peu banale expérience une photographie de la toile, à supposer que celle-ci, avec ses trois dimensions, pût se prêter fidèlement à la photographie, puis il reconduisit ses collègues. « Stupéfiant ! » dit-il à Cathy quand ils se retrouvèrent seuls. Et il lui montra les tests.

Elle lui opposa un regard accusateur. « Ce n'est pas juste. Vous n'avez pas dit ce que la toile représentait pour vous. »

« J'étais l'observateur, » rappela-t-il. Il considéra l'ouvrage fantastique de Zilla, se gratta la tête. Une sorte de compréhension stupéfaite se fit jour sur son visage. « Mais voulez-vous le dire, Cathy. Je vois que, dans cette toile, notre petite araignée inspirée est parvenue à donner à ses désirs une forme si intense qu'elle les a projetés, communiqués... que chacun de ceux qui l'ont regardée ont cru y voir le désir que leur inspirait leur propre cœur. En réalité, l'œuvre de Zilla a joué le même rôle que les tâches d'encre de Rorschach, avec l'effet inverse ! »

— « Et cela, uniquement parce qu'elle veut un compagnon ? »

— « Aiguillonnée par un stimulant, libérée de ses inhibitions d'araignée, électrisée par quelque élément de *votre* sérum sanguin aussi peut-être, oui. »

Cathy était écarlate. « J'ai bien l'impression que je me suis trahie en disant que j'y voyais une déclaration, non ? »

Elle se détourna, mais le docteur la retint.

« Je suis heureux que vous l'ayez fait, » dit-il doucement. « J'en aurais peut-être vu une, moi aussi, si je n'avais été tellement occupé à surveiller les réactions des autres. J'ai été aveugle à bien des égards, Cathy, ma chérie. » Il ôta ses lunettes et l'embrassa. Ce n'est pas trop tôt, pensa Cathy en lui rendant son baiser. Puis ils partirent chercher un compagnon pour Zilla. Et ce qui arriva par la suite ne regarde qu'eux.

Traduit par Elisabeth Gille.
Titre original : Three dimensional Valentine.

KIT REED

Le règne de Tarquin le Superbe

On recherche : nouveau nom (ou même nouveau mot) pour définir histoires hors du commun et impubliables ailleurs que dans « Fiction », *sans pourtant ressortir à la science-fiction ni au fantastique. Voir dans le passé* « Et voici les nouvelles » *de Theodore Sturgeon (n° 44) ou* « Celle qui partit » *de Shirley Jackson (n° 54). Dernier exemple en date,* « Le règne de Tarquin le Superbe » *de Kit Reed.*



NOUS pensions tous que Tarquin plaisantait quand il a dit qu'il allait être roi. Bien sûr, il était plus âgé que nous autres, et la maison était la sienne, mais cela avait l'air d'une blague, ou bien d'une lubie comme les fourmis de Lukey.

Lukey avait un palais sous globe pour fourmis, avec des monticules et des allées. Celui que la fabrique lui avait envoyé ne lui avait pas donné satisfaction ; aussi l'avait-il démoli pour faire des petits châteaux pour les fourmis et il avait transformé les petits corridors en rue, comme dans un minuscule village. Il avait ensuite introduit dedans les bestioles, mais il n'avait pas été content de leur attitude. Il les avait alors versées dans un crible brûlant et secouées. Maintenant, les fourmis faisaient tout ce que Lukey leur ordonnait.

Il déclare que c'est un microcosme et que, si les choses ne vont pas comme il veut, il prendra une hache et détruira tout, et qu'à ce moment-là le monde disparaîtra aussi, sous une plus grosse hache. Chaque matin, il sort pour voir le journal. S'il y a eu un meurtre ou un coup d'Etat dans les Balkans ou une révolte en Orient il rentre d'un pas furieux et s'écrie d'une vois tonitruante : « Monde, ton heure est venue ! » en brandissant sa hache sur le palais des fourmis, jusqu'à ce que quelqu'un vienne l'implorer de nous épargner.

Au début, nous avons cru qu'il en allait de Tarquin comme de Lukey et de son palais de fourmis. Tarquin nous a toujours dit que sa maison est la nôtre et que nous pouvons faire tout ce que nous voulons sous son toit. Aucun autre propriétaire ne permettrait à Martin et Leroy

de se conduire comme ils le font avec leur histoire de vaisseau spatial. Si la maison de Tarquin est pour lui son château, c'est aussi l'astronef des jumeaux Merton. Leroy s'attache sur le siège de son pupitre et tripote sa règle et son encrier jusqu'à ce que Martin entre. Il dit alors : « Prêt au décollage, capitaine ? » et Martin répond : « C'est l'heure. » Ils commencent le compte à rebours. Martin s'affaire avec la passerelle qui est quelque part sur le tapis près de la table de nuit. Puis il s'attache sur la chaise de son pupitre (oh ! excusez-moi... sur son siège éjecteur anti-grav) et dit : « Prêt réacteur un ? » Leroy dit : « Prêt réacteur un. » Martin : « Vérifier pression atmosphérique. » Leroy : « Vérifier pression atmosphérique. » Martin : « Prêt réacteur deux ? » Leroy : « Prêt réacteur deux. « Et ainsi de suite ; finalement Martin crie : « Partez ! » Et ils partent. Ils continuent pendant des heures, puis débarquent sur une autre planète et revêtent leurs costumes spatiaux. (« Sortez l'antenne. » « Sortez l'antenne. ») Ils descendent alors examiner les indigènes, représentés par Twig, qui joue le jeu vraiment à fond, et se mettent à inspecter la flore et la faune locales vers l'heure des repas : il y a une quantité de possibilités dans le jeu de l'espace.

Comme je l'ai dit, Tark a toujours déclaré que nous pouvions faire tout ce que nous voulions sous son toit. Il n'a jamais cessé d'être très gentil pour nous. Personne dans la ville n'avait guère prêté attention à lui jusqu'à la mort de Mr. et Mrs. Stewart. Puis tout un chacun apprit que le vieux couple avait laissé sa grande demeure à son unique petit-fils, Tark. Je me demande si ces gens savaient ce qu'ils faisaient.

Du moment où Tark est devenu propriétaire de la maison, elle s'est mise à se peupler. Lukey était un joueur passable de basket-ball qui gagnait sa vie à jouer des parties de troisième ordre dans des villes de quatrième grandeur, jusqu'au jour où ses jambes faiblirent. Il était parvenu à se débrouiller assez bien dans la ville en tant qu'ex-pro, en donnant des leçons aux gosses, quand un jour il rencontra Tark et vint vivre chez lui. La première chose qu'il avait faite à son arrivée, disait Tark, avait été d'acheter le palais aux fourmis. Peu de temps après, il s'était fait inscrire pour l'allocation de chômage.

Martin et Leroy quittaient l'école lorsqu'ils firent la connaissance de Tark. C'était vers l'époque où ses grands-parents lui avaient laissé la propriété et où l'on commençait à comprendre qui était Tarquin Stewart. Les jumeaux se trouvaient dans le centre, chez Luther, en train de célébrer leur Emancipation, car ils venaient de dépasser l'âge scolaire légal, quand Tarquin est entré et leur a demandé ce qu'ils allaient faire désormais. Ils gagnent pas mal d'argent sur les quais, quand les pêcheurs de crevettes rentrent au port. Jusqu'à ces derniers temps, Tark avait eu besoin de leur argent pour faire marcher la maison.

Ce qui m'a incité à venir m'y installer, moi, c'est, je pense, que j'avais sympathisé dès le premier moment avec Tark. Je l'avais connu à l'école. Je crois être le seul à savoir qu'il avait l'habitude de se rendre sur la vieille estacade, dans les marais, où il tentait de s'envoler. Nous y allions ensemble. Il courait sur une petite distance, puis bondissait en l'air. Je ne

m'y suis jamais essayé. Je me contentais de me coucher sur le dos et de fermer les yeux en serrant les paupières au point de voir des images, et de temps à autre je me livrais à des exercices de lévitation.

Je ne cherchais pas à vérifier si Tark volait, et il était trop occupé par ses tentatives de propulsion aérienne pour observer si je parvenais à quitter le sol du quai. Aussi nous entendions-nous très bien. Quand nous en avions assez de nos sports, nous bavardions. Nous évoquions ce que nous pouvions concevoir de plus magnifique. Pour moi, c'était une maison sans limites avec des couloirs où l'on pourrait avancer sans jamais en voir le bout. Pour Tark, c'était « La Romaine », la plus grande péniche de plaisance qui soit, où des choses trop belles pour être imaginées seraient conçues pour son seul agrément. Je crois que nous étions encore un peu imbus de nos causeries quand Tark m'a demandé de venir habiter chez lui et que j'ai accepté.

Twig était arrivé avec Doreen. Leur mère était morte et la tante qui les hébergeait avait déclaré qu'elle n'avait pas envie de les garder davantage. Je n'aurais jamais cru que les gens faisaient des choses pareilles avant d'avoir rencontré Twig et Doreen. Ils n'ont que dix et onze ans, mais la tante de Doreen l'avait affublée d'une espèce de sweater en nylon turquoise qui commençait à s'effilocher sous les bras, d'une courte jupe plissée, de souliers vernis et de chaussettes blanches. Aussitôt qu'elle eut compris qu'elle allait vivre définitivement avec nous, Doreen prit un peigne mouillé et se débarrassa des bouclettes crêpées par sa tante, puis elle ôta le rouge à lèvres tartignole dont la vieille l'avait barbouillée avant de la mettre à la rue. Enfin elle nous demanda de l'appeler Dor, ce que nous avons fait.

Nous entretenions avec soin la grande vieille demeure de Tark et nous arrivions à faire échec à Mr. Buttery, du Bureau d'Assistance Sociale. Il nous avait à l'œil parce qu'il estimait que Tark n'avait pas le droit de garder Twig, Dor et les jumeaux. Il avait raison, mais nous veillions à ce que tout soit si pimpant et les gosses si bien soignés et si actifs qu'il n'a jamais eu le moindre prétexte de porter plainte.

Voilà en partie pourquoi cette royauté de Tark ne me plaisait guère. Si Mr. Buttery, au cours d'une de ses tournées d'inspection, s'apercevait de ce qui se passait, nous risquions de perdre les enfants.

Tark n'a pas dit carrément qu'il allait être roi. Le jour de son anniversaire, il est descendu, il s'est arrêté sur le palier et s'est éclairci la gorge en attendant que nous soyons tous là. Il avait un costume et une chemise couleur lavande pâle, et ses mains étaient encore tachées comme s'il venait de s'exercer à teindre quelque chose en rouge avec un produit bon marché.

— « Je viens d'atteindre mon vingt-cinquième anniversaire, » dit-il, puis il fit un geste des mains dans son dos comme s'il ramenait autour de lui un vêtement d'hermine, et il acheva de descendre les marches. « Je suis arrivé à ma majorité fiduciaire. » Les jumeaux prirent un air ahuri.

Twig, qui lit beaucoup pour un garçon de onze ans, émit un timide bravo.

« Maintenant... » (Tark s'avança dans le vestibule) « je pourrai faire ce que je veux dans cette maison. Dorénavant, vous m'appellerez TARQUINUS PRIMUS ET ULTIMUS. »

— « Oh ! Tark, c'est bien long à se rappeler pour un gosse. » J'essayais de plaisanter.

— « Bill... » Son expression s'était rembrunie et pendant une minute j'oubliai le costume fripé et la teinture rouge, car il avait l'air vraiment souverain.

— « Tarquinus Primus et Ultimus, » dirent en chœur Dor et Twig en s'inclinant et esquissant une révérence. Ces gamins adorent jouer.

Les jumeaux dressèrent leurs antennes et s'avancèrent pour rendre hommage. Luckey jeta un coup d'œil de regret vers son palais aux fourmis — il était plongé en pleine révolution — et se livra à quelques salamalecs sur le tapis.

— « Comme il vous plaira, Tark. »

Celui-ci sourit.

— « En l'honneur de mon anniversaire, je proclame que c'est jour férié légal. » Cette fois, nous fûmes unanimes à applaudir. « Distribution générale de limonade. »

Il prit la tête de notre défilé au grand complet vers la cuisine et retira une toile qui recouvrait un réfrigérateur flambant neuf, avec l'orgueil d'un empereur dévoilant une statue. Sur le porche, tandis que nous buvions gaiement notre limonade, je remarquai que les petites coupes que Tark avait commandées à Charleston portaient de minuscules couronnes dorées.



Il y eut des quantités de surprises après que Tark fut entré en possession de son argent. La première fut un tapis à la royale couleur pourpre, pour le petit salon. Il était si épais qu'on pouvait s'y noyer. Quand Tark quittait la ville, Twig allait se trémousser à plat ventre dans sa couche moelleuse.

Il s'y rendit un jour que Tark était assis dans le fauteuil en brocart doré qu'il avait acheté et commença à se tortiller sur le tapis, comme il le faisait chaque fois que Tark s'absentait. Je croyais que celui-ci allait lui donner une bonne raclée, mais il se contenta de tendre la main et de dire :

— « Tu peux te lever en *la Présence du roi.* »

Cela fit un effet bœuf sur Twig qui dès lors, quand il était à quatre pattes, se relevait et s'inclinait devant Tark, et après quoi se rejetait à plat ventre et recommençait à frétiller sur le tapis, jusqu'à ce que Tark décide qu'il était temps pour son loyal sujet de se remettre debout.

Tark essaya avec moi le coup de « la Présence », je rouspétai un petit peu, mais il me regarda de ses yeux limpides, et je ne tardai pas à esquisser un petit salut avec un semblant de révérence car, quoi qu'on puisse dire, Tarquin Stewart avait un air souverain.

Tark était enchanté quand les jumeaux descendaient jouer aux explorateurs planétaires. Où qu'ils aillent, que ce soit sur Mars, Vénus ou Andromède, ils avaient ajouté un rite à leur programme habituel. Ils s'arrêtaient toujours pour rendre hommage au prince du lieu. Tark était Tooft de

Mars, Reka de Vénus et Andon d'Andromède, suivant la fantaisie du jour, et il se montrait toujours extrêmement aimable avec les jumeaux qui apportaient au souverain des cadeaux de bimbeloterie ou de bonbons. Une fois, après une bonne semaine aux docks, ils s'amenèrent avec une petite perle de culture.

Je dois reconnaître que Dor et moi nous n'aimions guère le coup du roi. Dor, qui étudiait les colonies et la Guerre de l'Indépendance en classe de quatrième année à l'école primaire, était la demoiselle d'honneur de Tark, ce qui impliquait qu'elle devait lui apporter à dîner sur un plateau, avec de profondes révérences. Cela ne me plaisait pas, car j'avais presque le même âge que Tark et je me rappelais le temps où nous étions plus proches l'un de l'autre qu'un roi et son sujet, quand j'essayais de me soulever sur le quai pendant que lui tentait de s'envoler.

C'est peut-être pourquoi j'invitai Délia à venir vivre avec nous sans même en référer à Tark. En partie à cause de ça et en partie dans l'idée que la présence d'une femme dans la maison pour s'occuper des gamins impressionnerait favorablement Mr. Buttery, du Bureau d'Assistance Sociale.

Elle était mince et brune ; elle avait trente ans, et elle avait pas mal roulé sa bosse. Quand je l'ai rencontrée, elle était dans une mauvaise passe et en avait assez. Au bout de quelque temps de séjour dans la maison, où elle occupait une chambre en façade au dernier étage, elle cessa de se plâtrer la figure et laissa ses cheveux reprendre leur teinte naturelle. Delia était une bonne fille. Je l'aimais bien car, avec elle, le métier était une chose et le reste une autre, et du moment qu'elle n'était pas chez nous pour ça, elle n'y pensa plus et se mit à aider à la cuisine et à essayer de faire friser les cheveux de Dor. Je crois que Delia n'était pas fâchée de lâcher le métier, pour un temps. D'autre part, nous ne voyions pas d'objection à ce qu'elle soit toujours en train de sculpter des statues dans du savon ou des pommes de terre crues, ou encore des morceaux de pain archi-rassis. Parfois, nous montions admirer la petite cité qu'elle avait fabriquée. Un jour, Lukey oublia totalement ses fourmis à regarder Delia s'amuser avec ses constructions.

Quand elle eut sculpté toute une série de personnages en train de faire la révérence et qu'elle les eut installés en rond autour du fauteuil de Tark, celui-ci admit Delia en sa présence comme première dame d'honneur, en lui assignant comme fonction de s'asseoir à ses pieds les jours de réception solennelle.

Je ne sais pas pourquoi j'ai été surpris quand Tark a institué les jours de réception royale. Après s'être procuré des portières de velours doré pour le salon, il s'est mis à y passer de plus en plus de temps, assis dans son fauteuil de brocart d'or, acceptant de nous des cadeaux et nous disant avec majesté que nous pouvions rester debout en sa présence pour autant que nos têtes ne dépassent pas la sienne. C'était assez difficile pour Luckey qui était un de ces gardiens de but à longues jambes pour qui les moniteurs de base-ball vendraient leur âme, mais il y parvint.

Comme je l'ai déjà dit, Tark institua des jours de réception royale.

Ils commencèrent dans le courant d'avril, alors que Twig, Martin, Leroy et moi, nous étions assis sous la véranda à regarder les gosses qui lançaient des avions en papier du haut de la falaise. Dor, qui était sur le tapis à bavarder avec Tark, sortit sur le pas de la porte.

— « Tarquinus Primus et Ultimus ouvre maintenant ses portes à ses sujets, » déclara-t-elle avec un geste des bras plein d'allure. « La Présence du roi attend votre présence. » Elle eut un petit rire et mit la main devant sa bouche pour s'empêcher de pouffer.

— « Dis-lui que nous rentrerons dans un moment, Dor. Le soleil va bientôt se coucher. »

Elle cessa de rire.

— « Il a dit MAINTENANT. »

Martin regarda Leroy.

— « La première expédition intergalactique doit aller rendre hommage au souverain avant de s'élancer vers les lointains soleils. »

— « C'est juste, » dit Leroy. Ils se donnèrent une bourrade, sourirent et se dirigèrent vers la porte. Twig se leva et les suivit.

Je restai encore un moment, les yeux sur le ciel qui rosissait.

— « Hé, Bill ! » Twig était sur le seuil de la porte. « Hé, Bill ! » appela-t-il à mi-voix. « Viens. »

— « Dis à Tark que je rentrerai dans un instant, Twig. Le soleil va bientôt se coucher. »

— « Bill, il veut que tu viennes maintenant. Et il ne plaisante pas. » Twig avait l'air bien grave pour un garçon de onze ans.

— « Voyons, il plaisante, Twig. C'est comme Martin et Leroy avec leur vaisseau spatial. Et Lukey avec ses fourmis. Tu ne devrais pas te laisser tellement impressionner, Twig. »

— « Bill, tu n'as pas dû faire attention à ce qui se passe ici. Tu n'es pas là pendant la journée ; alors il ne s'occupe pas de toi. »

— « Naturellement. il faut bien que j'aille au bureau, non ? »

— « Bill, je t'en prie... »

— « O.K., Twig, O.K. »

Il faisait déjà sombre dans la salle du trône quand je suis rentré, mais personne n'avait songé à allumer. Je crois bien que c'est ce jour-là que nous avons commencé à appeler le salon « salle du trône ». Martin et Leroy étaient assis par terre, les jambes croisées, d'un côté du trône de brocart d'or de Tarquin. Dor et Twig se tenaient de l'autre côté et Delia était assise aux pieds de Tark, sa jupe étalée autour d'elle, avec deux de ses statuettes de savon posées devant elle, comme des gardes.

Tark avait un air imposant. Il portait des vêtements bleu ciel et pourpre dans la maison depuis son anniversaire, mais c'était la première fois que nous le voyions vêtu de brocart... Il avait un habit de brocart rouge foncé — j'ignorerai toujours qui le lui avait fabriqué — et une petite cape avec une minuscule torsade d'hermine au cou.

Il abaissa la main pour tapoter la tête de Delia et nous recensa d'un coup d'œil.

— « Où est Lukey ? Page, lève-toi ! »

Twig alla le chercher.

— « Ceci est le premier jour de réception solennelle, » dit Tarquin, « et il y en aura deux par semaine. Vous vous réunirez dans cette salle juste avant dîner pour passer une heure avec moi avant le repas du soir. Lucas ! » (Lukey sursauta.) « Si mal qu'aillent les événements, le monde bénéficiera d'une amnistie royale les jours de gala. »

Lukey se rembrunit. Il aimait tellement s'élancer sur le palais des fourmis, la hache à la main, en attendant que nous le suppliions... Il soupira, et dit très bas :

— « O.K., Tark. »

— « Monseigneur, » corrigea Tarquin, mais comme Lukey ne prêtait pas attention à son regard sévère, il n'insista pas.

Par la suite, ce fut monseigneur par-ci et monseigneur par-là et des « oui, monseigneur », mais je crois qu'aucun de nous n'était encore en mesure, à ce moment, de comprendre.

Après cette séance solennelle, nous autres, nous sommes allés à la cuisine pendant que Delia préparait le dîner. Son premier soin, quand elle était venue habiter avec nous, avait été de jeter les innombrables boîtes de conserves de viande et caisses de guimauve qui constituaient nos repas, et de prévoir des légumes verts deux fois par jour, avec une salade fraîche au repas du soir. Après avoir mis des côtelettes à griller, elle sortit du réfrigérateur une boîte qui venait d'un traiteur et commença à préparer un plateau pour Tark.

— « Qu'est-ce que c'est que ça ? » Martin et Leroy étaient fascinés.

— « Vous ne savez pas ? » dit dédaigneusement Twig. (Comme je l'ai mentionné, il lit beaucoup.) « C'est du faisan en gelée. »



A dater de ce jour, les choses prirent une tournure *de plus en plus* royale. Tark, qui avait un emploi à mi-temps depuis des années à la Société d'Histoire, donna sa démission. Dès lors, il passa la majeure partie de son temps à siéger dans la salle du trône ou à se promener autour de la maison, en faisant claquer une cravache contre sa jambe. C'était l'époque des vacances scolaires et les gosses étaient à la maison toute la journée, à le suivre d'une pièce à l'autre et à le servir. Ils s'en accommodaient fort bien, car il les laissait aller nager ou faire du bateau avec les autres enfants, en leur demandant seulement de clore leur bec sur le sujet de Tarquinus Primus et Ultimus quand ils jouaient au dehors.

Lukey avait renoncé entre-temps à encaisser les allocations de chômage. Aussi lui et Delia — qui préférait le royaume de Tark aux aléas du trottoir — étaient à disposition pour exécuter tout ce que Tark désirait leur faire faire. Martin et Leroy se rendaient aux docks chaque jour, mais ils ne tardèrent pas à consacrer de moins en moins de temps à leur travail pour être davantage à la maison avec Tark.

Quand ils ont cessé de travailler, je n'y ai pas prêté grande attention.

L'été tirait à sa fin et je pensais qu'ils voulaient avoir du temps pour aller à la pêche, ramasser des crabes et jouer à l'équipage spatial tout leur content. Nous n'avions pas besoin d'argent : depuis qu'il avait atteint sa majorité « fiduciaire », Tark en avait sufisamment pour nous entretenir tous.

Les jumeaux se mirent à jouer de plus en plus à l'astronef, mais il ne leur fallait pas plus de cinq minutes pour le compte à rebours et l'envol, et dix minutes pour franchir la distorsion temporelle jusqu'à une nouvelle planète.

Ils passaient le reste du temps à rendre hommage au souverain du dernier astre exploré, qui était toujours Tark.

J'en suis venu à ne plus aimer regarder jouer les jumeaux, car ils étaient constamment à plat ventre devant Tarquin, à le saluer dans un nouveau langage. Cette idée de courbettes et de salamalecs est tellement anti-démocratique ! si Tark avait été un vrai chef, il ne les aurait pas tolérés. Si j'avais été à sa place, j'aurais instauré des droits égaux pour tous... sauf, peut-être, les jours de cérémonie.

Je ne crois pas non plus que j'aurais dépensé tout cet argent pour avoir un service d'argenterie et une garniture de brosses. Presque tout ce que commandait Tark à cette époque portait une couronne d'or et son monogramme.

Lukey commença à se faire tirer l'oreille pour rendre hommage à Tark quand il se rendit compte qu'il avait de moins en moins de temps libre pour jouer au créateur avec son palais de fourmis. Il était parfois si occupé à aller à la salle du trône et à en revenir qu'il devait abandonner ses bestioles au milieu d'une guerre ou d'une élection. Cela le mettait en furie parce qu'il avait du mal à se rappeler où il en était quand il les avait quittées. Il grognait quand Tark le faisait venir pour le distraire (Lukey jouait joliment de la guitare et Tark l'avait nommé ménestrel de la cour), mais il était tout sourire quand Tark tendait la main de cette façon vraiment souveraine qu'il avait et disait :

— « Lucas, vous pouvez disposer. »

Le soir où Tarquin me fit chancelier, il eut cette même attitude royale. C'était impressionnant. Il m'avait convoqué à la fin d'un jour de réception solennelle, pendant que Delia et les jumeaux lavaient la vaisselle. que Lukey débitait un sombre discours au-dessus de son palais à fourmis et que les petits, Twig et Dor, s'ébattaient en liberté dans le jardin.

Il faisait encore un peu clair au dehors, mais les rideaux de la salle du trône étaient presque entièrement fermés et Tark ne nous avait pas laissé allumer le brasero d'or qu'il avait acheté chez un antiquaire de Charleston pour mettre auprès de son trône.

— « Wilfred. »

La voix de Tark était devenue forte et posée depuis quelques mois qu'il était roi. Il paraissait plus grand.

— « Ouais ? »

Un instant, j'avais oublié que c'était de moi qu'il s'agissait. Personne

ne m'appelait plus Wilfred depuis le temps de l'école maternelle où l'on m'expédiait au coin.

— « A genoux, Wilfred. »

— « Oui, monseigneur. »

Tark détestait qu'on discute. En cela, il a raison, car en vérité personne ne doit discuter avec un roi ; je me suis donc mis à genoux.

— « Désormais, tu abandonneras toutes les tâches sans importance que tu accomplis pour un autre royaume, et tu deviendra mon chancelier. »

Il se leva de son trône et me posa quelque chose sur les épaules. C'était une clef au bout d'une lourde chaîne d'or.

« Tu t'occuperas ici de mes affaires. »

— « Oui, monseigneur. »

Figurez-vous, ce n'est que le lendemain matin, en remplissant de sandwiches ma gamelle à déjeuner, que je me suis rendu compte que Tark m'avait fait tout bonnement promettre de donner ma démission !



Pendant les premiers jours que j'ai passés à la maison, j'avais les nerfs en pelote. Cela m'agaçait de voir Twig, Dor, Lukey, les jumeaux et Delia entrer et sortir du salon, incliner et relever la tête, faire toutes les simagrées possibles pour Tark.

Puis Tark a commencé à m'initier à mes fonctions, et la vie prit de l'intérêt. Il me chargea, chaque matin, d'instruire l'armée : à savoir Lukey et les jumeaux. Il déclara que Mr. Buttery était venu un soir pendant que nous étions dehors à jouer au croquet et avait menacé sérieusement de prendre les jumeaux. Je n'eus pas le cœur d'expliquer à Tark qu'il n'entendrait jamais parler du service d'Assistance Sociale s'il accueillait Mr. Buttery sous le porche ou dans le vestibule, au lieu de l'introduire dans la salle du trône. A la réflexion, même si Tark l'avait reçu dans l'entrée, Mr. Buttery n'aurait pu s'empêcher de trouver bien bizarre ce costume pourpre.

C'est à cause de Mr. Buttery que nous avions institué l'armée. Tarquin avait déclaré que viendrait peut-être le moment où nous devrions nous battre pour garder Twig et la petite Dor, et qu'il fallait que nous soyons prêts. Il me fit monter un arsenal dans la cave au charbon et l'une de mes consignes était de veiller à ce que Lukey descende au moins une fois par semaine pour astiquer les fusils.

J'ai vraiment fait du beau travail, dirai-je en toute modestie. Tark était si occupé à recevoir les hommages de ses autres sujets qu'il n'avait guère le temps de veiller à la bonne marche des choses. Je faisais faire l'exercice, je commandais l'épicerie et je surveillais les traites de Tark à la banque. Je pense que, de nos jours, un chef se doit d'être autre chose qu'un mannequin de parade.

Si les petits n'avaient pas dû retourner à l'école, il est probable que nous aurions vécu des années durant sous le règne de Tarquin le Superbe. En tout cas, Tark les expédia en classe au début de septembre avec des

cartables neufs et un peu d'argent pour la cantine ; Dor était sur son trente et un dans une robe de coton à carreaux. Tark dépêcha même Delia en ville avec Twig pour lui acheter un pantalon neuf pour la rentrée et il permit à Lukey et aux jumeaux d'accompagner les petits jusqu'au coin de la rue. Seulement vers l'heure du déjeuner, il est devenu irritable et morose. Il avait l'habitude que Twig lui raconte des histoires loufoques et Dor lui manquait pour faire ses commissions. A deux heures, il envoya Lukey à l'école s'assurer que les enfants rentreraient aussitôt libérés par la cloche et, le lendemain, il leur refusa l'autorisation de partir.

C'est le jour où l'inspecteur scolaire vint chez nous pour la première fois que les choses commencèrent à prendre mauvaise tournure pour Tark.

Il m'avait d'abord chargé d'aller lui parler, mais il écouta par la fenêtre. Quand il m'entendit m'emberlificoter dans des excuses, il sortit, vêtu de son costume pourpre, et se lança dans des propos pour le moins malavisés. Delia arrangea les choses en disant à l'inspecteur que les enfants avaient été malades, mais il n'empêche que l'humeur de Tarquin en fut gâtée pour une semaine.

Peu à peu, il laissa de moins en moins de temps à Lukey pour s'occuper de son palais aux fourmis et il ne voulut même pas lui permettre de se précipiter avec la hache en criant : Monde, ton heure est venue » le jour de la révolte à Pékin. Lukey bouda, ce qui déteignit sur les jumeaux. Ils furent même si démoralisés, un jour, qu'ils ne donnèrent pas le départ à leur astronef. Après cela, vous comprenez bien que les séances d'entraînement ne présentaient plus guère d'agrément pour moi. La tristesse des jumeaux alla croissant et la hargne de Lukey aussi. J'ai dû m'occuper en personne de l'entretien de l'arsenal.

Twig et Dor n'étaient pas trop contents de ne plus pouvoir aller à l'école. Twig déclara tout net à Tark, une fois, qu'il en avait assez de ramper à plat ventre sur le tapis, et quant à Dor, elle mettait deux fois plus de temps que d'habitude si on l'envoyait chercher quelque chose. C'était bien compréhensible car leurs camarades de septième et de hutième venaient les appeler sous les fenêtres — Dor et Twig connaissaient tous les gosses de la ville — et l'école entière se préparait pour les fêtes de la Moisson.

Delia ne se plaignait jamais, mais je l'ai trouvée plusieurs fois en larmes après avoir été attrapée par Tark qui récriminait contre sa cuisine. Elle retira tous ses courtisans sculptés de la salle du trône et, un jour, elle fit un rat dans l'une des savonnettes pourpres de Tark.

Tous ces micmacs ne m'agaçaient pas trop parce que faire marcher la maison, essayer de réconforter Delia et les enfants et empêcher l'armée de se révolter contre Tark m'absorbait de plus en plus. Une fois, alors que Tark était en haut en train de prendre un bain (vous ai-je parlé des sels de bains rouges parfumés et de l'épaisse serviette dorée ?), je me suis mis sur la tête le mince bandeau d'or qu'il avait pris l'habitude de porter depuis le mois d'août. Ce petit bout d'or et la souple et soyeuse cape pourpre auraient donné à n'importe qui l'impression d'être un roi.

Je trouve cependant que Tark allait un peu fort de les arborer tout le temps.

On devrait réserver de tels atours pour les jours de gala.

Après une séance particulièrement orageuse avec l'inspecteur scolaire (Delia avait inventé cette fois une rougeole et une varicelle, mais elle finissait par être à court de maladies pour servir d'excuses aux enfants), Tark voulut me parler.

— « Qu'est-ce qui se passe, Bill ? » Il s'adressait à moi presque comme autrefois. « Pourquoi tout commence-t-il à être si pénible ? »

Il faisait sombre dans la salle du trône, bien que le soleil fût encore haut dans le ciel. Tark avait pris l'habitude de tirer les rideaux et de laisser s'éteindre le brasero. Sa tristesse paraissait sincère.

J'ai tenté de lui expliqué. J'ai débité un tas de nobles discours sur les droits de l'humanité et la dignité de l'homme et l'idée que je me faisais d'un chef... sur le fait qu'il ne suffisait pas de se faire appeler roi. J'ai assaisonné le tout, je le crains, de digressions sur la démocratie, l'honneur du gouvernement, et peut-être même la suppression de la dictature. Tark m'écoutait attentivement et j'étais positivement mis en transe par tout ce que j'avais à lui dire sur son règne.

Quand j'eus fini, il était assis la tête dans les mains. Son diadème d'or glissa et roula sur le tapis dans ma direction. Je le ramassai, le soupesai pendant une minute, puis je le rendis à Tark et partis rejoindre Delia et les enfants.

⁂

Ce soir-là, il fut pire que jamais. Il dit à Delia que, désormais, elle devrait laisser la petite Dor faire la cuisine : des conserves de viande et des pâtes de guimauve valaient mieux que ce qu'elle fabriquait. Il enferma le palais aux fourmis de Luckey dans le débarras sous l'escalier. C'était assez d'un seul souverain dans la maison, déclara-t-il. Il empêcha les jumeaux d'aller au cinéma ; il cria après Dorrie et passa un savon à Twig. Quant à moi, il m'évita, peut-être à cause d'une partie de ce que je lui avais sorti sur la façon de se conduire des rois.

Je dois dire que je n'étais pas à mon poste quand l'inspecteur scolaire est venu le lendemain matin avec Mr. Buttery. Je n'ai rien entendu, peut-être parce que j'étais dans la salle du trône en train de tripoter les tuniques de velours et la couronne d'or de Tark. La scène dut être terrible, d'après ce que m'a raconté ensuite Delia.

Mr. Buttery était apparu dans l'allée au pas de course, avec le nez pointu et l'air desséché du dernier des Harpagons. L'inspecteur scolaire le suivait de près, l'air décidé de celui qui veut « les ramener vivants ». Ils demandèrent à parler à Tark et, quand la canne de Mr. Buttery se mit à marteler la porte, Delia partit en courant et revint avec notre souverain.

Delia raconte que Tark a mené la chose rondement. Il s'avança sur le porche dans son magnifique costume pourpre et les cloua sur place de son regard royal. Il leur ordonna de déguerpir avant qu'ils aient eu le temps de réagir. Ils étaient déjà à moitié de l'allée quand ils se rappelèrent

pourquoi ils étaient venus ; entre-temps l'armée s'était massée sur le porche. Il suffit à Mr. Buttery d'une bouffée de l'odeur de graisse des armes, et à l'inspecteur du cliquetis de l'arsenal royal, pour qu'ils filent dans l'allée comme des éclairs.

Mr. Buttery s'arrêta pourtant de l'autre côté de la grille pour brandir un papier officiel à l'adresse de Tark. Il cria, d'une voix très forte et nette :

— « *Je reviendrai ce soir avec la police. Je reviendrai avec la milice s'il le faut. J'aurai ces enfants ; je les emmènerai et je les ferai confier à l'Assistance Publique.* ILS IRONT A L'ECOLE.. .»

Sa voix s'éteignit dans un écho menaçant, tandis qu'il rejoignait au bout de la rue la voiture de l'inspecteur.

Tark se retourna pour regarder son armée. Il était sur le point de lancer une riposte royale quand il se rendit compte qu'il était seul sur le porche et que la voiture de l'inspecteur pétaradait déjà au loin. C'est peut-être à ce moment-là qu'il s'est effondré.

Ou bien ce fut peut-être ma faute. Je m'étais si bien absorbé dans mon jeu avec l'hermine et le diadème que je ne m'étais pas aperçu immédiatement de l'entrée de Tark dans la salle du trône. Il était tout à sa rencontre avec l'assistant social et à l'anxiété de perdre les enfants et je suppose qu'il a eu un choc en me voyant, ceint du diadème d'or, en train de parader dans son manteau sur le trône. Du coup ce qu'il voulait me dire lui resta dans la gorge.

Bien entendu, je me suis levé aussitôt que je me suis rendu compte de sa présence, mais il n'esquissa même pas un pas vers le trône. En travers de son chemin, il y avait une vaillante petite colonne de... créatures... qui lui barrait la route. Il se mit à quatre pattes pour les examiner.

Je n'eus pas besoin de m'approcher pour reconnaître les sculptures de Delia qui s'avançaient en rangs serrés, à la tête d'une colonne des fourmis de Luckey. Tout ce petit monde marchait vers le trône.

Les jumeaux entrèrent. Ils avaient camouflé l'arsenal quelque part et ils semblaient honteux d'y avoir touché, même sur les ordres de Tark. Ils lui débitèrent en cœur un bref petit discours, puis firent demi-tour et sortirent du même pas.

— « Salut, souverain étranger ! Nous partons pour une galaxie lointaine. Adieu à jamais ! »

Tark avait l'air hébété.

J'obtempérai.

Il enleva sa veste pourpre, la roula en boule et la fourra sous le trône. Il remonta ses manches et desserra son col de chemise. Il feignait de ne pas voir que je portais encore son manteau et que j'essayais d'ôter le diadème.

— « Change de pantalon avec moi, » dit-il.

J'obtempérai.

Il prit congé de la salle du trône, palpant tristement les portières, effleurant du doigt le trône de brocart d'or. Il posa la main sur mon

épaule (j'avais enlevé dans l'intervalle le manteau que j'avais mis en tas sur le siège).

— « Dis-leur... que j'ai fait de mon mieux, » murmura-t-il d'une voix entrecoupée.

Quand les autorités sont revenues, le soir, nous avons réussi à les convaincre que tout n'était qu'une plaisanterie. Les jumeaux s'en tirèrent avec une mise en liberté surveillée, car il y avait un permis pour les armes. Lukey eut trente jours de suspension. Les enfants reprirent le chemin de l'école. Les jours passèrent, puis les semaines, et l'automne tirait à sa fin quand nous avons reçu des nouvelles de Tark.

⁂

Un paquet nous arriva un jour par la poste. Il portait le tampon de Jacksonville et une adresse dans une petite rue commerçante. Dedans, il y avait trois de ces disques bon marché — ces disques où l'on enregistre soi-même sa voix dans les parcs d'attractions. Une carte les accompagnait : DISCOURS D'ABDICATION DE TARQUIN LE SUPERBE.

Ce soir-là nous nous sommes réunis avant dîner dans la salle au tapis rouge pour les écouter.

« *Dans le bouleversement des jours de désespoir qui ont précédé mon départ, moi, Tarquinus Stewart, rex, je n'ai pu te dire, ô mon peuple, tout ce qu'il y avait dans mon cœur. Maintenant moi, votre roi, je viens devant vous, mes sujets, pour dire ce que vous avez le droit de savoir. Il m'a fallu beaucoup de concentration d'esprit et un profond examen de conscience pour...* »

(L'appareil d'enregistrement avait eu des ratés et ce qui émergeait du disque faisait penser à un groupe d'enfants en train de chanter un rag-time. Après moult friture et pétarades, Twig se leva et changea le disque.)

« *... votre sort à tous sera assuré...* » (encore de la friture) « *... dispositions légales pour votre sauvegarde... une certaine somme d'argent à vous remettre, aux bons soins de Wilfred, chacun... je n'aurai plus besoin...* »

(Twig mit le dernier disque.)

« *... C'est avec le cœur lourd et mes vœux les plus sincères pour votre bonheur que je prends ma décision. A vous, mes sujets, j'annonce mon abdication en faveur de...* »

(Friture de nouveau. Nous avons remis deux fois le disque, mais le passage est resté absolument incompréhensible.)

Après l'audition du discours de Tarquin, j'ai proclamé un jour férié en son honneur. Delia a fait un baba au rhum, et les jumeaux ont transporté mon trône dans le coin le plus tranquille de la cour.

Traduit par Arlette Rosenblum.
Titre original : The reign of Tarquin the Tall.

LAURENCE ALBARET

Le grand ventre

Un mince recueil paru en 1944 (*année qui fut en France peu propice à l'étude de la chose littéraire*) *nous a fait découvrir* « Le grand ventre », *nouvelle qui donnait son titre au volume. A notre connaissance, l'auteur n'a plus rien écrit depuis. Pourtant, on verra qu'il y avait là quelque chose, un ton, une cruauté naïve — l'expression d'une hantise très personnelle. Cela méritait bien une exhumation.*



La famine commença au mois de juin. Elle ne parut pas tout de suite éclatante. Son effet fut progressif, insinuant, et ne se fit vraiment sentir qu'à l'automne.

D'abord ils virent disparaître le jambon fumé qui constituait leur principal aliment, puis les œufs devinrent introuvables. Il restait encore les fruits et les légumes dont ils se nourrirent tout l'été.

L'été, ils le passèrent ensemble, joyeusement. La famine restait encore invisible. Gino avait dans le fond d'une armoire quelques boîtes de conserves de viande auxquelles les autres joignirent tout ce qu'ils purent trouver chez eux, et, grâce à cela, ils vécurent tous les mois de soleil, sans crainte, sans rien pressentir. Mais à la fin de septembre il ne restait plus rien. Sur les marchés, les légumes et les fruits disparurent. Et sans qu'ils le vissent tout d'abord, peu à peu leurs forces s'affaiblirent. Ils prirent leur faiblesse pour de la paresse et décidèrent, comme une partie de plaisir, d'habiter tous chez Gino, parce que c'était beaucoup trop fatigant de se déplacer continuellement pour aller les uns chez les autres.

— « C'est drôle, » murmuraient-ils parfois avec un sourire indulgent pour eux-mêmes et sans la moindre inquiétude, « comme ces vacances nous ont rendus paresseux... »

Ce fut un matin d'octobre qu'ils se heurtèrent pour de bon à la famine. Mais le mot de heurt est encore trop fort. Ce fut simplement comme un souffle de fumée âcre qui serait passé sur eux, leur apportant une odeur étrange et inexplicable et qui était si nouvelle pour eux qu'elle ne leur semblait même pas désagréable à respirer.

Ce fut ce matin rayonnant de soleil, où Diane rentra, posa la bouteille de lait vide sur la table, silencieusement, et dit, avec la plus grande

 Autorisé par Calmann-Lévy, éditeurs.

simplicité que tous les boulangers étaient fermés et que même les pissenlits, le dernier légume qui subsistait, ne se trouvaient plus au marché.

Alors, Gino, étendu sur le divan, se redressa sur son coude et regarda fixement devant lui. Bertrand, assis par terre dans la posture du Bouddha, tourna lentement la tête. Myrtille, qui repassait, grimpée sur une échelle, sur une couverture posée à même la planche supérieure de l'étagère, resta immobile, son fer en l'air près de sa joue, sans penser à le poser sur le trépied. Et Verveine, et Burc, qui lisaient à plat ventre sur le tapis, là-haut dans la loggia, rampèrent jusqu'au balcon et passèrent la tête entre les barreaux.

Ils ne prononcèrent pas un mot. Gino, au bout d'un moment, se leva, et dans le plus grand silence, traversa la pièce et ouvrit toute grande l'armoire. Toutes les têtes se tournèrent.

Gino fit l'inventaire : une livre de café, deux pots de moutarde, trois morceaux de sucre, une bouteille de gin à moitié vide, une bouteille de cognac, deux bouteilles de rhum, une petite bonbonne de whisky et un paquet de raisins secs.

Gino referma la porte sans un mot.



Le café et les raisins secs avaient été liquidés en une journée. Le lendemain, ils avaient mangé la moutarde sur du papier buvard rose. C'était une innovation de Burc qui affirmait en avoir fait une grande consommation dans son enfance. (Il mangeait même, disait-il, le papier buvard sans moutarde, à condition qu'il fût de bonne qualité.) L'invention eut un certain succès. Verveine prétendait que cela rappelait le jambon fumé. Bertrand l'apparentait plutôt à certains gâteaux au gingembre.

Les huit jours qui suivirent, ils se nourrirent exclusivement d'alcool. Comme ils étaient ivres, ils ne sentaient pas leur faim, mais l'alcool et leurs forces diminuaient. Trois d'entre eux avaient donné un soir tous les symptômes d'un empoisonnement régulier et indiscutable et l'événement avait donné l'alarme, surtout à Gino, qui restait relativement conscient encore, parce qu'il s'était efforcé de moins boire que les autres, afin de garder la possibilité de prendre une initiative au cas où ce serait nécessaire.

Le huitième jour, il sortit avec Burc pour acheter toutes les cigarettes possibles, de peur que le tabac même ne vînt à manquer. Il devenait, en effet, de plus en plus important, d'abord parce qu'il coupait un peu la faim et soutenait les nerfs, ensuite parce que c'était encore plus agréable à mâcher que du papier buvard : la veille déjà Bertrand s'était rué sur les mégots et les avait mangés à grandes bouchées.

Ils avaient encore assez de force pour sortir : au fond, ils n'étaient pas fatigués ; ils ne le sentaient pas encore. C'était une mort lente qui commençait par l'intérieur et n'apparaîtrait à la surface que quand ce serait bien près d'être la fin.

Quand Gino mit le pied dans la rue, ses jambes se dérobèrent. Il

regarda Burc, rencontra ses yeux, et ils se sourirent avec simplicité, presque gaîment. Burc frappa sur l'épaule de Gino.

— « Allons !... »

Il lui tendit son bras et, appuyés l'un sur l'autre, comme deux hommes ivres, ils marchèrent.

La rue était totalement déserte. De temps à autre, une ombre passait, à la démarche mal assurée et d'une excessive lenteur, puis s'éloignait. Le silence était complet.

Dans le premier tabac où ils s'arrêtèrent, tout était obscur et vide. Mais aussitôt ils aperçurent une ombre accroupie derrière le comptoir et reconnurent la buraliste. La femme, toujours si propre, avait les cheveux pendants sur son cou, le visage couvert de crasse. Elle les reçut sans un mot, sans un regard. Ils se hasardèrent à demander plusieurs paquets, alors la femme, violemment, se tourna vers eux, les fixa de ses yeux vides, et saisissant par piles tous les paquets de tabac et de cigarettes qui restaient, les leur jeta presque au visage. Quand Gino sortit l'argent pour payer, elle saisit le billet avec rage, le roula en boule dans ses mains crispées et le lança avec fureur dans un coin de la salle. Puis elle éclata en sanglots, entrecoupés de véritables hurlements.

Voyant venir la crise de nerfs, Gino et Burc, épouvantés, saisirent leur trésor et s'enfuirent.

⁂

Ce fut le lendemain qu'on se décida à créer l' « aliment municipal ». Ils ne le surent que le soir, car les journaux ne paraissaient plus, et même auraient-ils paru qu'aucun d'eux n'aurait eu la force de descendre en acheter un. Et puis, à quoi bon ? Un journal représentait maintenant, tout au plus, une possibilité de sandwichs à la moutarde nettement inférieurs au papier buvard et beaucoup moins décoratifs.

Ces derniers jours, ils n'avaient vraiment rien mangé. Ils étaient tous dans l'atelier, allongés par terre sur le plus de coussins et de couvertures possible et restaient là à ne rien faire, mâchant du papier et de vieux mégots. Aucun d'eux n'avait la force de monter dans la loggia chercher un livre, et lire n'était d'ailleurs pas possible car leurs yeux se seraient fermés presque aussitôt. Myrtille avait bien essayé un soir de faire la lecture d'un très vieux journal crasseux qui traînait à sa portée sur le tapis. Ils écoutèrent immobiles, hébétés, ces mots qui racontaient un autre monde, un monde de vivants. Ils ne semblaient pas comprendre. L'un d'eux, soudain, se mit à rire, d'un rire d'idiot, saccadé, convulsif. La voix de Myrtille trembla, vacilla jusqu'à s'éteindre, dans une espèce de toux rauque. Et plus jamais ils ne recommencèrent à lire.

Ils restaient tout le jour et toute la nuit à la même place, dans la même position, sans se dévêtir, sans se laver. L'un d'eux parfois se traînait en se tenant au mur, jusqu'à la cuisine où, penché sous le robinet, il laissait l'eau couler dans sa bouche jusqu'à ce que sa faim fût un peu apaisée et il revenait, le visage ruisselant, s'écrouler au milieu des autres.

Ils étaient devenus peu à peu très maigres ; leurs vêtements flottaient

sur eux. De plus leurs yeux étaient brillants de fièvre et étincelaient dans leurs figures mortellement pâles. On eût dit un campement de fantômes...

Mais ils n'étaient pas tristes. Bien au contraire. Il semblait qu'ils s'amusaient, que la vie leur paraissait plutôt gaie. Ils avaient tous sur le visage le même sourire un peu égaré et très doux, le même regard large d'enfant. Peut-être cela tenait-il à ce qu'ils étaient perpétuellement ivres, d'une ivresse profonde créée par la faim au moins autant que par l'alcool, qui restait — pour peu de temps — leur seul soutien.

Ce fut donc le lendemain du jour où Gino et Burc sortirent pour acheter des cigarettes, qu'on créa l' « aliment municipal ». Cette initiative fut la fin de tout. C'était une sorte de pâte sèche qui ressemblait beaucoup à du plâtre. Elle réunissait tous les détritus possibles, de n'importe quoi possédant la moindre valeur nutritive. Des vieux os pilés, des bouts de déchets en étaient encore la partie la plus comestible ; le reste semblait fait avec de vieux papiers, de la paille, des matières hétéroclites et suspectes.

Dans chaque maison était déposé, par des camions qui passaient au matin, un nombre de « pains » de cette pâte étrange suffisant pour ses habitants, et chacun devait aller chercher sa ration chez la concierge.

Ils ne connurent cette invention que le soir quand Gino résolut de descendre chez la concierge. Non pas qu'il attendît la moindre nouvelle, tout service postal étant depuis longtemps suspendu, mais n'importe quoi, le moindre contact avec l'extérieur ; savoir si les autres aussi étaient tous semblables à eux, avec des vêtements trop grands. La concierge était si grosse ! C'était presque drôle...

Gino frappa à la loge sans résultat. Il tendit l'oreille. Il lui semblait entendre des gémissements. Il se décida à ouvrir.

Par terre se roulait la concierge en proie aux douleurs violentes d'un accouchement prématuré. Le mari, assis sur une chaise, les bras ballants, la regardait d'un air hébété.

— « Un médecin... » murmura Gino.

L'homme haussa les épaules avec une espèce de rire.

Et comme Gino, effaré, rejoignait la porte à reculons, il le rappela et lui désigna par terre les six pains d' « aliment municipal » qui leur étaient destinés.

Gino remonta avec ses briques précieuses.



Quand il entra, les autres tournèrent vers lui leurs yeux gais et doux. La vue de l' « aliment municipal » leur donna encore la force de plaisanter. Les six briques blanches étaient d'un comique indiscutable. Cela leur fit l'effet d'une trouvaille absolument neuve : surtout le bruit qu'elles firent quand Gino les laissa tomber sur le sol. Un rire violent s'empara d'eux, qui leur rappela les beaux jours.

Ils essayèrent de manger. La pâte avait le goût et la consistance du plâtre, c'était un ensemble poussiéreux et fade dans lequel surprenaient parfois des choses molles, grasses, écœurantes.

Bertrand, un brin de paille dans la bouche, déclara d'abord que c'était impossible et qu'il aimait mieux mourir.

Verveine, à la première bouchée, eut des vomissements ininterrompus qui durèrent plus d'une heure.

Mais ils finirent néanmoins, lentement, progressivement, de manger chacun leur « pain », en se stimulant par des paroles, en faisant disparaître de temps en temps un petit morceau sous les meubles.

Quand ils eurent fini, ce fut une ruée sur les cigarettes...



Ce soir-là le froid commença pour de bon. Le vent qui soufflait de la rue était glacial. Il s'infiltrait sous les fenêtres et ils durent se coucher par terre les uns contre les autres et se couvrir de toutes les couvertures existantes.

Pourtant, à la nuit, il parut y avoir une amélioration. L' « aliment municipal », malgré son goût, semblait les avoir un peu remontés. Si l'on en avait ainsi chaque jour, la vie tiendrait encore, et ils pleuraient presque de joie en se serrant les uns contre les autres. La nuit tomba, ils se trouvèrent dans le noir absolu. C'était ainsi par toute la ville sans lumière. Et peut-être parce qu'ils ne pouvaient se voir, ils entretinrent dans leurs cerveaux illuminés l'illusion de dépasser la réalité. Pour la première fois depuis des jours, ils se souvinrent de leur existence individuelle. Gino se souvint qu'il aimait Verveine. Il ne la regardait plus jamais. Il semblait qu'aucun d'eux n'eût plus d'existence physique autre que dans certains points du corps, précis et aigus à tel point qu'ils dépassaient presque la sensation et pouvaient aussi bien appartenir à un monde immatériel. La confusion devenait telle qu'ils ne savaient plus si leur faim siégeait dans leur estomac douloureux, rétréci, ou bien dans leur âme ; si c'était celle-ci qui le remplissait ou bien qui s'éparpillait en elle.

Etendu à terre, Gino ne voyait pas Verveine. Il ignorait la place où elle se trouvait. Il était allongé au milieu d'un tas de corps mêlés. Mais il sentait vaguement dans sa tête, dans ses membres, dans son estomac surtout, qui devenait le siège de ses pensées, une sorte de projection de Verveine, une bizarre émanation d'elle. Et devant ses yeux intérieurs se présentait seulement l'image des deux yeux violets de Verveine tout seuls, et qui ne semblaient pas avoir de regard.

Les deux yeux violets de Verveine perdus dans une fumée noire.

Il se souvint de son corps, non pas avec sa mémoire, mais avec son estomac, puis avec la projection de son estomac dans ses membres, la projection de sa faim dans son sexe dépourvu de toute matérialité ou *absolument* matériel.

Il étendit une main vacillante sous les couvertures, au hasard, à travers l'amoncellement de corps grelottants et brûlants, et il sentit une peau battre sous une étoffe. Sans distinguer, sans autre but que son désir, Gino écarta l'étoffe et régulièrement, jusqu'à produire en lui une

sorte d'hypnose, il pétrit entre ses doigts ce coin indistinct de peau que rien ne définissait, ce coin de chair anonyme où se concentrait, par la force de son amour, tout le corps entier de Verveine.



Pendant deux ou trois jours, ils crurent vraiment à une amélioration. Quand le jour revenait, ils avaient presque la force de se lever et de faire quelques pas dans la pièce.

Mais ce fut alors que les « pains » firent leur effet et que la nature déploya un génie d'invention inépuisable.

Burc le premier s'en aperçut. Se réveillant, il eut la sensation d'un froid étrange sur le sommet du crâne, et portant la main à celui-ci, il ne sentit rien que sa peau nue. Ses cheveux avaient disparu. Il les trouva par terre sur la couverture, comme des épis de blé fauchés, blonds autant qu'eux et bien plus doux. Alors il partit d'un énorme éclat de rire qui réveilla tous les autres. Le rire devint général quand ceux-ci aperçurent sa tête lisse, ronde comme une boule.

Quant à Myrtille, on la vit venir de la cuisine, poussant devant elle, comme un tonneau, un ventre énorme, gonflé, monstrueux, qu'ils regardaient d'un air béat précéder ce corps de petite fille squelettique, auquel il ne semblait pas appartenir.

Le même jour Gino sentit sur son visage, et rapidement sur tout son corps, d'étranges rugosités, visqueuses par endroits. En regardant ses mains, il vit que c'étaient des plaques rougeâtres, des croûtes recouvertes d'une sorte de gelée sanglante. Alors à partir de ce moment on eut l'impression qu'il avait trouvé la solution de tous les problèmes, le but de la vie. Toute la journée il s'amusait à décoller ses croûtes en sifflotant entre ses dents.



Ce fut Myrtille qui mourut la première. Il sembla que son ventre allait éclater tant il avait encore gonflé. Cela ne semblait pas l'inquiéter. Sans arrêt elle allait et venait à petits pas à travers la pièce en poussant son ventre à deux mains et en chantant d'une petite voix douce et obsédante : « Ah ! que mon ventre est beau... que mon ventre est beau... que mon ventre est beau... » Elle ne s'arrêta de chanter que lorsque son ventre se dégonfla, brusquement, comme un ballon dont on ouvre la valve. Elle ne poussa pas un cri, pas un soupir. Elle s'arrêta seulement de chanter et ce fut l'arrêt de sa chanson qui les tira de leur torpeur. Le silence fut comme un choc brusque. Alors ils se penchèrent sur elle et la virent seulement, les yeux grands ouverts, qui les regardait avec gaîté, un sourire de folle sur les lèvres. Mais elle ne respirait plus.

Dans la nuit qui suivit, ils perdirent tous leurs cheveux et leurs ongles ; leurs dents commencèrent à remuer, puis tombèrent les unes après les autres. Ils moururent vite mais Bertrand dura plus longtemps que

les autres. Du reste il avait à peine maigri, à peine changé, seulement il n'entendait plus et ne voyait plus. Un matin il perdit un doigt de pied qui tomba sans douleur, comme un fruit desséché, et le soir ses yeux aussi se desséchèrent, se rétrécirent à tel point qu'ils commencèrent par ballotter dans leurs orbites trop grandes, puis finirent par sortir de ceux-ci et par pendre sur la joue au bout du nerf optique, comme des boules de bilboquet miniature au bout de leur ficelle. Toute la chair de Bertrand peu à peu se rétrécit et devint trop étroite pour contenir le squelette. Et celui-ci apparut déjà perçant plusieurs points de la peau, aux épaules, au bas des côtes...

A l'intérieur, le cœur battait encore, chaque minute plus lent, plus lent, plus lent... Puis, seule dans la pièce, la grosse horloge ridicule, héritage de l'oncle de Gino, continua jusqu'au bout de son rouleau sa régulière vie mécanique.

BOUCHER DE PERTHES

Mademoiselle de la Choupillière

Dans notre « Rayon des Classiques », voici un ancêtre ! Jacques Boucher de Crèvecœur, dit Boucher de Perthes, est né à Rethel en 1788 *et mort à Abbeville en* 1868. *Haut fonctionnaire des Douanes, il est surtout connu pour être l'un des créateurs de la paléontologie française et, à ce titre, l'auteur des* « Antiquités celtiques et antédiluviennes ». *Mais on lui doit aussi deux courts romans, des poésies, des relations de voyage, des ouvrages dramatiques, un long pamphlet progressiste, une fort nombreuse correspondance, et un recueil de* « Nouvelles » (1832) *dont celle qu'on va lire est extraite.* « Sa culture enfonçait ses racines dans le XVIIIe siècle, » *dit de lui l'un de ses rares biographes, M. Chaffiol-Debillemont, qui ajoute :* « ... il s'apparente à ces charmants petits conteurs qui, à l'ombre de Voltaire, pratiquaient l'ironie philosophique. » *On s'en convaincra aisément à la lecture de* « Mademoiselle de la Choupillière », *où l'on appréciera la fraîcheur du style, en même temps qu'on y découvrira une préfiguration (lointaine) de nos modernes histoires de science-fiction.*



DANS une très grande et très belle ville, où l'on comptait, outre six mille habitants, un sous-préfet, un président, un procureur du roi, un lieutenant de gendarmerie, enfin tout ce qui pouvait en faire l'utilité et l'agrément, existait un petit monsieur frisé, rasé, brossé, et de l'espèce de ceux qui, dans la capitale comme ailleurs, se retournent tout d'une pièce, de peur de déranger l'économie de leur cravate. Créature d'invention nouvelle, portant corset et formant le *medium* entre l'homme et la femme, M. le baron Léon de Saint-Marcel, riche de 26 ans, d'une jolie figu-

re et de trente mille livres de rente, jouant les jeux de société, chantant passablement la romance, avait tout ce qui constitue un grand homme dans la très belle ville de B... Aussi y était-il le favori de toutes les mamans ayant des demoiselles à marier, et le point de mire de chaque fille ou veuve qui voulaient un mari. Il ne se donnait pas un dîner prié, un bal, un thé, un goûter, une fête au bois, une course en char-à-bancs, dont il ne fût partie obligée.

M. le baron était donc l'homme le plus occupé de l'arrondissement : toilette le matin, toilette à midi, toilette le soir, visites à recevoir, visites à rendre, il n'avait pas une heure à lui. S'il lui restait par hasard quelques minutes, elles suffisaient à peine pour lire le journal des modes ou faire des réponses tendres ou polies ; ce qui lui coûtait toujours, car il avait besoin de consulter fréquemment le dictionnaire, tant pour la pensée que pour le style. Sorti jeune du collège, il avait fait bien juste sa quatrième, où l'on n'apprend pas l'orthographe. Il n'était donc point un savant ; il n'était pas non plus un homme d'esprit : ce qui lui importait peu, puisqu'il croyait être l'un et l'autre, et que, les trois quarts de la ville le croyant aussi, il jouissait de tous les agréments de la science et de l'esprit, sans en éprouver l'embarras.

M. Léon avait allumé, parmi les jeunes personnes du lieu, ainsi que nous l'avons fait entendre, des passions profondes. Mais comme les demoiselles de nos jours ont généralement des vues sages et mathématiques, l'incendie avait pour premier aliment les trente mille livres de rente de M. le baron, qui aurait probablement fait tourner dix fois moins de têtes si le total de son revenu eût été moindre d'un chiffre. Il ne faut pas en conclure que c'était l'amour de l'argent qui faisait battre le cœur de ces dames, non ; on pense plus noblement dans la ville de B... ; d'ailleurs, aimer un homme riche n'est pas aimer précisément l'or qui est dans son coffre ; on aime le propriétaire, parce qu'il est entouré de tout le prestige qui fait paraître aimable : de beaux habits, de beaux bijoux, de beaux meubles ; s'il n'a rien de tout cela, on sait qu'il peut l'avoir ou qu'on l'aura pour lui, ce qui revient au même. Voilà pourquoi, dans tous les pays civilisés, les futurs les plus riches sont véritablement les plus beaux.

M. de Saint-Marcel, pour des raisons morales ou politiques, n'avait point cédé aux séductions de ses compatriotes. Quoiqu'elles fussent généralement fort bien, il était resté le maître de son cœur ; une seule femme y avait fait quelque impression : c'était Mademoiselle Louise D..., sa cousine, jeune personne charmante qui avait conçu pour lui un sentiment que semblaient autoriser les projets des deux familles. Aussi bonne que belle, elle possédait justement ce qui manquait au baron, de l'esprit et de l'instruction ; mais la fortune de son père ayant successivement été réduite par des événements imprévus, la passion de M. de Saint-Marcel avait diminué dans la même proportion, et, à l'époque dont nous parlons, elle était tombée presque à zéro. En vain sa mère en mourant lui avait fait promettre de contracter cet hymen, il ne cherchait plus qu'un prétexte honnête pour le rompre.

Il crut un jour l'avoir trouvé. A la suite d'un bal où Louise avait

dansé avec un officier de la garnison, il prétendit qu'elle avait une intrigue avec ce militaire.

Ainsi diffamée par l'homme qui était l'oracle de la société, la malheureuse orpheline se vit bientôt repoussée par toutes les mères, toutes les filles, pour qui naguère elle était un objet d'envie. Son désespoir fut affreux ; l'ingrat lui était cher encore, elle tomba malade ; et, au lieu de la plaindre, son bon cousin dit qu'elle jouait la comédie : elle la jouait bien, car elle mourut.

Les petites gens qui ne calculent rien et qui se marient comme des brutes, par le sentiment de la simple nature, blâmèrent fort notre charmant Léon ; ils le traitèrent d'homme dur et sans cœur. Mais les personnes comme il faut, c'est-à-dire les gens ayant des rentes, approuvèrent l'énergie qu'il avait montrée ; et l'innocente victime, morte de douleur, fut citée comme un exemple de la justice divine, qui se prononce toujours contre les filles qui dansent avec des militaires sans fortune.

Débarrassées d'une concurrente redoutable, les demoiselles redoublèrent d œillades et d'agaceries. Malheureusement, dans l'arrondissement de B..., les plus grands propriétaires, hors M. le baron, n'avaient pas plus de cent mille écus de capital : c'est sans doute un fort bel avoir en province ; mais, s'il se trouvait quelque jolie fille dont les père et mère fussent ainsi pourvus, elle avait des petites sœurs, des petits frères, marmaille insupportable pour un beau-fils ; ou bien s'il n'y avait que peu ou point de cohéritiers, les grands parents étaient jeunes et ne paraissaient nullement disposés à faire de longtemps plaisir à leur gendre.

M. Léon n'avait donc pu fixer l'irrésolution de ses vœux ; il se contentait de ceux de tous les cœurs, sans en exaucer aucun, ce qui lui valait cette continuation de politesse, sourires, dîners, compliments, serrements de main, et même de billets doux, car quelques personnes sensibles, qui n'avaient en dot que leur vertu, s'étaient aventurées jusque là.

A cette époque on vit arriver dans la superbe ville de B... un monsieur de la Choupillière, ancien émigré, ancien fournisseur, ancien député, ancien préfet, ancien chambellan, ancien gentilhomme de la chambre, pour l'instant simple mécontent, mais toujours comte et riche à million.

Tout le monde savait ce que M. le comte avait été, et personne ne comprenait rien à M. le comte. C'était un homme qui ne ressemblait à aucun autre ; il avait absolument l'air de l'homme-machine : ses gestes étaient réglés, compassés, comme ceux d'une pendule, ou ceux d'un acteur dressé par tel professeur à l'école royale de déclamation. Toujours à l'heure, à la minute, nul ne le faisait dévier de son chemin ou de ses habitudes, et si par hasard il faisait un faux-pas, on aurait pu croire que c'était à l'endroit où il voulait le faire ; il était souvent fort silencieux, et pour rien au monde on ne lui aurait fait desserrer les lèvres ; mais, lorsqu'il avait commencé à parler, il fallait qu'il continuât tout le temps qu'il semblait avoir déterminé d'avance ; et, nonobstant les interruptions, les incidents, voire même quelquefois le départ de l'auditeur, il parlait encore. Ses mouvements étaient carrés, à angle droit, et comme à ressort, et ses périodes semblaient conduites par le même principe. Sa voix, soit à

force d'avoir parlé comme député, annoncé comme chambellan, crié comme mécontent, ou juré fidélité comme préfet, était justement aussi sonore que le rouage d'un tourne-broche.

M. le comte était veuf ; il avait une fille unique absolument sur le même modèle que son père, ce qui n'arrive pas souvent, mais ce qui pourtant devrait être toujours, pour la facilité des reconnaissances de famille et la commodité des généalogistes.

Mademoiselle Colombe semblait au premier coup d'œil la contre-vérité de son nom. Rien dans son physique ne rappelait une colombe. Quant au moral, c'est ce que nous ne pouvons dire ; mais, toute ressemblance à part, mademoiselle de la Choupillière n'en était pas moins jolie et très jolie, surtout à la lumière ; car, des yeux un peu cernés, un teint un peu lustré, signe certain auquel on peut reconnaître les dames du grand monde, et l'usage des longs spectacles, valses, galopades, enfin de toutes les récréations nocturnes, nuisaient un peu à l'effet général. Cependant les beaux cheveux de l'héritière, ses dents perlées, son front, son cou, son bras, sa main plus blancs que l'albâtre, sa taille de nymphe, son pied le plus petit du monde, faisaient bientôt oublier ce qui manquait à la fraîcheur de son coloris ; si la nature n'était pas là, du moins était-ce l'art porté à toute sa perfection.

L'esprit de mademoiselle de la Choupillière, et l'on disait qu'elle en avait beaucoup, était absolument du genre de sa figure ; tout paraissait sortir de la main du même acteur. Quand elle parlait, on croyait lire un livre correctement écrit ; quand elle chantait, l'oreille était remplie agréablement, mais c'était le chant d'un orgue de Barbarie ; on aurait désiré moins de précision et plus d'âme. Sa danse était analogue, c'était la traduction élégante des sauts et des bonds du père ; en un mot, l'ensemble de sa personne semblait le travail achevé dont monsieur le comte était l'ébauche.

L'arrivée de monsieur de la Choupillière, qui avait loué une fort belle habitation dans les environs, fut, comme on le pense, un grand sujet de conversation. Toutes les mères, en apprenant qu'il était riche et qu'il avait une fille, frémirent ; et ce fut bien pis quand on eut vu la demoiselle et que ses charmes furent encore relevés par un magnifique équipage, d'élégants laquais et un superbe chasseur.

Par une circonstance étrange, cette suite tenait de la nature du maître et de la maîtresse ; les chevaux comme les valets avaient quelque chose de raide, de saccadé qui frappait d'abord. Quoi qu'il en soit, comme tout était admirablement bien choisi, bien tenu, d'une régularité parfaite. l'œil se faisait sans peine à cette bizarrerie qu'on attribuait à l'origine anglaise d'une partie du personnel et du matériel, et au séjour assez long que la famille avait fait dans les Iles Britanniques. En effet, Anglais, Anglaises, chevaux, chiens, mulets, tout ce qui vient de ce pays a une apparence mécanique, un caractère anguleux qu'on n'a pas ailleurs. D'où cela provient-il ? Est-ce du climat, des habitudes, du charbon de terre, du porter ou du plumpudding ? Les chimistes, les anatomistes et physiologistes en décideront.

Quand M. de la Choupillière fut installé dans son château, qu'il eut fait ses visites aux autorités, aux principales familles, et envoyé des cartes aux autres, il voulut célébrer son arrivée par une fête. On invita toute la bonne société de la ville, et M. le baron Léon ne fut pas oublié.

Avant même qu'il ne connût la jeune personne, déjà son titre d'héritière l'avait séduit ; dès qu'il l'aperçut, ce fut, ainsi qu'on devait s'y attendre, un véritable coup de sympathie. Jamais, depuis Pyrame et Thisbé, Pétrarque et Laure, l'ancienne et la nouvelle Héloïse, passion plus violente n'embrasa un cœur ; et, quand on déploya la superbe argenterie et qu'il entendit la propriétaire chanter, quand il la vit danser et qu'il put se convaincre que les brillants dont elle était couverte n'étaient pas du stras, que n'éprouva-t-il pas ? Son sein battait aussi violemment que s'il eût soutenu une course au Champ-de-Mars contre le cheval Phénix ou la jument Atalante. Aussi fut-il tout soin et attention pour l'aimable fille ; il manifesta son admiration au père qui, avec un sourire qu'on aurait cru fait à la serpe, lui répondit : « C'est le portrait de feue sa mère. »

M. de Saint-Marcel, occupé de sa nouvelle passion, avait fort négligé pendant la soirée ses anciennes connaissances ; il n'avait pas même parlé à mademoiselle O... qu'il faisait danser régulièrement à tous les bals depuis dix ans, de façon que le lendemain ce ne fut qu'un cri contre lui.

Les jeunes gens excités par les mamans, et peut-être naturellement tapageurs dans la ville de B..., convinrent de lui chercher querelle. Ils étaient d'autant plus disposés à le faire que le beau Léon venait d'être privé de son plus ferme appui, de son bras droit, pour ainsi dire. C'est une circonstance qu'il ne sera pas inutile de faire connaître.

Notre baron, d'ailleurs très habile à l'épée comme au pistolet, n'aimait cependant point à se battre, parce qu'il avait remarqué qu'on n'y gagnait jamais rien, soit qu'on tuât, soit qu'on fût tué. Pour jouir cependant du plaisir de l'impertinence et en même temps n'avoir à en subir les conséquences que le plus rarement possible, il avait pour témoin, en toute rencontre, une espèce de coupe-jarret, ferrailleur de profession, et la terreur des bonnes gens à dix lieues à la ronde. On ne pouvait pas chercher querelle à M. le baron sans avoir à répondre à M. le capitaine Lapierre, nom du spadassin, bête aussi méchante que venimeuse, et qui avait déjà assassiné maint et maint fils de famille. Du reste, nul ne savait de quel régiment sortait M. le capitaine ; l'on disait tout bas que c'était un ancien maître d'armes, chassé de la capitale pour ses hauts faits, et qu'il ne comptait de campagnes que dans les chiourmes.

Il avait activement aidé par ses mauvais propos à perdre l'infortunée D..., et empêché, par l'effroi qu'il inspirait, qu'on ne défendît sa mémoire ; le jeune lieutenant, cause innocente de la calomnie, ayant voulu la démentir, avait été appelé en duel et tué par ledit quidam.

Cependant cet homme redouté se trouvait pour l'instant hors de combat.

M. le capitaine avait l'habitude de se rendre chaque soir dans l'unique café du lieu, buvant et jouant aux dépens des flatteurs ; car, par peur ou autrement, chacun a les siens. En entrant, il plaçait toujours son chapeau sur une table où nul ne s'avisait de le déranger, sous peine d'une explica-

tion immédiate, à la suite de laquelle il fallait replacer respectueusement le chapeau où on l'avait pris, ou bien accepter un rendez-vous pour le lendemain ; rencontre dont qui que ce soit ne se souciait, bien convaincu qu'il n'y avait à gagner ni honneur ni profit.

Un soir, que le terrible Lapierre et son redoutable couvre-chef étaient à leur place accoutumée, entre un étranger qui, ne voyant qu'une table vacante, en ôte le chapeau et s'y assied. Le spadassin s'écrie d'une voix de tonnerre : « Respect au chapeau du capitaine Lapierre ! » A cette interpellation l'inconnu regarde, ne sachant si c'était à lui qu'elle s'adressait. L'autre la répète en y joignant un gros jurement ; l'étranger impassible s'approche du poêle et y met le chapeau, à la stupéfaction de toute l'assemblée qui trembla pour l'imprudent qui ignorait probablement quel adversaire il avait bravé. Quant au capitaine, il se leva comme Achille devant Agamemnon, et la plus terrible menace, accompagnée du cartel obligé, sortit de sa bouche. Pour toute réponse, l'inconnu ouvre la fenêtre, saisit d'un bras de fer le malencontreux capitaine, et, sans autre avis, le jette dans la rue.

Il est difficile de tomber sur le pavé d'un premier étage, quelque peu élevé qu'il soit, sans résultat fâcheux ; aussi le vaillant Lapierre eut-il la tête fêlée et le bras cassé. Il était depuis un mois sur son lit, vomissant feu et flamme contre le brutal qui l'avait mis hors d'état de jamais tirer tierce ou quarte, lorsque son élève et son protégé, M. de Saint-Marcel, se trouva en butte à l'animadversion de tous les frères ou cousins des dames de l'endroit.

Le baron sentit sa position ; il avait toujours passé pour brave dans l'esprit des papas et mamans, c'est-à-dire de ceux qui ne s'y connaissent pas, et il importait de ne pas perdre cette réputation salutaire. Sachant donc qu'on voulait absolument lui chercher querelle, il crut prudent de prévenir ses ennemis ; et, ayant bien examiné quel pouvait être le plus maladroit et le plus poltron des coalisés, il profita de la première occasion pour le provoquer.

Le rendez-vous donné et accepté, on se rendit sur le terrain. Ainsi que le baron l'avait prévu, son adversaire eut peur, et l'on parla de déjeuner : le vainqueur accepta, et il prit cette occasion pour inviter le jour suivant tous ses rivaux qu'il traita aux truffes et au vin de champagne.

Il n'est pas d'inimitié qui résiste à une bonne cuisine : la colère des jeunes gens n'est pas tenace, surtout quand elle n'est que factice et de seconde main. Il leur importait d'ailleurs assez peu que M. de Saint-Marcel adorât les demoiselles et qu'il en fût adoré. Il le leur fit sentir habilement, et la paix, dont les préliminaires avaient été présentés au premier service, était signée avant la fin du second.

Les choses ainsi arrangées, l'élégant Léon put tout entier s'abandonner à son amour. La charmante Colombe paraissait accueillir avec une obligeance égale tous ses adorateurs ; mais, comme elle voyait plus souvent le baron, c'était lui qu'elle écoutait le plus souvent avec plaisir. Le père ne semblait nullement contrarier les goûts de sa fille ; il la laissait sans scrupule en tête-à-tête avec les visiteurs ; quelqu'un lui ayant fait des

observations à cet égard, il répondit qu'il avait toute confiance en mademoiselle de la Choupillière, qui était le portrait de feue sa mère.

Un jour, M. de Saint-Marcel trouva son amante assise sur un banc de verdure, sous un berceau de chèvrefeuille. Chacun sait que les berceaux et les gazons sont en tous pays très propres au sentiment ; du moins en était-il ainsi dans la bonne ville de B... et ses environs. Aussitôt que M. Léon eut touché la fougère, il se sentit soudainement inspiré, et franchement il devait l'être ; la demi-obscurité du bocage, le simple déshabillé de la jeune personne, cette robe dont les plis indiscrets laissaient deviner des trésors, tout semblait réuni pour le séduire, si déjà il ne l'eût été ; je crois même que dans son admiration il serait tombé à genoux, si le pantalon collant qu'il portait lui en eût laissé la possibilité.

Il commença par un soupir qui fut suivi de cette question un peu vulgaire, mais on a toujours été positif dans le département de B... : « Mademoiselle, avez-vous connu l'amour ? » « Monsieur, » répondit mademoiselle de la Choupillière, « j'en ai beaucoup entendu parler. » « Mademoiselle, c'est une passion qui brûle. » « Monsieur, c'est ce que tout le monde assure. »

Le baron avait mal commencé, car il demeura court, ainsi qu'il arrive communément dans une déclaration matrimoniale ; nouvelle preuve de la malice du démon qui nous souffle toujours juste et bien, lorsqu'il s'agit du mauvais motif.

Il fallait pourtant sortir de là. A quoi eût servi à M. de Saint-Marcel d'avoir été pendant si longtemps la coqueluche des belles de l'endroit, pour rester muet, ainsi qu'un amoureux de quinze ans, le jour où il lui importait le plus de parler ?

La seconde tentative ne fut pas plus heureuse : il s'embarqua dans une définition de l'amour ; il n'était pas fort dans le genre descriptif, et il s'en tira à peu près comme le valet du *Joueur*. Mademoiselle Colombe aurait pu lui dire : « L'amour ne se définit pas plus que l'air ou la lumière, il se sent, il se respire. » Mais elle ne le lui dit pas, car elle était très modeste et très réservée.

Enfin M. de Saint-Marcel, après un profond soupir, s'écria : « Adorable Colombe ! Il est inutile de déguiser plus longtemps mes vœux, je vous adore, je vous offre mon cœur, ma vie, mon nom, ma fortune ; parlez, c'est mon arrêt que vous allez prononcer. » « Monsieur, » répondit mademoiselle Colombe, « je suis extrêmement flattée de ce que vous me faites l'honneur de me dire ; mais, ainsi que vous avez eu l'occasion de le remarquer, j'ai un père ; c'est à lui que vous auriez dû préalablement demander l'autorisation de me déclarer des sentiments qui, quelque honorables qu'ils puissent être, sont ici tout à fait irréguliers. »

C'était parfaitement répondre, et, comme il n'y a rien à ajouter à ce qui dit tout, le baron se fût trouvé encore arrêté là, s'il eût eu moins de présence d'esprit. « Ah ! mademoiselle, » continua-t-il avec l'accent du désespoir, « à quoi servirait l'agrément de monsieur votre père, si je n'avais pas le bonheur d'obtenir le vôtre ? Au nom de la pitié, car je n'ose plus parler au nom de l'amour, prononcez, c'est la vie ou la mort. »

Il eut derechef l'idée de se jeter à ses pieds, mais le fâcheux pantalon le retint encore, et il jura bien d'en mettre un plus ample quand pareille circonstance se présenterait. « Monsieur, » répliqua mademoiselle de la Choupillière, « les vœux de mon père furent toujours les miens, et la volonté d'un enfant bien né ne peut être que l'obéissance. »

Cette manière de s'exprimer n'était rien moins que romantique ; mais, ainsi que nous l'avons dit, la fille comme le père ne parlaient que par formules, sentences, phrases toutes faites et telles qu'on les trouve dans tous les almanachs, gazettes, affiches et annonces.

M. Léon s'empressa de répondre ce qu'on répond en pareil cas, c'est-à-dire : « Mademoiselle, ce n'est point à l'obéissance, mais à l'amour, etc. » Ici son ardeur l'emporta au point qu'il oublia l'inconvénient de sa toilette, et la génuflexion eut lieu. Immédiatement ce qui devait arriver arriva : l'étoffe inflexible se fendit, non au cœur, mais dans un endroit moins convenable ; et cela le déconcerta si bien, quoique naturellement peu timide, qu'il rougit, pâlit, et ne put que se retirer en couvrant de son chapeau le vêtement mis au jour.

Revenu chez lui en maudissant la fragilité des tissus modernes, il pensa qu'il n'avait rien de mieux à faire que de suivre de point en point les instructions de mademoiselle de la Choupillière, et de s'adresser à son respectable père.

Cependant les mamans, qui n'ignoraient pas les projets de M. le baron, suffoquaient de dépit. Il était dur en effet de voir une étrangère l'emporter sur leurs filles, seulement parce qu'elle était plus riche, plus belle et plus aimable ; aussi il fallait entendre ce qu'elles disaient du comte et de sa progéniture.

Après avoir épuisé toutes les ressources de la médisance ordinaire, on en vint à la calomnie. Selon ces dames, on ne savait d'où sortait M. le comte, quoiqu'il eût été bien des choses. On avait dit d'abord que c'était un homme de rien, à présent c'était moins encore, ce n'était pas même un homme ; on prétendait qu'à de certaines heures la parole lui manquait tout à coup, le mouvement ensuite, et que l'un et l'autre ne lui étaient rendus qu'après qu'un certain agent, qui l'accompagnait partout, lui avait fait subir on ne sait quelle opération mécanique, chimique ou chirurgicale.

Un tel bruit n'avait rien qui pût beaucoup inquiéter un gendre ; mais on ajoutait que mademoiselle de la Choupillière était précisément dans le même état ; et que, lors de ces accidents, nul n'était admis dans la maison. On avait aussi remarqué que les jours de bal, à une heure fixe, le premier valet de chambre ou intendant, le seul qui n'eût pas les manières guindées du reste de la maison, venait éteindre les lumières, et qu'à ce signal le baron et sa fille souhaitaient le bonsoir à la compagnie et se retiraient. Cela avait d'abord été taxé d'impolitesse majeure ; on s'y était ensuite habitué, et maintenant chacun était persuadé que la santé du maître l'exigeait ainsi.

On le croyait donc attaqué de catalepsie, ce qui n'est autre qu'une épilepsie perfectionnée, et l'on voulait que mademoiselle Colombe fût affligée du même mal. Mais M. de Saint-Marcel ne voyait dans ces

propos que méchanceté, et n'en croyait pas un mot ; d'ailleurs la fortune était là, et avec quelques précautions, la catalepsie ne pouvait rien sur elle.

L'amoureux baron, ayant bien préparé sa requête, alla trouver un matin M. de la Choupillière, et il la lui présenta de la manière la plus respectueuse et la plus filiale qu'il pût imaginer. M. le comte lui débita un à un tous les mots qui ne disent ni oui ni non, et il le renvoya à mademoiselle de la Choupillière avec sa phrase accoutumée.

Faisant grâce au lecteur des préliminaires aussi ennuyeux pour lui que pour les amants, nous dirons qu'après avoir été de la fille au père et du père à la fille, M. de Saint-Marcel obtint le consentement qu'il désirait, à l'aide de l'intendant qui paraissait avoir un grand crédit sur l'un et sur l'autre. Convention faite que le mariage aurait lieu dans un mois, on en signa l'engagement mutuel sous la garantie d'une forte somme.

On a depuis longtemps remarqué que, dans les pays où l'on s'épouse, tout le monde sait la nouvelle d'un mariage avant que personne en ait parlé ; c'est ce qui arriva dans la grande ville de B... Et le lendemain c'était la conversation de tous les salons.

La colère des mères et des filles devint terrible, et beaucoup peut-être en seraient mortes, si, peu de jours après la publication des bans, le bruit ne se fût répandu que M. le comte venait de perdre un grand procès qui diminuait de moitié sa fortune.

Le futur époux courut chez son futur beau-père qui lui confirma la vérité de cette fâcheuse circonstance, et ajouta : « Mais il vous reste mademoiselle de la Choupillière ; c'est le portrait de feue sa mère, vous ne pouvez manquer d'être parfaitement heureux. »

Cette raison et la certitude que la moitié de la fortune de M. le comte pouvait passer encore pour une fortune tout entière, dissipèrent en partie les soucis du désappointé baron.

Quelques jours après, on dit que le comte se trouvait engagé dans une affaire de bourse, qui lui enlevait l'autre moitié de son avoir. Nouvelle visite de M. de Saint-Marcel, nouvelle confirmation de la part du comte qui, après lui avoir adressé une superbe allocution sur le mépris des richesses, lui répéta : « Mais il vous reste mademoiselle de la Choupillière. »

C'était en effet une grande consolation : la future était si jolie ! Et puis les meubles, l'argenterie, les diamants valaient une si grosse somme ! Mais le lendemain, on prétend que la vaisselle est vendue, et les diamants saisis.

Autre course du gendre, à qui le beau-père répond par la même formule. Or, le contrat était signé, ainsi qu'un dédit considérable ; il n'y avait plus à reculer ; d'ailleurs, il faut le dire, M. de Saint-Marcel était amoureux, et, eût-il été libre, il aurait peut-être hésité à renoncer à son amour.

La noce eut lieu le jour suivant. Malgré les infortunes du comte, une fête avait été préparée ; toute la ville s'y trouva, soit par curiosité, soit par intérêt pour la famille dont on n'était plus jaloux depuis qu'elle n'avait plus rien. La soirée fut assez gaie, et, quoi que fît notre amoureux Léon

pour l'empêcher de se prolonger, il était près de minuit quand l'intendant, selon la coutume, vint, en éteignant les lumières, congédier l'assemblée.

M. de Saint-Marcel se retira immédiatement dans l'appartement de sa femme ; il oublia en ce moment tous les coups dont la fortune l'avait frappé : il était possesseur de la plus délicieuse des créatures, et un air d'abandon et de langueur qu'il ne lui avait pas encore remarqué la rendait plus séduisante que jamais. Elle était sur un canapé, il s'assit auprès d'elle ; il lui enleva la gaze légère qui couvrait ses épaules, et ces formes si pures apparurent à ses yeux enchantés ; alors son amour éclata en expressions brûlantes. Elle y répondit par un soupir, et elle prononçait : « Je vous... » quand minuit sonna.

Elle s'arrêta. Léon crut que l'émotion seule en était la cause ; et, plus épris encore, il répéta ses protestations.

A cela la jeune épouse ne répliquait rien. Une boucle de ses blonds cheveux vint effleurer la joue de l'amoureux mari. Il veut toucher ces cheveux charmants, il demande à les presser sur ses lèvres ; elle se tait, c'est un consentement ; il approche, mais au premier effort la boucle se sépare du front.

Etonné, il en saisit une autre, même effet. Eh quoi ! l'intéressante Colombe aurait-elle une perruque ? Il l'interroge, elle reste muette ; il lui prend la main, cette main ne répond pas à la sienne. Il l'agite, ô surprise ! le bras se détache, l'époux fait un geste de terreur, et ce mouvement en agitant le canapé fait pencher la tête ; il veut la soutenir, elle roule sur le plancher.

Saisi d'horreur, il croit qu'une vision funeste a troublé sa raison. Il court à la chambre du père, il était encore levé ; il l'accable de questions, nulle réponse ; il en vient aux reproches, même silence ; dans sa colère il lui porte un coup, il éprouve une douleur aiguë ; il redouble, le sang jaillit de sa main.

Il retourne vers sa femme ; pensant encore qu'il s'abuse, il saisit ce corps inanimé qui cède à ses efforts, et se sépare en mille pièces. A l'instant il voit le parquet couvert de rouages, de vis, de clous, de ressorts qui s'entrechoquent et roulent avec un bruit argentin, et il ne reste entre ses bras qu'une robe et un bâton de poupée.

Il veut s'échapper de cette maison infernale ; dans l'antichambre il voit les laquais debout, rangés contre le mur, comme les mannequins après une représentation d'opéra. Il les appelle par leur nom, il leur donne orodre d'aller préparer une voiture, pas un ne bouge ; il se précipite dans la cour, elle est silencieuse ; il court à l'écurie, il reconnaît le cocher, les chevaux, les chiens ; raides et immobiles, tous semblent privés de la vie.

Hors de lui, ne sachant plus ce qu'il fait, il erre à l'aventure. Enfin il se trouve devant son hôtel où il entre harassé, et à demi-vêtu. Ses gens s'étonnent et se demandent par quel accident M. le baron se promène la première nuit de ses noces. En proie au délire de la fièvre, il se jette sur son lit ; et, prêt à croire à la magie, aux ombres et aux revenants, il ne peut fermer l'œil.

Quand le jour parut, résolu d'éclaircir ses doutes à tout prix, il s'arme, monte à cheval, et, suivi de son valet de chambre, il se rend au château.

En entrant dans la cour il entend un grand bruit de marteau ; dans le vestibule il voit beaucoup d'ouvriers et de caisses, les unes fermées, les autres prêtes à l'être. Cherchant des yeux le maître de la maison, il arrive dans la chambre nuptiale où il trouve l'intendant qui ramassait les morceaux de la baronne, et qui, en le voyant entrer, lui présenta un mémoire signé Roberson, mécanicien, et s'élevant à 10.545 francs 25 centimes, pour frais de réparations à faire à ses deux meilleurs automates.

MONIQUE DORIAN

Vous êtes si chaud, petit monstre...

Ce soir je suis triste. J'ai besoin d'un ami et n'en ai pas. Un poids comprime ma poitrine, serre ma gorge. J'aurais envie de hurler ou de me mettre à pleurer fort.

Mais mes yeux sont secs, comme mes plantes que je laisse sans eau. Il pleut, la nuit pleure à ma place. Mes lierres regardent vers les carreaux, et me regardent...

Dans deux jours ce sera le printemps. Ce sera aussi mon anniversaire. On donnera à la maison un bal. Mon premier bal. J'aurai seize ans. Je porterai une longue robe blanche, comme il se doit. Je crois que je serai belle. Peut-être un peu godiche, quoique pour la circonstance je me peignerai avec un chignon.

C'est curieux, toutes les filles autour de moi rêvent de bals et de lumières. Moi, j'aime danser, mais seule. Et puis je me sens perdue dans la foule, comme si elle était là pour m'étouffer.

Evidemment, je verrai au bal des garçons. Mais je trouve les frères de mes amies stupides. Je n'arrive pas à les prendre au sérieux. La perspective de cette soirée ne me réjouit même pas.

Il faut que je dorme. Quand je ne dors pas assez, je suis laide. Je n'aime pas être laide.

A bientôt, mon journal et ami.

. . . .

Je suis épuisée, mais il faut que je te raconte — brièvement, mais que je te raconte. J'ai fait au bal la connaissance de Jean-Luc. C'est le cousin de Nadine. Ses yeux sont comme des feuilles de chêne en plein soleil. Et... c'est un vrai homme, il a vingt-huit ans ! Il n'a cessé de me faire danser, de me regarder, de me dire que j'étais la plus jolie de la fête — ça, je ne le crois guère : je ne suis pas laide, mais pas jolie non plus. Luc m'a donné rendez-vous demain dans le jardin de la Colonne. J'espère qu'il ne va pas rire de ma jupe plissée en me revoyant en plein jour. J'aimerais bien posséder une jupe droite, pour avoir l'air d'une femme. Je me mettrai du rouge à lèvres, sous un porche, avant d'arriver au rendez-vous.

Il est doux de penser que je vais rêver de Luc cette nuit.

J'ai une seconde joie à te confier : papa m'a fait un cadeau. Un ravissant collier de perles qui repose sur son écrin ouvert, devant moi. Les perles sont

si fines, presque transparentes — de vraies gouttes de rosée. Je le porterai demain sur mon cardigan corail.

.. ..

Ma tête est comme un coffre rempli à ras bord de merveilles. Cela fait une semaine que je connais Luc. Les heures glissent auprès de lui comme la course des nuages. Luc me dit tellement de choses que je ne pourrais les transcrire. Et puis le rouge me monte aux joues d'y penser.

Luc, Luc, vite qu'arrive demain et que je te voie. J'ai rendez-vous chez lui. Il habite un studio. Jamais je ne me suis trouvée seule dans la chambre d'un garçon. Mais Luc n'est pas « un » garçon. C'est Luc.

Depuis qu'il est là, je ne me sens plus jamais seule.

En plus de Luc je possède mon collier de perles. Je ne peux plus m'en séparer. Il paraît vivant. Dans chaque perle semble vivre bien au chaud un petit être qui veut me communiquer sa chaleur. Parfois je crois voir le petit être faire remuer sa minuscule coquille. J'ai quatre-vingt-dix petits amis. Car j'ai quatre-vingt-dix perles. A moins que ce ne soit le même être qui circule dans chaque perle. Mais moi seule sais que mon collier est vivant, car j'en ai parlé, on m'a ri au nez. Luc, lui, m'a caressé le cou et a dit qu'il me prenait au sérieux quand je lui ai fait part de ma découverte. Et c'est vrai, sa voix n'était pas ironique. Mais j'ai quand même senti qu'il ne me croyait pas...

.. ..

A travers mes volets fermés passe la musique du 14 juillet. On rit, on s'amuse autour de ma chambre. Moi j'ai envie de mourir. « Elle va mieux, » a dit le psychiatre, « elle peut reprendre une vie normale. »

Le pourrai-je jamais ?

J'ai délaissé durant de longs jours mon journal. A présent peut-être cela me soulagera-t-il de me confier à lui.

Luc est mort. Je frissonne à cette pensée. En fait je ne parviens encore pas tout à fait à y croire.

Voyons, comment pourrais-je raconter cela ? Il faut que je mette de l'ordre dans mes idées. Depuis des semaines j'ai évité de le faire...

Que s'est-il passé exactement ? Ce jour-là, j'ai rejoint Luc dans son studio. Dès le seuil il m'a saisie dans ses bras, je riais en agitant mes jambes, il m'a portée sur un divan. Là, je lui pris le visage des deux mains et le regardai longuement, j'avais mal partout tellement j'étais émue ; il me serra soudain très fort contre lui... Plus tard, nous nous sommes endormis l'un à côté de l'autre. Quand je m'éveillai, il faisait sombre : un coup d'œil à ma montre me fit bondir sur pieds. Je retirai doucement du cou de Luc mon collier, qu'il avait mis « pour rire » — il s'était plaint d'avoir froid et je lui avais dit que mon collier serait plus chaud qu'une écharpe de fourrure. Je caressai son visage, espérant qu'il ouvrirait les yeux à son tour, puis, attendrie, je décidai de le laisser dormir et c'est à pas de loup que je franchis la porte, sans oser en refermer le battant. Au milieu des voitures et du bruit, j'avais envie de rire et de pleurer à la fois. J'étais à Luc, et de l'aimer si fort me faisait mal.

En rentrant dans ma chambre, je me suis regardée devant ma glace. Seul le collier tranchait sur ma peau nue. Je me trouvais changée, c'était comme si pour la première fois je prenais conscience de mon corps. Mais ce fut mon

regard qui me frappa le plus. Brillants, comme éclaboussés de lumière, mes yeux semblaient des lanternes. Je passai une partie de la nuit en compagnie de mon reflet. Je me trouvais belle.

Quand j'ôtai mes perles, je les tins enfouies dans le creux de ma main. La chaleur qu'elles dégageaient me fit tressaillir, comme si Luc me caressait encore. C'était une sensation délicieuse.

Je dormis peu cette nuit-là. J'appelais Luc, me tournant et me retournant dans mon lit.

Le matin, je ne pus résister au désir d'aller le retrouver chez lui. C'était un jeudi.

Sa porte était entrebâillée, comme je l'avais laissée. Je frappai et, n'obtenant pas de réponse, entrai dans le studio. Luc était sur le lit, dans la même attitude que la veille, quand je l'avais quitté. J'allai jusqu'à lui, le pris dans mes bras — et alors je mis ma main sur ma bouche pour m'empêcher de hurler. Son corps était froid et rigide.

Je courus jusqu'à la porte, tremblant de la tête aux pieds. Je ne compris jamais comment je pus me traîner jusque chez moi, où je me laissai glisser sur le sol de ma chambre.

Même au psychiatre qui me soigna, je ne racontai rien de ce qui s'était passé. Nuit et jour je pleurais. Le moindre bruit me faisait sursauter. On me fit entrer dans une clinique où je dormis durant des jours.

Ce fut à mon retour que Nadine m'apprit la vérité. Luc avait été tué, étranglé dans son lit, par un assassin inconnu.

Etranglé ? Le mot éclata dans ma tête. Je me souvins qu'en partant j'avais laissé la porte entr'ouverte ; n'importe qui avait pu entrer chez Luc. Je ne sais pourquoi, à ce moment, j'eus peur. Mais une autre révélation de Nadine brisa le cours de mes pensées. Elle m'apprit que Luc était fiancé, qu'il aurait dû se marier quelques semaines plus tard...

Nadine pérorait, me donnant maints détails. Moi je la laissais parler, glacée et soudain insensibilisée. Une fois Nadine partie, je me mis à rire de façon triste, tout en contemplant mes perles, jolies dans leur écrin.

Je partis le lendemain à la campagne, j'en suis revenue hier. Je crois que j'ai grandi. Je ne suis plus triste, simplement un peu indifférente. Mes seuls compagnons sont mes deux ours en peluche qui dorment dans mon lit et que je serre contre moi. Je n'ai plus peur de la nuit non plus. Je me suis forcée à ne plus craindre le noir. J'ai marché longuement le soir dans les campagnes désertes. J'ai raconté des histoires aux étoiles, j'ai couché mon visage contre la terre et je n'ai plus eu peur. Je n'ai peur de rien à présent. Mais je ne sais si j'oublierai un jour...

. . . .

Encore plusieurs mois d'écoulés. Dehors, tout est jaune et gris. Le bois, non loin de chez moi, m'attire chaque jour. Je délaisse mes livres, mes cahiers ; de toute façon je redouble mon année scolaire et n'ai pas envie d'apprendre dans les livres. Mes promenades m'en apprennent davantage. Et puis que m'importe de connaître ce qu'ont fait les autres ? Moi, je crois que je suis seule à savoir que j'existe.

J'ai tort de dire cela, car, hier, j'ai fait la connaissance d'un garçon. Nous nous croisions depuis une semaine dans les allées du bois quand il a fini par m'aborder. Il s'appelle Pierre. Il me plaît. Je sais que je lui plais. Je n'ai rien dit quand il m'a pris la main. Il vient d'avoir vingt-trois ans et ne ressemble en rien aux autres garçons de ma connaissance. Aujourd'hui il est venu chez moi

écouter des disques. Nous n'avons pas fixé d'autre rendez-vous, mais je sais que je le rencontrerai demain si je veux dans les bois.

Je ne peux dire ce que je ressens envers lui. Pourquoi m'en défier ? Je croyais avoir totalement oublié ma mésaventure avec Luc. Pierre est taciturne, il est si différent. C'est curieux, j'avais envie de crier tout haut le nom de Luc, maintenant je murmure très bas celui de Pierre. Mais je le connais si peu. Je ne sais si je l'aime.

. . . .

Pierre, mon amour, c'est pour toi que j'écris ce soir. J'aime t'entendre parler. Je ne tiens aucun compte des mots. J'aime ta voix qui me berce. Tu es l'être le plus étrange que j'aie rencontré. Je voudrais pouvoir me confier entièrement à toi, pourquoi suis-je évasive quand tu me questionnes ? La cahute que nous avons trouvée, abandonnée, nous tiendra lieu de refuge dans le bois. Nous sommes deux bêtes de la forêt, deux bêtes sauvages cherchant mutuellement à s'apprivoiser.

A demain, Pierre.

. . . .

J'ai laissé Pierre inerte sur les planches pourries, dans notre cahute. Je l'ai vu mourir sous mes yeux ! D'une mort incroyable...

Après une heure passée ensemble, Pierre m'a soudain pris par les épaules et m'a regardé fixement : « Je voudrais te parler, » a-t-il dit. Son ton brusquement grave m'a surprise. J'ai baissé les yeux, et ne les ai plus relevés tandis qu'il m'apprenait qu'il aimait une autre femme, qu'il ne voulait plus me revoir — j'enfonçais simplement de plus en plus fort mes ongles dans mon poignet... Quand il eut fini je murmurai : « Je voudrais t'étrangler. » « Avec quoi ? » a-t-il dit. Il avait un sourire triste. J'ai répondu : « Avec ça. » Tout en parlant, j'ôtais mon collier, le lui passais autour du cou. J'ignorais pourquoi j'agissais ainsi. Cela ressemblait à un jeu stupide, auquel Pierre se prêtait avec un sérieux bizarre. Il me regardait faire, me laissa accrocher le fermoir, tout cela dans un profond silence. Je sentais qu'il regrettait vraiment de m'avoir fait de la peine. J'eus pour lui du mépris. Et soudain, j'assistai à quelque chose de monstrueux : je voyais les perles bouger, se resserrer autour de son cou. Pierre tenta d'agripper le collier des deux mains mais celui-ci s'acharnait, mordait la chair, comme un vampire buvant le sang. Je vis Pierre se tordre sur le sol, le visage violacé, puis après un dernier sursaut, il ne remua plus. Sans hésitation je tendis la main vers le collier. Toute panique s'était enfuie de moi, je me retrouvais froide et calculatrice. Je décrochai sans trembler le fermoir et regardai, avec stupeur, la marque rouge qui s'effaçait peu à peu sur la peau.

Dans les rayons rouges du soleil couchant je courus, mon collier dans la main comme une petite chose chaude et inoffensive.

A présent, il est devant moi, sous la lumière de ma lampe, et je le regarde. Avec des yeux nouveaux, je le regarde. Les perles étincellent comme des dents, de ravissantes petites dents. Je pense à Luc, puis à Pierre. J'ai presque envie de rire. C'est atroce, mais je ne regrette pas du tout ce qui est arrivé. L'idée de m'être donnée à eux me répugne. Ils m'ont trahie, se sont moqués de moi, alors que je leur faisais confiance. Le collier, ma bête, mon ami, m'a vengée.

Mais je réfléchirai plus tard. Cette journée m'a donné très sommeil.

. . . .

La nuit d'hiver est froide, et par ma fenêtre j'aperçois la neige blanche dans le noir.

Il faudra que je jette au feu ce journal. Je viens de le relire, il est compromettant en diable.

Diable ?

Ce mot me donne envie de rire.

Il vient de me faire du plat, ce vieux cochon. Un type de quarante-cinq ans, qui m'a suivie dans la rue. J'ai minaudé, fait du charme. Je sentais contre mon cou le collier se délecter d'avance. On verra, on verra... Peut-être, petit collier, petit assassin, dans quelques jours... Voyons, depuis six mois, combien de fois vous ai-je nourri, mon petit monstre ?

Les perles se trémoussent sur ma table. Ont-elles déjà — encore — envie de... ? Bon, nous irons demain à la chasse. Le voulez-vous jeune ou vieux, maigre ou bien en chair ? Vous êtes insatiable, petit étrangleur, en un mois plus de la douzaine... Mais vous êtes si chaud, petit monstre, et si doux quand je vous porte autour de mon cou.

JEAN-PIERRE KLEIN

Quatre minutes de retard

J'entrai. Bien entendu, tu ne me vis ni ne m'entendis : tu étais en train de m'attendre. Par une habitude ridicule, je te dis bonjour. Puis lentement — j'avais quatre minutes devant moi — je sortis le revolver de ma poche et tirai, d'abord sur toi. Les balles traversèrent ton corps et se fichèrent dans le mur. Mon calme était revenu par le seul fait d'accomplir cet acte que j'avais tant redouté et espéré aussi. Dans un second temps, toujours immobile et ce fut là ma faute, je tirai vers toutes les directions de la pièce. J'utilisais pour cela quatre chargeurs. Alors je m'assis et j'observai, les mains moites, le cœur battant.

Tu jetais de fréquents coups d'œil à ta montre. Quelle heure marquait-elle donc ? La mienne ou la tienne ? J'attendais ta mort, j'attendais la conséquence de mon geste. Les yeux écarquillés, j'essayais de noter les traits de ton visage, le pli de ta bouche qui serrait ta pipe, cette bouche qui lancerait peut-être tout à l'heure un dernier cri. Entièrement tendu vers toi, je m'appliquais déjà à me rappeler ton attitude.

Soudain, Dieu quelle horreur, tu me parlas. Te tournant vers mon fauteuil, car tu savais que je m'y assiérais, tu dis : « Il est possible que tu sois là, mon mon cher Claude. Dans ce cas, je te souhaite le bonjour. » Puis tu continuas de fumer.

Je t'en voulais de ton calme. Je te détestais d'être dans un autre univers que le mien. Je te haïssais d'avoir accepté cet affreuse solitude.

D'un bond tu te levas et t'approchas de la fenêtre pour guetter ma venue. Ce faisant, tu diminuais mes chances de réussir. Spectateur passif, voyeur pres-

que, je me sentais envahir par la colère. Je regardai l'heure. Quand t'avais-je tué ? Quand mourrais-tu ? Tout à coup il me sembla follement que tu allais me remercier de ce crime. Avais-tu voulu cette délivrance ? L'avais-tu prévue ? Cet air serein, cette tranquillité de tes mouvements, étaient-ils ceux de l'approche de la mort ? Mais ta main tremblait un peu, mais tes dents mordaient trop fort le tuyau de ta pipe, mais tes yeux semblaient déjà vitreux, mais ta respiration se faisait peut-être trop courte. Pourquoi ne partais-tu pas ? J'avais peur.

Tu commenças de marcher de long en large, suivi par intermittences d'un nuage de fumée. Et au bruit de tes pas commença mon remords.

Seul tu étais, séparé de moi de toute la longueur de ton retard. Tu restas un moment immobile, regard perdu, puis tu repris ta marche régulière. T'arrêtant devant la bibliothèque, hésitant, tu choisis, avec des gestes d'une lenteur qui me parut intolérable, un livre d'une rangée. Alors, à la table, à l'aide du poignard qui te servait de coupe-papier, tu découpas calmement et méthodiquement les feuillets. Ce bruit net de déchirure me fit frémir. Déjà j'aurais voulu revenir sur mon acte monstrueux. Déjà j'espérais l'impossible : ta survie, l'échec de mon plan, et sachant que dans cette hypothèse tu me verrais assis là, guettant ta mort, je me mis à te prier à haute voix, pleurant à moitié, de m'accorder ton pardon.

Mais tu t'impatientais. Vers la soixantième page, tu repoussas brusquement ton fauteuil pour te diriger vers la fenêtre. Le mouvement que tu esquissas, ton regard posé sur moi, dehors, me fit comprendre que tu m'avais vu. Soudain tu plissas les paupières. Tu m'observais avec surprise ou peut-être avec une dernière angoisse. Je me souvins alors de ma peur, je me souvins alors des quelques secondes pendant lesquelles j'avais tenté d'interrompre le tremblement de mes doigts, le froid de panique qui m'avait envahi. Et je ressentis de nouveau ce trouble devant mes yeux, cette sécheresse de ma bouche, cet étranglement dans ma gorge, qui m'empêchaient d'avancer.

Te doutais-tu qu'aujourd'hui serait différent des autres jours, aux conversations folles, mes réponses ne te parvenant qu'après ce mur de quatre minutes ? Il était trop tard : je venais d'entrer.

Impuissant, j'assistai au drame silencieux. Tu t'approchas de la porte puis souris au vide. Je sus alors que j'étais là. Tu me dis bonjour. Je sus alors que j'avais parlé. Puis tu reculas, les yeux fixés sur ce qui était sans doute ma main. Brusquement tes paupières battirent, ta tête oscilla. Je sus alors que j'avais tiré. A chaque sursaut, correspondait une balle. Tu te trouvais près de ton fauteuil et tu ne fus pas touché, d'abord.

Un répit. Le deuxième chargeur. Tu sautas devant moi une danse grotesque et muette d'un point à un autre de la pièce. Puis, ce fut soudain, tu saisis le coupe-papier et vins vers l'endroit où je continuais mon meurtre. Ton bras se levait mais un cri jaillit de tes lèvres. Atteint, tu étais atteint, je t'avais tué.

Incapable de bouger, haletant, debout devant mon fauteuil, je te regardai de profil tomber en avant, le poignard dans la main droite, et frapper le vide. Je sentis alors la lame pénétrer en moi, et arrêter mon souffle. Puis tout s'effaça.

BERNARD HALLER

Marguerite et Hermann

Tout est calme. La cage du canari est recouverte d'une petite couverture écossaise. Le feu brûle gentiment. Il fait nuit très vite en novembre.

— « Où est maman ? » demande Marguerite. Hermann, assis devant son bureau, face à la cheminée, écrit et ne répond pas, absorbé dans son travail.

« Où est maman ? » questionne à nouveau Marguerite qui vient, sa poupée dans les bras, près de son père.

— « Que dis-tu ? »

— « Où est maman ? »

— « Chez tante Anna qui est malade. Elle est allée lui porter du sirop. »

— « Elle revient bientôt ? »

— « Oui, oui, ma petite. Elle revient bientôt. Va te coucher sagement, maman viendra t'embrasser à son retour. »

— « Qu'est-ce que tu fais ? »

— « J'écris, mon petit ; j'écris une histoire. »

— « Pourquoi ? »

— « Parce que j'écris toujours des histoires. »

— « Des histoires pour moi ? »

— « Non, mon enfant, va te coucher, laisse papa travailler. Je viendrai te border dans ton lit. Tu peux te déshabiller toute seule, non ? Tu es grande maintenant, hein ? A quatre ans, je me déshabillais tout seul ; toi aussi, tu peux, non ? »

— « Oui. Qu'est que c'est, l'histoire que tu écris ? »

— « Une histoire pour les grandes personnes. »

— « Une histoire pour les grandes personnes et moi aussi ? »

— « Non, je viens de te dire que non. C'est une histoire de grandes personnes. »

— « Qu'est-ce qu'elles font, les grandes personnes, dans l'histoire ? »

— « Laisse-moi travailler, mon petit agneau, va te coucher ; je dois finir cette histoire pour demain, tu sais ? Papa doit finir cette histoire pour qu'on la mette dans son livre, tu comprends ? Alors je dois me dépêcher, mon petit cygne. Va, va vite dormir, il est tard pour une petite fille comme toi, va. »

— « Oui, mais raconte l'histoire que tu écris des grandes personnes. »

— « Ecoute-moi bien. Je dirai à maman que tu n'as pas été sage et dimanche nous n'irons pas voir les écureuils si tu ne vas pas tout de suite te coucher. As-tu compris ? Laisse papa travailler, ma fleur, laisse-moi, veux-tu, va vite, laisse-moi. »

— « Elle est pas jolie, ton histoire ? »

— « Si, elle est jolie. »

— « Alors pourquoi tu veux pas la raconter ? »

— « Mais parce que c'est l'histoire d'un papa et de sa petite fille qui pose des questions, des questions tout le temps et c'est très long. »

— « Pourquoi c'est très long ? »

— « Parce que le papa écrit à son bureau et sa petite fille lui demande : Qu'est-ce que tu écris ? Et le papa dit : J'écris l'histoire de monsieur Albrecht

qui dit à sa petite fille Frieda . Laisse-moi finir cette histoire du papa et de sa petite fille et va te coucher. Et la petite Frieda veut absolument que son papa Albrecht lui raconte l'histoire qu'il écrit. Alors le papa Albrecht, pour être tranquille et pour que sa petite Frieda aille se coucher, lui dit : J'écris l'histoire d'un monsieur Hans et de sa petite fille Louisia qui pose tout le temps des questions. Hans lui dit : Maintenant va dormir, ou nous n'irons pas demain ramasser des pommes de pin pour fabriquer des bonhommes rigolos. Et le monsieur Hans dit à sa petite fille Louisia : En allant te coucher, n'éteins pas la lumière dans ta chambre, parce que dans le noir je me transformerai en loup-garou et je te mangerai. Bien, dit Louisia ; elle embrasse son papa Hans et va dans sa chambre gentiment. Voilà, c'est tout. Tu comprends maintenant, va te coucher, va maintenant, va. »

— « Oui, papa. » La petite Marguerite embrasse son père, sort de la pièce, revient sur ses pas, éteint la lumière. Hermann pousse un hurlement, se jette à quatre pattes et ses yeux voient tout sang. Il se précipite sur sa fille, la déchire, broie ses os entre ses puissantes mâchoires de loup-garou en secouant la tête.

CHRISTINE RENARD

Lettre de Claerista à l'hermite très saint

Mon père,

Je suis la fille d'un de vos prêtres, mon enfance s'est passée dans les jardins de vos monastères. Depuis toujours je sais que le plus misérable d'entre nous, le plus criminel même, peut avoir recours à votre bonté. Mais je sais aussi que vous ne tendez jamais la main à celui qui peut se sauver seul. C'est pourquoi, moi père, je ne me suis encore jamais adressée à vous. Et maintenant il est peut-être trop tard.

Car maintenant, je suis dépossédée. Ma sœur Chlorinde, que tout le monde aime et admire, brille de dons et de talents qui furent ma propriété et que son avidité a voulu ajouter aux siens. Ma sœur rayonne de cette âme qui fut mienne. Je suis dépossédée. Mais il est temps que vous sachiez comment je suis arrivée à la désespérance, il est temps que vous sachiez pourquoi j'ose vous appeler.

Et donc, je vous conterai tout depuis le début.

Nous avons violé la loi, mon père, je m'en accuse. Vous défendez le jeu des échanges et des abandons et c'est ainsi cependant que se passa notre enfance. Le goût des fraises des bois, la brise du matin, la caresse de l'eau des rivières, nos robes, nos poupées, les couchers de soleil et la rosée de l'aube, nous avons tout donné et pris, nous avons tout partagé.

La terre nous semblait plus vaste et plus belle quand chacune pouvait profiter des trésors que l'autre y avait glanés.

Ce sont plaisirs dangereux, vous l'avez dit, mon père, et vous les avez interdits, mais d'avoir vécu ainsi pendant tant d'années, et d'en avoir joui sans que vînt aucun châtiment, nous avait fait oublier que nous étions coupables et que nous risquions de payer cher ces joies éphémères et défendues. Et peut-être en eût-il été toujours ainsi ; mais l'avidité de Chlorinde grandissait avec elle. Elle était belle et pleine d'esprit, pourtant elle désirait mes charmes et mes dons, et les talents que j'avais péniblement acquis. Elle désirait mes souvenirs, elle désirait tout ce que j'avais.

— « Ce fruit que tu as mangé hier, Claerista, donne-le-moi, donne-moi ces coquillages que tu as trouvés sous les rochers, et les nuages roses qu'il y avait alors, et ton rire de demain, et tes larmes d'avril, donne, donne... »

Et moi je ne lui refusais rien... Inépuisable, je me croyais inépuisable... ailes de papillons, chansons, souvenirs somptueux, j'en aurais toujours, et puis je l'aimais ; chacune de ses joies augmentait mon bonheur. Je n'avais alors péché que par légèreté, je n'avais encore rien donné d'essentiel, j'avais fait des cadeaux à ma sœur que j'aimais pour la voir sourire. Imprudence et légèreté, péché de jeunesse, et rien d'irrémédiable et rien d'essentiel.

Et j'étais encore belle et rayonnante, et Orvian m'a aimée. O, mon père, regardez-moi, je suis celle qu'Orvian a aimée. Il était beau, il avait le cœur noble, l'âme haute ; mon père, nous nous aimions passionnément.

Et cependant il m'a quittée, un jour de pluie chaude, pour aller vivre solitaire, à la lumière de vos commandements.

Alors rien de ce que je possédais ne m'a plus semblé important. C'est là mon crime, je le sais, mon père, je ne me suis pas aimée. C'est le dernier des crimes ; j'ai commis le péché du désespoir, j'ai arraché les racines de mon âme à moi, car je ne l'aimais pas. C'est le dernier des crimes. J'ai aimé les autres, mon père, je les ai aimés, ô combien ! mais moi, mais moi, je ne me suis jamais aimée.

Peut-être eût-il fallu venir vous trouver alors, quand Orvian est parti, peut-être... avant que j'aie tout livré à Chlorinde.

Car je lui ai tout donné : mon talent de musicienne, les poèmes que je savais dire et écrire, le bleu de mes yeux, l'or de mes cheveux, les souvenirs de mes amours perdues... des choses, mon père, des choses... mais je vous en supplie, ne m'interrogez pas, non, mon père, ne me demandez pas, ne me demandez pas si je lui ai donné mon âme.

« De quoi me servirait tout cela, » pensais-je, « si Orvian n'est plus là ?... »

Et chaque jour venait à moi Chlorinde, pour repartir plus belle et plus charmante.

Et puis elle n'est plus revenue. J'ai compris que je n'avais plus rien. Et mes amis aussi ont cessé de m'aimer. Ils s'ennuyaient avec moi... coquille vide et terne. Cela m'était égal... Orvian n'était plus là.

Oui, mon père, je le sais, c'est là mon crime, je ne me suis jamais aimée. Je ne me suis pas restée fidèle, je me suis trahie, je me suis spoliée, je me suis dépravée, je me suis tuée. C'est le dernier des crimes.

Orvian est revenu. Vous lui aviez dit, mon père, qu'il n'était pas destiné à vivre seul et qu'il lui fallait revenir parmi nous et s'y choisir une femme.

Quand je l'ai appris, j'ai fait le compte de ce qui me restait et je suis partie chez Chlorinde rechercher ce qu'Orvian aimait. Mais elle ne m'a pas ouvert sa porte. Sur les marches j'ai hurlé mon désespoir, sur les marches mendiant mon bien. Sur les marches tandis qu'elle riait à la fenêtre... Ah ! les éclats de mon rire, tandis qu'elle secouait ses boucles où brillait l'or de mes cheveux...

Orvian a repris le chemin de ma demeure. Il venait chercher une jeune

fille aux yeux bleus qui joue de la cithare et récite des poèmes, il a ouvert ma porte, il est entré chez moi. J'ai posé sur lui mes yeux pâles et sans chaleur, il a vu mes cheveux ternes, mes mains immobiles sur mes genoux, je n'ai pas pu lui réciter les poèmes qu'il aimait. Il a mis ses mains sur mes épaules comme autrefois, et je n'ai pas été émue. Cela aussi je l'avais donné à Chlorinde.

C'est pourquoi elle a si bien su l'accueillir quand il est allé la trouver, reconnaissant chez elle ce qu'il avait autrefois tant aimé chez moi.

Mon père, je suis perdue sur la terre comme au ciel si vous aussi vous détournez de moi. Mon père, suis-je rejetée à jamais, est-il trop tard ? S'il m'est permis, mon père, s'il m'est permis de recommencer, j'essaierai de m'aimer et de m'être fidèle. S'il m'est permis de recommencer.

Cette lettre est demeurée sans réponse.

---

chronique littéraire

Boris Vian : cet Etranger qui jugea la Terre

par Gil Sartène

Un livre enterré depuis dix ans vient de nous arriver du passé. C'est là un événement plutôt mince pour un amateur de science-fiction. Mais les deux romans et les trois nouvelles que Jean-Jacques Pauvert vient de rendre à la lumière portent une signature qui ne nous est pas inconnue : Boris Vian est l'auteur de traductions célèbres de Bradbury et de quelques-uns des meilleurs classiques américains.

« *L'herbe rouge* » vient en tête du volume, sans doute parce que l'éditeur — qui a le sens de l'humour — a voulu imposer l'ordre chronologique que les critiques n'ont pas osé utiliser, par crainte du conformisme. Les premières pages du roman mettent en scène le héros (Wolf) et son comparse (Saphir Lazuli) ; tous deux sont à peine extrapolés des personnages ordinaires — avec quelques réminiscences qu'apprécieront seuls les amateurs de « space-opera » traditionnel. Tout au plus les dirait-on transposés dans un futur lointain, où le « brenouillou » a définitivement supplanté le « javanais ».

Dans ce futur, comme dans la majorité des futurs prospectés jusqu'à présent — et il y aura un jour un essai à faire là-dessus — l'on s'ennuie ferme. Pour tromper leur ennui, Wolf et Lazuli construisent une machine composée d'éléments emboîtés qui se remplacent les uns les autres au fur et à mesure d'une usure systématiquement agencée. Cet instrument absurde, sorti tout droit des rêveries luxueuses d'un sculpteur de « mobiles » de la rive gauche, a pour but officiel de résoudre le problème de la surproduction des métaux. C'est du moins sous ce jour qu'il apparaît aux pittoresques délégués de la municipalité venus l'inaugurer, musique et défonce-murs en tête. Sa fonction réelle... nous y reviendrons.

L'herbe rouge de la Terre

A certains indices, le lecteur aventuré avec passion dans cette jungle croira deviner qu'il visite une planète étrangère. Quelle erreur ! Ce « ouapiti », par exemple, qui se nourrit de rubans de machines à écrire, parle comme Hamlet et a hérité d'un ancêtre légendaire une « susceptibilité horaire » en guise de « talon d'Achille », a de proches parents chez les ornithorynx (encore qu'un métissage « hurkle » ne soit pas totalement exclu). Quant au Sénateur Dupont, ce vieux chien pelé qui trône à table et absorbe en miaulant les excréments que lui sert une bonne facétieuse, il ne déparerait pas la ménagerie intérieure de Queneau.

Un univers littéraire, en somme ? Non. La pensée de Boris Vian a beau s'accommoder de dialogues de table à la Ionesco et de situations à la Beckett, on y sent l'œil de l'étranger. Ce romancier n'est pas d'ici.

L'Etrange Vian décrit-il alors son univers d'origine ? Non plus. Il est indiscutable qu'il imagine. Il fait de la science-fiction. Mais il n'imagine pas n'importe quelle planète, mais celle où les gens auraient deux bras, deux jambes et une bouche pour employer un langage articulé. Une Terre assez bien reconstituée, en somme ; à quelques petites erreurs de détail près. L'herbe rouge est à la Terre ce que les sables rouges sont à Mars : un cliché plus poétique que vraisemblable.

Que ce livre soit l'œuvre d'un romancier venu d'ailleurs et qui nous imagine, nous en avons des preuves. Quel sera le premier souci d'un auteur de science-fiction terrestre qui prospecte notre futur ? Il commencera par critiquer son présent sous prétexte de décrire notre avenir. Ici, rien de tel. C'est bien le futur sur lequel Vian, l'étranger, s'acharne sans complaisance — parce qu'il le prend pour notre présent.

Le procès du futur

Et le procès qu'il en fait n'est pas tendre : il nous dépeint à travers Sénateur-Dupont, le chien modeste et extraverti, ce gâtisme débilitant jusqu'à l'anéantissement dans lequel tombe l'être qui a assouvi tous ses besoins, qui a trouvé ce « ouapiti » hautain que nous chassons tous parce qu'il brille en le prenant pour le bonheur.

Il nous dépeint à travers Wolf, l'exigeant introverti, la quête d'un Graal intérieur que les « geishas » endormies jusqu'au bas ventre (dans des « casas biancas » sorties à la fois de la « *Forêt veuve* » de Silvagni et du sol), derrière leurs portes d'agathe, ne peuvent remplacer — malgré les sandwiches à la cantharide, malgré les gobelets d'alcool d'ananas pimenté et bouillant pris à la lueur des lampadaires au gaz parfumé sur des trottoirs de fourrure jaune citron. Ni les jeux de « la saignette » et du « retroussis » avec les marins Sandre et Berzingue, ni le nègre qui danse en remuant les rotules de quinze manières différentes, ne peuvent le distraire de cette poursuite de soi-même qui aboutit à la destruction de soi.

Et c'est là que les maladresses d'invention apparaissent en même temps que les intuitions géniales. C'est lorsque Wolf pénètre dans sa machine dont la fonction réelle est d'explorer les souvenirs, lorsqu'il rencontre Monsieur Perle, Saint-Pierre du monde de sa mémoire, lorsque croyant pénétrer dans passé — qui ne ressuscite qu'au sein de la machine et qu'il oublie à jamais dès qu'il en est sorti — il visite celui d'un autre ; c'est là qu'il retombe dans notre décor réel éclairé d'une lumière impitoyable venue d'en haut.

Une imagerie tendrement sadique

Ces plongées successives nous valent de la part du premier auteur de science-fiction extra-terrestre des psychanalyses qui trouveraient leur place dans les meilleurs romans terriens. Mais il ne faut pas croire que ces retours à une autobiographie virtuelle (que la critique a encensé, pensant enfin comprendre quelque chose) font seuls preuve d'une véritable pénétration romanesque. C'est jusqu'à ce monde invraisemblable dans lequel l'extra-terrestre nous situe qu'éclairent des inspirations géniales : une analyse profonde des rapports entre sexes double les portraits de Wolf, du chien et de Lazuli.

Faisons une pause dans cette herbe rouge pour constater que la psychanalyse surréaliste de Vian, tout im-

prégnée de Pataphysique, s'exerce très traditionnellement à la faveur des crises. Et de fait les crises violentes ne manquent pas. Une parenté très fondée a été relevée entre l'imagerie tendrement sadique de Boris Vian (particulièrement sensible dans le « *J'irai cracher sur vos tombes* » signé Vernon Sullivan) et le symbolisme acerbe et lourd de Buñuel.

Pourtant, les situations ont le plus souvent une atonie qui évoque Sternberg et — par là-même — dénonce la filiation de Kafka. S'il est vrai que les ressorts insolites de l'auteur de « *La colonie pénitentiaire* » sont dus en grande partie à l'austérité du haut-allemand, toutes les situations de Kafka cherchent à déborder le style pour échapper à cette austérité. Le Praguois rêvait d'une codification du yiddish pour libérer son expression ; mais il n'en était pas moins fasciné par les ressources du français.

Boris Vian est un peu ce Kafka parlant français. Et le résultat est qu'à l'insolite de grisaille kafkaïen, il superpose un insolite de technicolor. Je pense à ces séquences enfantines de Vadim (dans « *Et mourir de plaisir* ») où le cauchemar plaque des taches de couleurs criantes sur les ombres fades du rêve. Technicolor insolite et insolent, maladroit à dessein, impitoyable. Cette hystérie colorée ajoute chez Vian une touche d'horreur aux crises dont il fait ses « bonnes pages » ajoutant un ton aux moindres épisodes de la lutte finale de Lazuli contre lui-même.

La prolifération de la Mère

Ces crises, elles sont légion dans « *L'arrache-cœur* » qui, plus que l'histoire souterraine de Lazuli, expose l'apothéose de l'obsession. Il y a la crucifixion de l'étalon « *qui a fauté* », le massacre des arbres, la foire aux vieux (riche d'une pitié emphatique et obscène pour la laideur), les spectacles que donne le curé dans sa chaire aux volets à l'épreuve des pierres ou sur le ring...

Par-dessus tout cela, par-dessus la lassitude et la routine qui détruit Jacquemort et fait du psychanalyste « *venu au monde entièrement vide* » une outre à boire la honte sans prix du village, il y a l'inexorable prolifération de « la Mère ».

Il est commode de ne voir, dans cette peinture magistrale d'une passion exclusive et monstrueuse, qu'une dénonciation ubuesque. Il est commode de la détacher de la condamnation de l'enfance insaisissable déjà esquissée dans « *L'herbe rouge* ». En fait, ici où tout est folie scabreuse, Vian ne juge pas. Parce que ces mœurs lui semblent aussi normales que celles de la mante religieuse à l'entomologiste, aussi normales que bien d'autres rouages de notre société. Parce que sa psychologie n'est pas d'ici.

A chaque instant il rue dans les brancards. Il prend les locutions au pied de la locution, les mots au pied du mot, les lettres au pied de la lettre. Pour lui, un ciel bas peut s'atteindre en montant sur une chaise, une tête de mort est forcément une tête de mort de quelque chose, et un dialogue doit exprimer la pensée de l'auteur avec candeur.

Cette critique gentille et mécanique de l'Etranger ironiste qui recrée notre monde sans le comprendre toujours, on la retrouve dans le titre collectif donné aux trois nouvelles qui complètent le recueil : « *Les lurettes fourrées* », ce sont les temps féminins d'« il y a telle lurette ». Ne revenons pas sur les thèmes qu'elles abordent, ils sont de la même veine cruelle que les romans.

Contentons-nous de répondre à Pierre Kast qui croit nécessaire de rassurer l'intellectuel moyen en lui précisant que ces œuvres « *ne se ramènent pas à la science-fiction* ». Elles ne s'y ramènent pas, c'est vrai, elles y amènent. Pourquoi créer une super-science-fiction pour classer les

œuvres qui débordent notre psychologie en même temps que notre cadre ?

« *Le fantastique est une fuite, un refuge. La science-fiction, à mon sens, une extrapolation, une frénétique agitation des hypothèses, un carnaval des possibles, une espèce de drogue, si l'on veut, un genre littéraire étonnamment estimable,* » écrit Pierre Kast dans la préface. Passons sur la dernière volte-face, assez inattendue : mieux vaut un courage tardif que pas de courage du tout. Laissons également les définitions à la responsabilité de leur auteur.

Bornons-nous à constater qu'entre le carnaval des probables et celui des possibles il n'y a qu'une faible marge. La frénétique agitation des possibles ne se distingue pas de celle des impossibles. Kast croit refuser Boris Vian à la science-fiction ; mais c'est la science-fiction qu'il refuse à Boris Van — que celui-ci en ait fait ou non sa drogue.

Notes de lecture

par Demètre Ioakimidis

Les éditeurs anglo-saxons sont en train de redécouvrir Edgar Rice Burroughs. Après les « Four Square Books » londoniens, qui comprennent maintenant une vingtaine de volumes consacrés à Tarzan et cinq autres à l'épopée martienne, voici que nous arrive de New York un volume de 496 pages intitulé « *Three martian novels* » (Dover n° T 39). Les trois romans qui y sont réunis sont « *Thuvia maid of Mars* », « *The chessmen of Mars* » et « *The master mind of Mars* » ; chronologiquement, ce ne sont pas les premiers récits de Burroughs dont la planète rouge forme le décor, et le héros n'en est pas l'infatigable John Carter — mais son impressionnante silhouette apparaît ici et là.

L'intérêt de ce volume est constitué en particulier par la reproduction de plusieurs des illustrations ayant accompagné les éditions originales (parues en 1920, 1922 et 1928 respectivement). Ces images — dans lesquelles le dessinateur n'a pas osé se conformer scrupuleusement aux indications de l'auteur concernant la nudité à peu près totale des protagonistes — dégagent un charme particulier, comparable à celui des anciennes éditions de Jules Verne.

Il est dommage que ce volume reprenne deux romans qui sont d'autre part disponibles en « Square Books », mais sa parution mérite néanmoins l'attention et l'intérêt. Formons le vœu que les autres chapitres de l'épopée martienne soient ainsi rendus, petit à petit, à l'amateur de science-fiction. Il s'agit de romans d'aventures à la trame généralement fort simple ; mais ils possèdent un souffle, une poésie et un pouvoir d'évocation dont aucun autre écrivain n'a retrouvé le secret. Du space opera ? Sans doute. Mais du space opera haut en couleurs et dont le mouvement entraîne irrésistiblement le lecteur le plus blasé.

⁂

Damon Knight est assurément le seul auteur de science-fiction dont les critiques aient été publiées en librairie avant les nouvelles. La remarque est faite par Anthony Boucher dans l'introduction de « *Far out* » (1) qui constitue, précisément, le premier recueil de nouvelles portant la signature de Knight.

Ce sont des récits qui possèdent un cachet particulier, et il n'est pas inutile de connaître ce que Damon Knight aime chez les autres avant d'en aborder la lecture. P. Schuyler Miller, qui appartient à l'élite des critiques américains de science-fiction, a écrit — non sans malignité : « (Damon Knight) *est aussi un réaliste. Il accepte d'écrire lui-même de la bonne science-fiction, sans vouloir absolument qu'elle se conforme aux critères rigoureux qu'il applique dans ses jugements* »... (2)

Sans chercher à raviver l'opposition Knight-van Vogt récemment évoquée dans ces colonnes, on peut remarquer que les récits rassemblés sous le titre de « *Far out* » sont fréquemment bâtis d'une façon plus « économique » que ceux de van Vogt : une situation curieuse est exposée, les événements en apparence

(1) Simon and Schuster, New York ; réédition : Berkley Books, n° F-616.

(2) « **Analog Science Fact and Fiction** », août 1961.

les plus saugrenus se succèdent, et une explication rationnelle est offerte en guise de dénouement. Damon Knight aime bâtir ses récits en vue de ce dénouement, la présentation de celui-ci ne résolvant d'ailleurs pas toujours tout ce qui a précédé. Des événements importants doivent encore se passer après la fin de « *To serve man* », de « *The enemy* » ou de « *Anachron* » ; un supplément d'explications pourrait se concevoir dans « *Idiot stick* », dans « *Babel II* » ou dans « *You're another* ». Damon Knight préfère laisser au lecteur le soin d'imaginer ce que lui-même refuse d'incorporer à son histoire.

Cela étant admis, il faut reconnaître que ses récits sont en général remarquablement polis, élégamment racontés et fort divertissants. Ils sont, de toute évidence, aux antipodes du « *Monde des non-A* » ; mais même un lecteur ayant beaucoup apprécié ce dernier roman (3) peut trouver de l'intérêt à la lecture de « *Far out* », à condition de tenir compte des canons esthétiques de Damon Knight. Ceux qui n'aiment pas van Vogt, d'autre part, goûteront à coup sûr un livre dont l'auteur recherche des buts opposés.

Après « *Far out* », Damon Knight a fait paraître une anthologie, intitulée « *A century of science fiction* » (4), qui n'est nullement indigne de son titre ambitieux. Pour donner une idée de ce siècle de S.F., Damon Knight a choisi des nouvelles et des extraits d'œuvres plus longues, et les a agrémentés de courts textes de présentation. Le choix des auteurs est éclectique. Si on ne rencontre pas — comme par hasard — la signature de van Vogt, on trouve celles de « vieux maîtres » tels que Mark Twain et Ambrose Bierce, ainsi que Jules Verne et H. G. Wells, bien entendu.

(3) C'est le cas du soussigné.
(4) Simon and Schuster, New York.

Les textes présentés sont répartis en sept catégories : robots ; voyage à travers le temps ; espace ; autres mondes et autres êtres ; extra-terrestres parmi nous ; surhommes ; inventions merveilleuses. En plus de Jules Verne, le domaine français est représenté par J.-H. Rosny aîné et par Claude Veillot, dont Damon Knight a traduit « *Les premiers jours de mai* » (5).

Le choix des nouvelles peut donner lieu à des discussions nombreuses ; à côté d'un divertissement mineur comme « *The business as usual* », de Mack Reynolds, le lecteur rencontre dans ces pages des récits véritablement mémorables, dont « *What's it like out there* » d'Edmond Hamilton, image dure et réaliste de l'exploration planétaire, et « *The star* », d'Arthur C. Clarke, où la religion et la science sont unies en un inquiétant point d'interrogation. Cependant, l'ensemble du livre produit une impression d'équilibre et d'homogénéité qui est tout à l'honneur de Damon Knight.



Une formule judicieuse commence à être périodiquement employée par les responsables des « Ace Books ». Pour les lecteurs qui n'ont jamais eu l'occasion d'examiner ces petits volumes brochés aux couvertures généralement criardes, il y a peut-être lieu de préciser ici que ces livres comportent le plus souvent deux ouvrages, imprimés à l'envers l'un de l'autre, la pagination étant double et allant de chacune des couvertures vers le centre. En deux mots : une fois que vous avez terminé un des ouvrages, vous retournez le volume, et vous pouvez commencer la lecture du second.

La formule en question consiste à

(5) Paru dans « **Fiction** » n° 78, mai 1960.

unir, en un même brochage, un roman et une série de nouvelles d'un auteur donné. Elle fut essayée en 1954 déjà, avec un volume consacré à Eric Frank Russell, dont le roman « *Sentinels from space* » était accompagné de quatre autres récits plus brefs. Depuis l'an dernier, de tels volumes ont été publiés à quelques reprises, un des plus intéressants étant celui consacré à des récits de Fritz Leiber (Ace n° D-491).

Les nouvelles de cet auteur mériteraient d'êtres réunies en volumes (et cette lacune existe dans les catalogues anglo-saxons aussi bien qu'en France). Fritz Leiber possède un art insinuant, où le détail explicitement indiqué est invariablement choisi de façon à suggérer au lecteur une série d'éléments qui s'y rapportent. Dans ce livre, on trouve son roman « *The big time* », qui fut proclamé « meilleur roman de l'année » lors de la réunion annuelle des amateurs, auteurs et éditeurs de science-fiction en 1958 (les amateurs de statistiques seront peut-être intéressés de savoir que les lauréats des années suivantes furent, dans l'ordre, James Blish avec « *A case of conscience* » ; Robert Heinlein, avec « *Starship troopers* » ; et Walter Miller, avec « *A canticle for Leibowitz* » — la réunion de 1962 se déroulant au moment où ces lignes sont écrites).

L'action de « *The big time* » se situe en marge d'une guerre qui s'étend à travers les siècles et les années-lumière ; les adversaires remontent vers le passé pour corriger l'histoire, et les combattants sont souvent recrutés parmi les mourants de « notre » histoire, auxquels un engagement dans cette très grande guerre assure une sorte de répit de vie. Cependant, ce n'est pas le déroulement des hostilités que Fritz Leiber a choisi de raconter, mais bien les réactions d'un groupe d'engagés qui viennent se reposer entre deux batailles. Trois des six nouvelles qui forment, sous le titre de « *The mind thing* », le « verso » du livre se déroulent également sur la toile de fond de cette guerre. Chacun de ces récits montre que Fritz Leiber possède mieux que du métier : de la personnalité.

Parmi les autres écrivains auxquels les éditeurs des « Ace Books » ont ainsi consacré un volume groupant des nouvelles et un roman, nous rencontrons Harlan Ellison, un auteur qui n'a pas encore trente ans et dont les nouvelles montrent un sûr instinct de l'action rapide. « *A touch of infinity* » groupe six récits intéressants, tandis que le roman, « *The man with nine lives* », manque de souffle par endroits. Néanmoins, le volume est intéressant (Ace n° D-413). Une autre collection (Ace n° F-139) est consacrée à un auteur beaucoup plus connu, Poul Anderson. « *The makeshift rocket* » relève un peu de la farce, mais l'allant d'Anderson réussit à rendre intéressant ce qui n'eût été que fastidieusement grotesque sous la plume d'un autre. Trois longues nouvelles, dont « *UN-man* », constituent l'autre partie du volume.

Les « classiques », parmi les nouvelles de la science-fiction anglo-saxonne, n'ont été traduits en français que dans une proportion encore bien faible : la formule de ces « Ace Books » suggère peut-être le moyen par lequel on pourrait amener le lecteur continental à les découvrir.

en bref

" Fiction " vu des U.S.A.

Commentaire de Damon Knight à propos de « Fiction », *dans un numéro récent de notre « revue-mère » américaine : « la longue vie de ce délicieux magazine est due au talent et à la ferveur de ses responsables, qui savent joindre aux histoires américaines les meilleures œuvres d'une nouvelle génération d'auteurs français de science-fiction et de fantastique. (...) Les auteurs français de science-fiction constituent maintenant un groupe, qui ne méconnaît pas sa dette envers la science-fiction anglo-saxonne, mais qui a su créer un ton personnel. » Citons encore un jugement sur Jean-Claude Forest,* « dont les dessins, » *dit Damon Knight,* « devraient depuis longtemps figurer sur les couvertures américaines ». *(On sait que grâce aux traductions de Knight, nos auteurs français - notamment Charles Henneberg - commencent à être connus en Amérique.)*

" Le Monde Vert " en librairie

Brian Aldiss a adapté en un seul roman les cinq récits consacrés au cycle du « Monde vert », *et parus dans* « Fiction » *100 à 104. Titre du roman :* « The long afternoon of Earth » *(La longue après-midi de la Terre). Editeur en Amérique : Signet Books.*

Le retour de Mandrake

Bien connu des lecteurs de « Robinson » *avant-guerre, Mandrake reparaît en France en illustrés (collection* « Mondes Mystérieux », *trois fascicules parus). Toujours aidé du fidèle Lothar et de son éternelle fiancée Narda, le célèbre magicien reste fidèle à sa réputation. Son créateur Phil Davis a cédé la place à un autre dessinateur. Mais les scénarios, où la science-fiction tient une large place, sont aussi savoureux que par le passé. A déplorer toutefois la traduction française très approximative des dialogues...*

Clarke en digest

« Fall of moondust » *d'Arthur C. Clarke — édité en deux tomes au Fleuve Noir sous le titre* « S. O. S. Lune » *— a paru aussi en version abrégée dans* « Sélection du Livre », *livraison trimestrielle*

présentée par « Sélection du Reader's Digest ». *C'est la première fois qu'un roman de science-fiction franchit les portes de cette nouvelle citadelle de la culture (?) moderne.*

Science-fiction venue l'Est

Deux science-fictions des pays communistes viennent de paraître en France : « Griada » *(soviétique) et* « Feu Vénus » *(polonais). Le second de ces ouvrages est signé Stanislas Lem, l'auteur de science-fiction le plus célèbre dans son pays d'origine. Tous deux sont édités au* « *Rayon Fantastique* ». *Critique dans un prochain* « Fiction » .

Vedette : le diable

Un court métrage vient d'être consacré à l'iconographie diabolique. Riche moisson de gravures, tableaux et estampes à diverses époques. Titre : « Satan, mon prochain ». *Auteurs : Francis Lacassin et Raymond Bellour. Le découpage et le texte de ce film ont paru dans le numéro de juin de la revue* « L'Avant-Scène », *en même temps que* « Jules et Jim » *de François Truffaut.*

Un point de vue italien

« Il film terrorifico e galattico » *(traduisez : le film d'épouvante et de science-fiction) : tel est le titre d'une étude de Piero Zanotta, qui fait l'objet d'un numéro spécial de la revue italienne* « Centrofilm ». *En couverture : Frankenstein-Boris Karloff et sa terrible fiancée-Elsa Lanchester. Matière abondante et bien documentée ; on regrette seulement l'absence de photos intérieures. Les lecteurs connaissant l'italien peuvent se procurer la revue auprès de l'Istituto del Cinema, Universita di Torino, Via Po, 17 - Turin.*

Hoveyda romancier

Notre collaborateur Fereydoun Hoveyda (pour « Fiction », *F. Hoda) vient de faire paraître chez Gallimard son premier (et copieux) roman :* « Les quarantaines ». *Livre touffu, hétéroclite et passionnant ; livre « à la mode », sous l'angle politique et littéraire ; livre révélant un éventail d'influences, de Proust à Robbe-Grillet ; mais surtout, au-delà des artifices, livre manifestant un indiscutable talent de romancier, à la surprenante envergure. D'ores et déjà, l'ouvrage est en lice dans la course pour les prix.*

Fanactivités

par Pierre Versins

482 pages de lecture destinée aux fans, durant les six derniers mois, ce n'est pas si mal pour un pays où l'on n'est pas extroverti comme dans les Amériques. 33 sont dues à Domy Piétri, 39 à Marcel Battin et Georges Gheorghiu, 52 à Jean-Claude Bellassen et Maxim Jakubowski, 157 à votre serviteur et 201 à Jacques Ferron. C'est donc à ce dernier que va la palme de la fanactivité, d'autant plus qu'il atteint, actuellement, un tirage jamais vu dans le fandom à ma connaissance (325 exemplaires pour le dernier « *Jardin Sidéral* ») ; et ce tirage, il l'a atteint en deux ans — pour comparaison, « *Ailleurs* » est parvenu, péniblement, à 222 en cinq ans.

C'est donc par les productions du Cercle Littéraire d'Anticipation, « le seul club français de SF et F », comme dit Jacques Ferron lui-même (Futopia étant, c'est connu, une association moldo-valaque dirigée par un Moldo-Valaque à l'intention exclusive de Moldo-Valaques), que nous commencerons notre dépouillement :

« *Le jardin sidéral* » (n° 7, mars ; n° 8, juin) est égal à lui-même et à ses devanciers (encore que le n° 8 ait abandonné la couverture publicitaire, ce qui empêchera les gens de jaser). Mais il y a tant de collaborateurs — Ferron déclare en publier plus de cent par an — que c'est une mosaïque en laquelle se côtoient la gemme pure et le grossier silex, lequel est trop éloigné de son semblable par des amas de gravier pour jeter des flammes. Pierres plus ou moins précieuses : « *L'œuf* », de Gil Sartène, dont j'apprécie de plus en plus cordialement l'esprit tordu, « *Et il descenait aux Enfers* », de H.H. Browning (si toutefois vous vous arrêtez avant la fin, qui flanque tout en l'air, comme s'en aperçut il y a quelque temps déjà Guy de Maupassant en récrivant « *Le Horla* ») et « *Le sable en fleurs* », de Suzanne Malaval. Mais que viennent faire ici Jean Cap, Gil Roc, Léopold Massiéra ou Maurice Limat, ces trois derniers surtout, spécialistes chevronnés de ces singulières aberrations littéraires éditées, sur 32 pages, par Ferenczi ?... On aimerait, aussi, que les règles sommaires de notre langage soient plus ou moins respectées, qu'il n'y ait pas tant de fautes d'orthographe, que les mots coupés en fin de ligne le soient convenablement et que la ponctuation cesse soudain d'être erratique. Exemples ? On te vous coupe les mots en fragments bizarres (ti-ssé, j'-avoue, effleurai-ent, etc.) ; et, avec une régularité qui avait disparu de la chose imprimée depuis le XVIIIe siècle, on te vous met sous le nez des phrases comme : «*La machine, ne lutte pas contre l'homme...* ». Défauts peut-être mineurs pour des lecteurs analphabètes, mais vice rédhibitoire pour la plupart, et l'irritation croissante empêche tout simplement d'achever la lecture du meilleur morceau, sauf lorsque c'est moi qui lis, car je suis trop consciencieux.

« *Le Cyclope* » (n° 2, février ; n° 3, mai), remplacé à présent par « *Le Monopède* » (n° 4, août), est en progrès, par contre ; les plaisanteries de commis-voyageur peu doué s'atténuent et « *Le Monopède* », par exemple, a cessé presque complètement les

attaques imbéciles contre les autres fanéditeurs, ce qui rend la publication soudain lisible et aérée. Un exemple, choisi comme le plus bénin et le plus fin, parmi les critiques du *Cyclope* :

« *Alors, votre avis sur toutes ces fanzines ?*

« *J'aime Espace... très espacé*

« *J'aime Polypia... très corsé !*

« *J'aimais Orion... quand il est né*

« *J'aime Ailleurs... à la même place*

« *J'aime Karellen... le Kar me suffit...*

« *J'aime Les IONS... sur papier fin... fin !*

« (*autrement, ça m'fait mal !*) »

Il y a aussi ceci, qui montrera le goût, particulier, de Jacques Ferron :

« *Q. = Quel est votre avis sur le conte de Damon Knight dans* « Planète » *n°* 1 *:* « Comment servir l'homme » ?

« *R. = Excellent... surtout s'il s'agissait d'un modeste fanzine.* »

A noter que c'est le même Ferron qui, outré de la façon dont Alain Dorémieux avait parlé de « *Galaxie* », défend celui-ci farouchement ; mais il n'a pas dû en lire les tout premiers numéros, remarquables, et qui comprenaient (n° 1) la nouvelle incriminée de Knight.

Enfin, à propos de mes premières « *Fanactivités* » (1) qui ne lui ont pas plu (on le conçoit), il s'écrie, dans « *Le Monopède* » : « N.D.D.R. : *Enfin... la liberté d'excrétion est à tout le monde !!* »

En somme, ce nouveau fanzine, « *Le Monopède* », semblerait indiquer que le vénérable directeur du C.L.A. aborde l'âge adulte et responsable.

Sautons maintenant par-dessus « *Ailleurs* » et les productions de Futopia (en mentionnant toutefois que le nombre d'adhérents au Club est à présent irrévocablement fixé à 200 au plus) et passons à celles de Jean-Claude Bellassen et Maxim Jakubowski :

« *Espace* » (n° 2, mai) est en net progrès, et bougrement sympathique. On a l'impression que les deux complices, par-dessus la Manche, forment un tandem bien homogène. Ils annoncent un numéro spécial axé sur le thème « *Où en est la science-fiction ?* » qui, d'après les noms cités, apportera sans doute aucun du neuf... L'article de Jakubowski sur Henneberg continue, passionnant, comme une redécouverte avec des yeux neufs ; outre qu'il n'est pas désagréable du tout de découvrir, dans le monde des fanzines, une solide culture, et qui mieux est, une culture contemporaine... Après un long texte de Jean-Louis Monod, plus minutieux que jamais, mais pour une cause qui n'en valait guère la peine, vient une « *Super-short Session* » dont il faut détacher « *Le Prophète* », par Henri Laurent, variation connue d'une idée connue, mais neuve parce que le rapport variation-idée est neuf (et drôle, ce qui ne gâte rien), une histoire en treize lignes de Michel Ehrwein qui vaut surtout pour le détachement proprement inhumain de la dernière phrase, et (mais pourquoi diable les éditeurs s'excusent-ils, et expliquent-ils ?) une construction de D.G. Haumont à base de titres de romans de science fiction. A quoi s'ajoute un beau poème apocalyptique en prose d'Albert Ferlin, « *Quatre grains d'ellébore* », et divers textes sans grande importance.

Un nouveau venu de la même source, « *Le Scatologue* » (n° 1, juillet), supplément gratuit à « *Espace* » (« *Nous ne ferons pas croire à nos lecteurs que nous les prenons pour de parfaits béotiens... Nous ne leur fe-*

(1) N° 102 de « **Fiction** ».

rons pas l'affront d'imaginer un seul instant qu'ils ignorent le sens profondément philosophique du titre de ce fanzine... », disent les éditeurs, mais j'ai bien peur, béotien que je suis, qu'ils n'aient confondu Scatologie et Eschatologie). L'éditorial nous annonce que « *Dorénavant,* « Espace » *sera orienté vers une voie de plus en plus sérieuse, et nous espérons qu'un jour il sera considéré comme le véritable banc d'essai de la science-fiction en France* (*l'espoir fait-il vivre ? ! ?*) ». Casse-cou, ai-je pensé en lisant ça, car c'est le reproche le plus fréquent que l'on fait à « *Ailleurs* », de vouloir être un banc d'essai et d'être trop sérieux. Mais bonne chance tout de même... Cependant, et ceci est valable pour tous les fanzines, on a trop souvent l'impression que le fanéditeur publie tout, ou à peu près tout, des textes qu'il reçoit ; sans doute pour ne faire de peine à personne... ou pour ne pas perdre d'abonnés ; mais ce n'est pas un service à rendre à un jeune auteur — outre qu'il n'est pas très agréable de lire des navets à l'eau — que de l'imprimer vaille que vaille ; le sens critique est celui qui manque le plus à nos fanéditeurs, sans doute parce que c'est le septième... Pour en revenir au « *Scatologue* », il « *se tiendra beaucoup plus à l'humour et à l'information* (*sans aller comme certain borgne de notre connaissance jusqu'aux commérages...*) »... Il y a là un beau texte de Jakubowski, qui explique mieux que bien des gloses savantes la légende du Juif errant, et l'on vous convie par ailleurs à savourer comme il convient « *Le Débloc-notes de Suzanne Malaval* », production typique de fanzine, qui ne peut paraître et être appréciée que là ; deviendra-t-elle la Miss Fannie du fandom français ?... La « *Super-short Session* » de ce numéro, par contre, ne vaut pas celle d'« *Espace* », et les autres textes, euh euh. Mais tout se termine, bien, par les Aventures de Gilbert Gosseyn au royaume du fandom français, à suivre de près.

Critique bénigne : la présentation, elle est trop irrégulière encore, et puis et surtout, il existe, pour corriger les fautes de frappe nombreuses (à ne pas confondre avec les fautes d'orthographe du « *Jardin Sidéral* », du « *Cyclope* » et du « *Monopède* »), un liquide appelé vernis correcteur ; mais encore faut-il se relire, avant de tirer les stencils.

A présent, Marcel Battin et Georges Gheorghiu avec « *Karellen-Orion* » (nº 4, avril). La « *Petite Télépathie Transitoire* » semble perdre un brin de son souffle, mais aussi il faut reconnaître que c'est là une invention difficile à soutenir régulièrement au même niveau (et il y faut l'aide des lecteurs). Quant aux textes excellents, ils sont trop nombreux, aussi soulignerai-je la seule véritable faute, la publication d'un conte de Léopold Massiéra, qu'il vaut mieux (bien qu'il ait publié quelques choses estimables) laisser pour l'instant au « *Jardin Sidéral* ». On vous recommande tout particulièrement « *Le dernier des métiers* », de Michael Marsh, « *Raccourci d'Histoire universelle* », de Maxim Jakubowski, et « *Mort d'un grand homme* », de Gheorghiu et Battin. A part cela, Suzanne Malaval, Jacques Herment, moins étonnant que dans K.O. 3 mais encore très bon, Michel Demuth, Pierre Versins, Yves Dermèze, J.M. Panas, René Barjavel, Michel Ehrwein, Marcel Battin tout seul (ah oui ! ses « *Contes à dormir debout* »), Joachim Goetzinger.

Bref, Karellen-Orion est, de loin, et reste le meilleur des magazines d'amateurs dans nos pays, et soutiendrait sans peine la comparaison avec ce que les Anglo-Saxons ont réalisé de mieux en ce domaine. Et, ce qui est

peut-être un plus beau titre de gloire, d'un haute probité intellectuelle.

Restent « *Polypia* » et « *Astéroïde* » : « *Polypia* » n° 1 (février), n° 2 (s.d.), n° 3 (s.d., ce dernier numéroté 2 par erreur et à chercher aux pages 14 à 18 des « *Cahiers d'Action d'Art* », petite revue *imprimée* ; et « *Astéroïde* » n° 2 (mars) — entre nous ça ne vaut pas grand'chose. L'indulgence, c'est bien, mais pas pour des textes illisibles (au sens matériel du mot), ou d'un intérêt si mineur.

Dans le n° 1, un gentil conte de Bellassen, dans le n° 2, « *Les péronnelles* », de Suzanne Malaval, assez honnête, dans le n° 3, une nouvelle, « *L'incendie* » (est-elle de Battin, comme il est dit après le titre, ou de Piétri, comme elle est signée à la fin ?) où, une fois de plus, un événement antique est expliqué à la mode S.F. assez peu convaincant cette fois, et une scène, « *Siècle XXIII* », de Domy Piétri, assez fascinante (mais il eût fallu en supprimer la fin). Imprimé, ce dernier numéro, professionnellement, ce qui lui épargne au moins les fautes irritantes qui défigurent la majorité des fanzines. Mais on se demande le rapport entre les « *Cahiers d'Action d'Art* » et la science-fiction, et se fourvoyer dans les nombreuses publications « culturelles » qui foisonnent en France — et ailleurs — pour s'éviter le polygraphiage, c'est prendre un chemin trop encaissé.

⁂

1) « *Le Jardin Sidéral* », « *Le Cyclope* » et « *Le Monopède* », Cercle Littéraire d'Anticipation, Jacques Ferron, 24 Cité Jean Maunoury, LUCÉ (E.-et-L.) France. Cotisation annuelle : 5,00 NF ; au numéro : 1,50 NF.

2) « *Espace* » et « *Le Scatologue* », Jean-Claude Bellassen, 1, rue des Pervenches, BAGNEUX (Seine) France ; et Maxim Jakubowski, 408 Hale End Road, Highams Park, LONDON E 4, G.-B. Abonnement annuel : 8,00 NF ; semestriel : 4,00 NF ; de soutien : 20,00 NF.

3) « *Karellen-Orion* », Marcel Battin, 13 rue de la Balance, TOULOUSE (Haute-Garonne) France ; et Georges Gheorghiu, 161 rue de Cernay, REIMS (Marne) France. Abonnement annuel : 10,00 NF à l'adresse de Gheorghiu, CCP Paris 3367-25.

4) « *Polypia* » et « *Astéroïde* », Domy Piétri, 4, rue César Campinchi, BASTIA (Corse) France. Abonnement annuel : 6,00 NF ; de soutien : 10,00 NF à Mme Paule Angelini, 4, rue César Campinchi, BASTIA (Corse) France, CCP Ajaccio 95-07.

⁂

POST-SCRIPTUM. Un événement, je reçois « *Giff-Wiff ! Bulletin du Club des Bandes dessinées* » (n° 1, juillet 1962). Annexes : une diapositive d'une planche de « *Guy l'Eclair* » (merveille de reproduction en couleurs) et une page de « *Luc Bradefer* », épisode du « *Voyage dans le Temps* » extrait de « *Donald* » 1945 (mais qui ont paru, en tout cas en partie, dans « *Hurrah* » avant la guerre, le nom du héros n'étant alors pas francisé et restant Brick Bradford, si je ne me trompe). Il y a quelques articles (Pierre Couperie, J.F. Thévenon) et des détails pratiques sur le fonctionnement du Club et le prix de revient des productions, en définitive bien meilleur marché qu'on ne le craignait. Le club semble avoir rencontré un accueil plus vaste qu'on n'osait l'espérer, même sachant que nombre d'amateurs regrettaient le temps royal des *comics* d'avant-guerre. L'affaire est en bonne voie.

Adresse : F. Lacassin, président, Club des Bandes dessinées, B.P. 71-06, Paris, France, CCP Paris 15392 24.

revue des films

L'écran à quatre dimensions

Mythrobolant, mythrologique, ni trop glycériné

L'exercice de basse école ci-dessus n'a pas pour objet de rejeter Antonio Leonviola dans la tiédeur de l'entre-trois, mais simplement de constater, à la faveur de son dernier ouvrage, le cheminement progressif du film mythologique vers une sorte de point d'équilibre : en quoi ce genre sympathique revient de loin, car ce n'était pas l'éclectisme souriant de Cottafavi qui pouvait le tirer de sa tendance native aux errements incongrus.

« *Maciste, l'homme le plus fort du monde* », en dépit de son titre rabatteur de blousons noirs, ne vaut guère par son protagoniste pulpeux (un des rares gros bras du cinéma romain qui justifie réellement l'ironie jalouse des gringalets de la critique), non plus que par un baroquisme de commande, où il ne suit ses grands frères qu'avec une réticence plus ou moins bien dissimulée. Insolite rejeton du plus étrange des genres, ce film révèle un individu et ce qu'il faut bien appeler un auteur, en dépit des résonances qu'éveille maintenant chez les cinéphiles ce mot jadis tout naturel.

Ce qui est peut-être le plus immédiatement sensible chez Leonviola, c'est le soin apporté au rythme. Très voyant dans certains effets de montage (tel ce fondu d'une femme blessée poussant un cri sur Maciste chevauchant) ou dans quelques scènes dont le développement n'est qu'un prétexte à l'analyse plastique des gestes (comme la première bataille de Maciste avec les hommes-taupes sur la grève, ou encore la cautérisation de Katar), il est partout présent, lors même qu'il est le plus discret.

Ce pourrait être la simple expression d'un esthétisme comme un autre : l'analyse des gestes relève de l'art de l'arabesque, et le montage participe de l'architecture, on nous l'a assez dit. En fait, c'est presque toujours beaucoup plus que cela. La première vue d'ensemble du puits du soleil nous est proposée *après* la mort du condamné, et la scène de l'exécution est construite en vue de faire éprouver au spectateur sa découverte progressive — sans que l'auteur se plie pour autant à la discipline éculée de la caméra subjective : car ce qu'il veut nous faire vivre, au-delà d'une destinée individuelle par ailleurs épisodique, c'est une approche progressive, presque furtive, timide et complaisante à sa propre timidité, où naisse le sentiment du mystère des choses et des êtres.

Surtout des êtres en fait. Une des plus belles scènes du film est celle où Leonviola multiplie les mouvements d'appareil sur Maciste supportant des

plaques de fonte. Rarement cinéaste fit tant de marches et de contremarches pour arriver en tapinois jusqu'à son personnage : on se croirait revenu au temps où le grand-père Zig, parti du « *Canard Enchaîné* », feintait par la forêt de Sénart pour se rendre au salon de l'auto.

Cette vocation pour le travelling avant confère à notre film une place particulière, à mi-chemin entre l'objectivisme décoratif de Cottafavi et le solipsisme schizophrénique de Mario Bava : la pente personnelle de Leonviola l'incline vers ce qu'on pourrait appeler le subjectivisme instinctif, ce qui en somme est moins original que la position des deux auteurs pris comme points de comparaison, et se rapproche davantage d'une des lignes de force les plus « actuelles » de notre culture.

Il y a pourtant une différence, et de taille : le subjectivisme de stricte obédience trouve son aliment et sa justification dans l'impudeur, et tel théoricien, naguère fanatique de la sobriété, n'eut rien de plus pressé en passant derrière la caméra, que de forcer l'intimité de ses acteurs consentants ou involontaires. Rien de tel chez Leonviola qui, entre le hiératisme des *peplums* classiques et le strip-tease intérieur défendu par certain cinéma moderne, pratique la véritable pudeur, celle du chat jouant avec la souris ou des abeilles organisant leur vol nuptial.

Aussi bien n'avons-nous pas ici l'impression de voir *assassiner* des personnages pressés comme des oranges, retournés comme des vieilles vestes par un cinéaste-vampire à force d'exacerbation d'un moi mythique : au contraire, notre sentiment dominant dans ce film, c'est de voir *naître* des individus. L'apparition des hommes-taupes, sortis de terre ou des arbres comme par enchantement, équilibre sur l'écran le lever du soleil : dans tous les cas, il s'agit d'un surgissement. Le motif tout wagnérien de l'éveil est un des thèmes favoris de Leonviola : déjà, dans « *Maciste contre le cyclope* », la musculature pierreuse de Mitchell Gordon se détachait peu à peu de la falaise au bord de la mer, et cette statue de la Justice momentanément ébranlée constituait, après l'inévitable infamie originelle, la véritable ouverture du film. Dans « *Maciste, l'homme le plus fort du monde* », les premières images montrent le héros tirant une baleine sur la grève, geste mystérieux qu'on ne voit trop à quoi comparer, sauf peut-être, en moins pessimiste, à l'ouverture des « *Neiges du Kilimandjaro* ». Toute la scène est traitée avec une lenteur qui dénote un cinéaste attentif à l'homme, à ses souffrances et à sa force, à ses initiatives et à ses passions — et animé, répétons-le, d'une pudeur véritable, qui l'incite à sublimer l'éveil par l'artifice de la mise en scène plutôt qu'à pincer un homme *vraiment* endormi sous l'œil placide de la caméra.

Le grand attrait de cette poésie des commencements, c'est le sentiment d'euphorie qu'elle engendre, à cause peut-être de l'absence de tout passé, donc de tout passif générateur de drames et de tragédies. Leonviola est un des rares poètes bucoliques que nous offre l'Italie, jadis fertile en *Amyntas* et en *Galatées*. La confirmation de ce naturalisme — ou, si l'on veut, de ce naturisme — nous est donnée à la fin de l'histoire, où tous les rescapés communient dans le soleil, l'eau fraîche et l'herbe tendre. Ce n'est pas du Renoir, mais les mobiles sont voisins, si l'art est moins subtil.

Pourtant un terrible drame occupe l'essentiel du film, et la lumière n'y triomphe pas sans mal. Un noir ami de Maciste capture une taupe, la rejette, la regarde s'enfoncer dans le sol à toute allure : « C'est gentil ; et puis c'est bon à manger, » conclut-

il un peu niaisement (1). Mais la suite révèle combien cette appréciation est inadéquate : la poésie des commencements ne reflète pas toute la réalité.

Il existe dans les profondeurs du sol une race d'hommes-taupes qui ne peuvent voir le soleil sans mourir. Ils jalousent les hommes de la surface exempts de cette tare, et sortent toutes les nuits pour les tuer ou les réduire en esclavage. La signification métaphysique (ou, si l'on préfère, mythologique) de cet apologue apparaît clairement. Sa signification morale, en revanche, est pauvrement indiquée : si les hommes-taupes sont les méchants et les hommes de la surface les bons, c'est surtout pour les besoins du scénario. Sa signification sociale enfin est à peine esquissée : certes le monde souterrain est présenté comme une usine où les esclaves extraient des diamants qui enrichissent les hommes-taupes, mais nous avons déjà vu cela cent fois, et avec une autre vigueur, sous la caméra par exemple de Fritz Lang. Préférons donc en fin de compte le label « mythologique » à l'appellation « métaphysique » : la signification humaine du film est courte, tout simplement parce qu'elle est peu développée.

Tel qu'il est présenté, le thème pose malgré tout certains problèmes, à commencer par celui du calvinisme de l'auteur. Si la grâce de voir le soleil « semblable à une caresse d'amant » (dixit Toulak, l'esclave noire) n'est réservée qu'à une partie des hommes, ce n'est pas que les autres n'en veuillent pas : dans ce film nocturne, où le soleil apparaît rarement, et où l'univers semble plongé dans le noir, les hommes-taupes s'environnent de blancheur : manteaux blancs, casques aux cheveux blancs, gong blanc, filet blanc pour capturer Maciste, chevaux blancs, sans parler des négresses blondes et de Kaab, affreux vieillard farineux. Beaucoup de scènes de nuit se déroulent sur une plage scintillante, ou au fond de carrières crayeuses dont les reflets blanchâtres symbolisent peut-être un appel de pureté au fond du gouffre, ou peut-être au contraire une parodie de pureté, on ne sait. L'auteur n'est guère précis sur ce point. En tout cas il condamne les hommes-taupes sans appel : leur reine Alice Moyab, native à son insu de la surface, est la seule à souhaiter voir le soleil (« Comme il me plairait de vivre à l'air libre, de pouvoir être brûlée de soleil comme toi, » dit-elle à Toulak), et leur projet de la marier à l'un d'eux pour donner aux hommes-taupes une descendance capable de voir le soleil échoue finalement. Le film se termine donc sur une note de transcendance, et le court triomphe d'Alice Moyab n'est en soi qu'un juste retour des choses et non une rédemption : ce qui nous place fort loin de l'humanisme.

C'est pourquoi les personnages du film, hommes-solaires ou hommes-taupes, sont peu intéressants au bout du compte. Le seul qui vive réellement, c'est la reine. Dès le début, elle montre un mélange troublant de nostalgie et de cruauté, dans un palais artificiel peuplé de belles esclaves arrachées à la lumière du jour, agitant des palmes faites de plumes arrachées aux paons, tandis qu'aux murs les décorations figent une apparence empruntée à ces mêmes plumes. Alice Moyab est le joyau de cette volière souterraine, aussi paradoxale à sa manière que le poisson soluble ; mais surtout la réussite inattendue de sa découverte finale de l'innocence, la résurrection de la petite fille dans la

(1) Le scénario se livre à maintes plaisanteries aux dépens de ce noir, nième successeur de Vendredi. (A Maciste qui lui disait : « Il ne doit y avoir ni esclaves ni maîtres ». « Oui, maître », répond-il.) Régulièrement les producteurs italiens placent des noirs dans leurs films pour conquérir le marché africain ; non moins systématiquement les scénaristes les dépeignent sous les traits de sympathiques abrutis. Qu'en pense le public des tropiques ?

femme fatale, sa joie devant le scintillement du soleil et des cascades, nous vaut un des plus beaux moments du film.

Il est vrai que si Mark Forest est un Maciste un peu dérisoire, Moira Orfei est sans conteste la plus somptueuse des reines maudites que le cinéma italien nous ait encore proposées : souhaitons à cet heureux produit des lois de Mendel d'inonder souvent l'écran cinémascopique de ses cuisses futuristes, dont nous garderons l'image non-euclidienne d'un infini courbe.

Jacques Goimard.

MACISTE, L'HOMME LE PLUS FORT DU MONDE (*Maciste, l'uomo piu forte del mondo*), film italien d'Antonio Leonviola. *Scénario :* Baldi, Mangione et Leonviola, d'après une idée de Leonviola. *Interprétation :* Mark Forest, Moira Orfei, Paul Winter, Gianni Garko, Raffaella Carra, Enrico Glori, Roberto Miali. *Images :* Alvaro Mancori. *Musique :* Armando Trovajoli.

Directeur : Maurice RENAULT.
Rédacteur en chef : Alain DOREMIEUX.
Editions OPTA, 96, *rue de la Victoire, Paris*-9e (PIG. 87-49).
Abonnements et vente :
24, *rue de Mogador, Paris*-9e (TRI. 40-56) — *C C P Paris* 1848-38.
La rédaction ne reçoit que sur rendez-vous.
ÉDITION FRANÇAISE DE « THE MAGAZINE OF FANTASY AND SCIENCE FICTION »
Publié avec l'accord de Mercury Press, Inc. New York N. Y. (U. S. A.)
Le numéro : France, 1,60 NF ; Belgique : 23 FB ; Maroc : 185 FM.
ABONNEMENTS. — 6 mois : *France et Union Française, 8,70 NF ; Etranger, 9,90 NF.*
1 an : — — — *16,80 NF ;* — *19,20 NF.*

Dépôt légal : 3e *trimestre* 1962 — *Le Gérant :* M. RENAULT.
Imprimerie Riccobono - Draguignan (Var)